LES
TROIS GÉNÉRATIONS.

TOME I.

584562

LES TROIS GÉNÉRATIONS, OU DRUSSILLA, WILHELMINA ET GEORGIA.

PAR CHARLOTTE BOURNON-MALARME,
de l'Académie des Arcades de Rome.

TOME I.

A PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue S. André-des-Arcs, n° 44.

AN XII — 1804.

২৪৮২৬৩

LES

TROIS GÉNÉRATIONS,

OU

DRUSSILLA, WILHELMINA ET GEORGIA.

CHAPITRE PREMIER.

C'EST un homme que j'aime, que j'estime, et vous voulez que je contribue à son malheur éternel? Non, Drussilla, je ne puis en cette occasion me prêter à vos desirs, quelque vifs qu'ils soient. — En vérité, monsieur, vous mettez dans tout ceci beaucoup plus d'importance que moi. Je pensois que Wilhelmina et Lymington pouvoient se convenir; ce n'est pas

votre opinion, qu'il n'en soit plus question. — Mais je voudrois, du moins, vous convaincre que mon opposition a pour base un motif honnête et délicat. — Eh, mon dieu! monsieur, qui songe à vous supposer d'autres sentimens que ceux que vous avez en effet? — Ainsi, ma chère, vous convenez..... — De tout ce que vous voudrez, pourvu que nous cessions une discussion qui m'assomme. Aurez-vous la bonté, monsieur, en quittant mon appartement, de m'envoyer mistress Nonesuch? A propos, vous savez que j'ai aujourd'hui beaucoup de monde à dîner, je ne vous presse pas pour être des nôtres, dans la crainte que vous ne vous croyiez absolument engagé; au reste, liberté absolue. — Si je suis de retour de Richemont, j'augmenterai le nombre de vos convives. — Ne vous gênez en aucune manière. — Au revoir.

Monsieur et mistress Northward

étoient époux depuis vingt-deux ans; ils s'étoient mariés sans ressentir l'un pour l'autre d'autre sentiment que celui de l'estime. Peu de ménages furent moins unis, sans être cependant nébuleux. Les égards tenoient entr'eux lieu d'amour ; n'exigeant rien , il leur étoit facile de vivre en paix. Habitant la même maison, ils avoient chacun une manière d'exister à part. Ils se voyoient presque tous les jours, mais leur entrevue ressembloit à celle de deux personnes qui se connoissent. Le petit dialogue que je viens de tracer étoit, depuis au moins dix années, la plus longue conversation qu'ils eussent eue ensemble; elle avoit pour objet un projet de mariage conçu par mistress Northward entre miss Wilhelmina, leur fille unique, et le chevalier baronnet Lymington. On a vu qu'il n'avoit point eu l'approbation de M. Northward, et que son épouse, d'après cela, l'avoit sur-le-champ

abandonné. Quelques détails feront connoître les raisons du mari et celles de la femme.

Miss Wilhelmina Northward avoit seize ans, et passoit à juste titre pour une très-jolie fille. Elevée dans une de ces pensions dont le haut prix est le plus grand mérite, on lui avoit donné des maîtres de toute espèce. Elle avoit profité de leurs leçons, et possédoit à un degré de perfection un nombre infini de talens dans différens genres. Elle revint donc chez ses parens parée de tout ce que l'on prise le plus dans le grand monde, mais malheureusement ce qu'on devroit le plus soigner dans une jeune personne, avoit été totalement négligé chez Wilhelmina ; je veux dire le caractère. Méchante par nature, elle l'étoit aussi par réflexion. Accoutumée à ne rencontrer aucune opposition à ses volontés, elle en émettoit sans cesse d'extravagantes. La plus légère contrariété la mettoit

dans des colères si horribles, que sa maîtresse de pension avoit donné les ordres les plus sévères pour que miss Northward ne fût jamais dans le cas de témoigner un desir deux fois. La crainte de perdre une pensionnaire qui lui en valoit plus de six par les dépenses folles et journalières qu'elle faisoit, la lui rendoit infiniment précieuse. Pour donner une idée du mauvais cœur de Wilhelmina, je rapporterai un événement survenu deux ans avant qu'elle retournât dans la maison paternelle, et alors elle n'en avoit que quatorze.

La pension de mistress Ringleader, une des plus fameuses de l'Angleterre, comme je l'ai dit, étoit située à Greenwich. Les jeunes personnes y jouissoient, à peu de chose près, des mêmes plaisirs que si elles eussent été à Londres, dans la maison de leurs parens. Leur toilette, extrêmement recherchée, suivoit strictement les modes de la capitale. L'é-

légance et la richesse présidoient au choix de leur garde-robe. Une fois la semaine mistress Ringleader donnoit un bal à ses pupilles. Ses assemblées étoient brillantes, et souvent aussi tumultueuses, puisque le nombre de ses pensionnaires n'étoit jamais au dessous de cent ; on y admettoit ordinairement les frères ou les parens des jeunes personnes, et certes il arrivoit rarement qu'on manquât de cavaliers.

Chaque jour de bal en étoit un de fête pour les élèves de mistress Ringleader. Dès la veille on ne s'occupoit que de la parure du lendemain.

Il étoit six heures du soir, la musique s'accordoit ; les contre-danses commençoient à se former. Mistress Ringleader aborde Wilhelmina avec un visage triste, et la conduit dans une embrâsure de fenêtre. — Pauvre enfant, lui dit-elle, il faut partir ; vous n'avez que le temps de prendre un habit de voyage. — Partir, ma-

dame, dit en pâlissant Wilhelmina, cela est impossible. — Lisez, voici un billet de votre père. Mistress Northward est fort malade, on craint qu'elle ne passe pas la nuit, et l'on vous envoie une chaise de poste. — Il sera assez temps demain matin. — Votre père mande positivement que vous montiez en voiture au reçu de son billet. — Mon père ignoroit que j'avois aujourd'hui des engagemens que je ne puis rompre. — En est-il quand il s'agit d'une mère en danger? Wilhelmina, vous ne pouvez penser ce que vous dites. — Je le pense si bien, que je ne partirai qu'après le bal; ainsi la chaise peut attendre jusqu'à minuit. — Je ne puis souffrir une preuve aussi révoltante d'un mauvais cœur. Miss Northward, passez d'autres habits, et allez où votre devoir vous appelle. — Cet ordre, madame, est par trop rigide; si vous me contraignez d'y obéir, je vous proteste que ce sera le dernier

que je recevrai de vous. Rien dans le monde ne pourroit m'engager à revenir dans votre pension. Mistress Ringleader fut indignée de cette réponse ; mais craignant de perdre son élève, elle fit dire au postillon de dételer et de mettre les chevaux à l'écurie.

CHAPITRE II.

WILHELMINA, à son arrivée à Londres, vers les deux heures du matin, apprit de mistress Nouesuch qu'elle trouva veillant auprès du lit de sa mère, que cette dernière étoit beaucoup mieux, et qu'elle jouissoit depuis quelques heures d'un sommeil assez tranquille. La fidèle femme-de-chambre conseilla à sa jeune maîtresse d'aller se coucher, lui promettant de l'avertir si mistress Northward se trouvoit plus mal. Wilhelmina, loin de solliciter cette preuve de zèle, fut au moment de défen-

dre à mistress Nonesuch de troubler son repos, n'importe par quel motif. Néanmoins elle se contint, et se retira bien disposée à dormir aussi paisiblement que si sa mère eût été dans la meilleure santé.

Mistress Northward n'ayant point eu de rechute, se porta au bout d'une semaine, aussi bien que jamais. Wilhelmina fut reconduite à sa pension.

Adolphe Lymington, dont le lecteur ne connoît encore que le nom, étoit un baronnet âgé de vingt-quatre ans : son père avoit été l'ami particulier de M. Northward. A la mort du vieux Lymington, ce jeune homme étoit en voyage; et le père de Wilhelmina fut nommé son tuteur par le testament du défunt. Deux années s'étoient écoulées depuis son retour en Angleterre. M. Northward l'avoit mis en possession de sa fortune, montant à six mille livres sterlings de revenu. L'amitié, autant que le devoir, engageoient Adolphe

Lymington à voir souvent son ci-devant tuteur, qui de son côté le chérissoit comme s'il eût été son fils.

Une cousine d'Adolphe étoit à la même pension que Wilhelmina. Depuis long-temps sa parente le pressoit de venir à un des bals ci-dessus mentionnés. Il s'y rendit un jour avec deux ou trois jeunes gens connus de plusieurs pensionnaires. La beauté, les graces et l'élégance de Wilhelmina frappèrent Adolphe d'admiration. Il fut extrêmement surpris d'apprendre que c'étoit la fille de l'homme qu'il estimoit le plus. Il savoit, à la vérité, que monsieur et mistress Northward avoient une fille alors en pension, mais il n'imaginoit pas qu'elle fût une des plus belles femmes du monde. Mistress Northward, quand elle en parloit, ce qui arrivoit rarement, paroissoit tellement indifférente sur son compte, que l'idée la plus avantageuse qu'il en prit fut de la supposer ni bien ni

mal. Quant à M. Northward, chaque fois qu'il étoit question de Wilhelmina devant lui, il disoit : Ma fille n'aura pas le caractère de sa mère. Adolphe n'avoit jamais compris si ces paroles étoient un éloge ou une improbation. Quoiqu'il visitât souvent mistress Northward, il n'avoit aucune certitude sur l'opinion qu'il devoit avoir de son caractère. Un jour elle lui paroissoit gaie, polie; un autre jour, soucieuse et morose; quelquefois on l'auroit crue sensible et généreuse, et peu après on lui trouvoit le cœur dur et parcimonieux : enfin toutes ses qualités et ses défauts sembloient être tellement en opposition les uns avec les autres, qu'il étoit impossible de porter sur elle un jugement juste.

Lymington fut saluer Wilhelmina, lui parla de ses rapports intimes avec M. Northward, et sollicita la faveur de danser avec elle.

Il est rare qu'une femme, telle no-

vice qu'elle soit, se méprenne sur l'impression de ses charmes. Wilhelmina lut facilement dans les yeux d'Adolphe, qu'il étoit ébloui de l'éclat de sa beauté. Elle pensa qu'elle pouvoit, sans compromettre sa dignité, accorder un sourire à celui qui lui témoignoit une admiration aussi marquée. La proposition fut acceptée, et Lymington devint le partner de miss Northward pour une grande partie de la journée.

Adolphe fit à mistress Northward un éloge si pompeux des charmes de sa fille, que celle-ci démêla sans peine que le jeune homme étoit vivement épris. Cette idée passa rapidement. Un autre objet vint occuper l'esprit versatile de la dame, et au bout de cinq minutes elle avoit oublié Wilhelmina, Lymington, le bal de la pension, et dix pensées différentes qui s'étoient déjà succédées dans sa tête légère.

M. Northward, à qui son pupille

avoit aussi parlé de Wilhelmina, s'étoit contenté de le remercier des complimens qu'il prodiguoit à sa fille, sans ajouter un mot qui pût donner à Adolphe la moindre notion sur ses sentimens. Tant d'indifférence dans un père et une mère, étoit pour Lymington une énigme *indevinable*.

Mistress Ringleader tomba dangereusement malade, et fut forcée de se rendre à différentes eaux. Sa fortune étoit considérable; elle se décida à quitter sa pension, qu'elle céda à une sous-maîtresse, celle précisément que les pensionnaires ne pouvoient souffrir. En moins d'un mois soixante furent, à leurs sollicitations, rappelées chez leurs parens. Wilhelmina écrivit à son père pour le prier de la retirer de la pension, qui n'étoit plus supportable. M. Northward consulta sa femme, qui, suivant sa coutume, répondit: Comme vous voudrez, cela m'est indifférent.

D'ailleurs, eût-elle voulu continuer son discours, elle en auroit été empêchée par une idée qui lui survint, et qui n'avoit aucun rapport à l'objet en question.

M. Northward, avec la permission de sa femme, envoya mistress Nonesuch dans une chaise de poste pour ramener sa fille, qui arriva le soir à Londres, rayonnante de plaisir. Sans doute, dira-t-on, il est si doux de revenir au bout de huit ans dans le sein de sa famille : je ne sais si cette considération entroit pour quelque chose dans la joie de Wilhelmina, mais je suis certaine qu'un motif beaucoup moins louable l'occupoit infiniment davantage. Depuis la retraite de mistress Ringleader, il n'y avoit eu ni concert ni bal à la pension. La nouvelle maîtresse accordoit pour tout délassement deux heures de promenade le dimanche, dans le parc de Greenwich, et presque toujours elle étoit obligée de s'y rendre avec

cinq ou six pensionnaires de dix ans. Les plus âgées prétextoient sans cesse quelques raisons pour se dispenser de cette promenade ennuyeuse.

Wilhelmina pensoit que de retour près de sa mère, elle passeroit sa vie dans la dissipation et le bonheur; mais il lui fallut peu de temps pour être détrompée. Mistress Northward avoit parfois une espèce de fureur de sortir, et alors on la voyoit à Hyde-Park, chez Christy, à l'exhibition de peinture, à l'Opéra, à Ranelagh, même au Wauxhall; mais ce goût passager ne duroit guère, et étoit remplacé par celui de demeurer constamment dans sa maison, où elle se livroit tour-à-tour à différentes occupations. Pendant un mois ses appartemens ressembloient à un *ouvroir*, où vingt-cinq ouvrières travailloient sans relâche à faire de la dentelle. La passion des lettres avoit aussi son tour; alors on ne voyoit chez mistress Northward que des

poètes et des auteurs. La satiété reprenoit le dessus. On projetoit et on exécutoit un voyage dans une terre. Là, toute entière à l'économie rurale, la mère de Wilhelmina ne conversoit qu'avec ses filles de basse-cour ; elle présidoit à tous les repas des poules, des canards, &c. La quinzaine suivante elle s'établissoit dans une volière où l'on avoit réuni les oiseaux les plus rares et les plus chers.

Wilhelmina ne trouvant qu'insipidité et ennui dans tous les passe-temps de sa mère, s'abstint de la suivre ou de l'imiter. Retirée dans sa chambre, elle murmuroit contre des fantaisies si ridicules ; son humeur, naturellement irascible, le devint encore davantage. M. Northward, qui ne contrarioit jamais sa femme, s'étoit tellement accoutumé à la voir changer vingt fois dans l'année d'idées et de plaisirs, qu'il n'y faisoit aucune attention ; mais il remarqua,

non avec surprise, car il avoit déjà quelques données sur le caractère de sa fille, mais avec indignation, le peu d'égards que Wilhelmina avoit pour sa mère. Plusieurs fois il la tança sévèrement, quand elle osoit se permettre des épigrammes sur le peu de stabilité de l'esprit de mistress Northward.

On concevra difficilement que cette dernière, malgré cette multitude de goûts, eût un penchant insurmontable à l'indolence. Souvent elle remarquoit des choses qui lui déplaisoient, et pour s'éviter la peine de discuter, elle gardoit le silence. C'est à cette espèce d'apathie qu'il faut imputer la négligence de mistress Northward à relever les impertinences de sa fille, qui, se trompant au véritable motif, mit sur le compte de la foiblesse ce qui n'étoit dans le fait qu'une suite d'une extrême paresse.

Dans un moment d'oisiveté, et Wilhelmina aimant peu à s'occuper

utilement, en avoit beaucoup; dans un de ces momens, dis-je, se trouvant seule avec mistress Nonesuch, l'amie autant que la domestique de mistress Northward, elle lui témoigna en termes peu ménagés combien elle étoit mécontente de ses parens, qui sembloient à l'envi se disputer d'indifférence pour elle.— Ma mère, osa-t-elle dire, est bien la femme du monde la plus extravagante; quant à mon père, ses folies sont d'un autre genre. Imbécille par caractère, il est devenu presqu'aussi ridicule que sa femme, en ayant l'air d'approuver tout ce qu'elle fait. — Miss, il est affreux de parler avec une telle liberté des auteurs de vos jours. — Mais, chère Nonesuch, n'ai-je pas raison? — Non, miss, vous n'avez pas raison, car dussiez-vous dire la vérité, ce que je nie, vos propos seroient une preuve de méchanceté horrible.— Calmez-vous, ma bonne, et réfutez, si vous pouvez, ce que

j'ai dit de mistress Northward. — J'avouerai que ma maîtresse a quelques défauts, mais elle n'eut jamais celui de mépriser sa mère. — Je ne méprise pas la mienne, je dis simplement ce que je vois, et ce que vous voyez tout comme moi. Quant à mon père, pouvez-vous nier qu'il ne partage pas les fautes de sa femme, puisqu'il les permet, pouvant les empêcher ? — Votre père, méchante fille, est le plus respectable et le meilleur des hommes.... Ne souriez pas d'un air d'ironie. Plût à Dieu que vous eussiez hérité de la moitié de ses bonnes qualités : peut-être, miss, je m'exprime avec une liberté qui blesse votre orgueil, mais mes droits, pour vous parler ainsi, sont un attachement sincère à votre famille. J'étois à votre aïeule avant la naissance de mistress Northward, et c'est moi qui vous ai reçue dans mes bras quand vous avez vu le jour. — Passons sur tous ces détails, qui me paroissent au

moins oiseux. Vous répondez non par des choses, mais par des mots, à mes observations. Votre éloge doit me sembler suspect, puisqu'il est excité par la reconnoissance. — Si vous connoissiez comme moi la vie entière de vos parens, vous conviendriez que j'ai raison de les aimer autant que je les respecte. Desirez-vous, miss Wilhelmina, en être instruite? — Je vous écouterois peut-être avec plaisir, si je ne vous soupçonnois de prévention, puisqu'il s'agit ici de vos bienfaiteurs. — M. et mistress Northward ne sont point mes bienfaiteurs. Ils ont reçu mes services, qu'ils ont payés, en cela nous sommes quittes; mais l'estime qu'ils m'ont inspirée a fait naître mon dévouement, et voilà le lien indissoluble qui m'attache à eux. — Je consens à vous entendre; d'ailleurs, Nonesuch, j'aurai assez de discernement pour juger de la vérité ou de la flatterie dans ce que vous me direz des particularités de la

vie de mes grands parens, ce sera une espèce d'amusement pour moi; je ne vous cacherai pas en outre, ma chère Nonesuch, que j'éprouve beaucoup de curiosité relativement au prodigieux panégyrique que vous faites de M. Northward. — Eh bien! miss, demain je commencerai mon récit; d'ici là, réfléchissez sur l'obéissance et le respect des enfans envers leurs père et mère. — Wilhelmina sourit, et quitta la vieille bonne en frédonnant une chanson.

CHAPITRE III.

SUIVANT sa promesse, mistress Nonesuch se rendit à l'appartement de Wilhelmina à onze heures du matin. Elle avoit d'autant plus de temps à donner à sa jeune maîtresse, que mistress Northward étoit à Londres, et ne devoit rentrer qu'à l'heure du dîner.

« J'avois dix-huit ans, miss, quand

une de mes tantes me fit entrer au service de milady Wigan. J'y étois depuis treize mois, quand elle accouchade mistress Northward qu'on nomma Drussilla, du nom de la mère de sir Humfrey Wigan, chevalier baronnet, et l'époux de ma maîtresse. Comme cet enfant n'étoit arrivé qu'au bout de douze ans de mariage, il fut accueilli comme un présent du ciel. Sir Humfrey, qui n'étoit plus jeune, et qui desiroit que son nom ne s'éteignît pas, auroit préféré que ce fût un garçon, cependant il n'en fit pas moins bonne mine à la petite fille; de son côté, milady, à qui le sexe de l'enfant importoit peu, fut dans une ivresse qui dura jusqu'à la fin de ses jours.

» Vous sentez bien, miss, que milady Wigan ne voulut confier sa fille à personne, et qu'elle se fit un devoir et un plaisir de l'alaiter elle-même.

» Dès l'âge le plus tendre, la pe-

tite Drussilla annonça un caractère rempli de singularités. On la voyoit alternativement sérieuse, gaie, vive, lente, active, paresseuse; enfin tout en elle présageoit de perpétuelles oppositions. Si alors on avoit usé d'un peu de sévérité, elle se seroit sans doute corrigée de cette légéreté d'humeur, et seroit devenue une femme parfaite; car votre mère, miss, a un fond de bonté et de douceur inépuisable; mais sir Humfrey et milady ne voulurent jamais qu'on fît éprouver le plus léger chagrin à Drussilla; et, pour extirper les défauts d'un enfant, il faut non-seulement s'opposer à ses fantaisies, mais quelquefois lui imposer des punitions.

» En grandissant, votre mère devint non une belle, mais une très-agréable personne; elle continuoit à être l'idole de ses parens, qui, aveuglés par l'excès de leur tendresse, ne lui croyoient aucun défaut: j'aimois aussi beaucoup miss

Drussilla, mais plus clairvoyante que milady Wigan et son époux, je ne voyois qu'avec peine l'extrême indulgence dont on usoit avec elle. Je sentois à merveille que c'étoit lui faire plus de mal que de bien, en laissant enraciner les erreurs de son esprit. J'osai faire quelques représentations à ma maîtresse, elle les reçut avec bonté, mais elle ne profita pas de mes avis, et votre mère continua à être un enfant gâté.

» A dix-huit ans, miss Drussilla fit son entrée dans le monde; le jour qu'elle fut présentée à la cour, sa fortune, encore plus que sa beauté, lui attirèrent un grand nombre d'adorateurs. Sir Humfrey et milady Wigan, par une suite de leur amour pour leur fille, se trompèrent absolument sur le motif de l'espèce d'admiration qu'inspira miss Drussilla; car ils la regardèrent uniquement comme un hommage rendu à son mérite.

» La maison de mes maîtres devint bientôt le rendez-vous de toute la belle jeunesse de la capitale. Sir Humfrey jouissoit d'une fortune immense; sa femme lui avoit apporté une dot considérable, en sorte qu'ils étoient en état de faire beaucoup de dépense.

» Accoutumée à ne suivre d'autre loi que sa volonté, miss Wigan ne crut pas devoir se gêner davantage à Londres qu'elle ne l'avoit fait à New-Forest-Hall, où elle avoit passé les trois quarts de sa vie. En conséquence, elle ne reconnoissoit nulle convenance; au milieu d'une brillante assemblée dont elle devoit faire les honneurs, il lui prenoit fantaisie d'aller à l'opéra, ou dans tel autre lieu : alors sans s'inquiéter de ce qu'on pourroit dire, ou penser, elle quittoit la compagnie sans offrir la plus légère excuse; tout le monde haussoit les épaules ; mes maîtres seuls trouvoient simple que leur fille

préférât suivre ses goûts à l'ennui de s'observer sur l'étiquette.

» Cette manière singulière de se conduire éloigna plusieurs soupirans de Drussilla ; mais cette désertion ne lui causa aucune peine, elle aimoit trop sa liberté pour vouloir se mettre sous la dépendance d'un époux.

» Cependant le caractère de miss Wigan éprouva un changement visible. Soit satiété, ou caprice, elle prit en haine tous les plaisirs. Sa toilette, qui naguère sembloit l'occuper agréablement, fut absolument négligée ; elle ne parloit que d'arbres, de fleurs, de verdure ; ses foibles parens, toujours empressés de prévenir ses desirs, lui proposèrent d'aller passer quelque temps à la campagne ; elle accepta avec une sorte de transport.

» Arrivée à New-Forest-Hall, elle ne voulut d'autre passe-temps que tout ce qui avoit rapport à la nature. Elle passoit ses journées dans le parc, les jardins ou la basse-cour ; elle vou-

lut traire elle-même les vaches et battre le beurre; elle alloit cueillir les pois, les fraises, &c.... Ce nouveau goût dura peu. Il entraînoit beaucoup de fatigue, et Drussilla étoit naturellement paresseuse. La passion des oiseaux succéda. Milady Wigan fit venir de Londres une énorme collection d'oiseaux étrangers: on fit construire dans un bosquet une volière magnifique et d'une grandeur extraordinaire; Drussilla y restoit toute la journée. On avoit pratiqué au milieu de la volière un petit réduit charmant d'où l'on pouvoit jouir du chant des oiseaux: c'étoit-là que miss Wigan, étendue sur un canapé, se livroit à son penchant à l'oisiveté.

» J'ai omis de vous dire, miss, ce que vous avez pu deviner, c'est que la crainte de fatiguer le corps et l'esprit de Drussilla avoit empêché ses parens de lui donner les maîtres qui convenoient à sa naissance et à sa

fortune; ainsi la pauvre enfant n'avoit guère plus de talens agréables que la fille du plus misérable artisan. Etrangère à toutes les occupations qui font couler le temps avec rapidité, il lui falloit des ressources peu communes pour remplir un vide continuel. La lecture étoit sa seule distraction, quand elle étoit dans sa volière; et ce qui vous paroîtra sans doute extraordinaire, c'est qu'elle avoit un extrême dégoût pour les romans: les livres sérieux, même abstraits, lui plaisoient infiniment. Aussi votre mère, miss, est-elle devenue une des femmes les plus instruites de son siècle. — Je ne m'en serois pas doutée, dit Wilhelmina en interrompant mistress Nonesuch. — La remarque ne fait l'éloge ni de votre cœur ni de votre esprit, miss; je suis fâchée de vous dire une vérité si dure. — Je la pardonne à votre enthousiasme. Continuez, ma bonne; l'histoire que vous me racontez m'amuse

malgré sa monotonie; d'ailleurs, j'espère que vous nous sortirez enfin des parcs, des vaches et des volières; ma mère, sans doute, n'a pas toujours vécu dans une ménagerie »? Mistress Nonesuch, révoltée de la légèreté de Wilhelmina, se leva et voulut se retirer; mais sa jeune maîtresse lui fit quelques caresses qui l'appaisèrent, et elle reprit la suite de sa narration.

« L'arrivée de l'hiver, en interrompant les plaisirs de miss Wigan, fut un motif pour revenir à la ville; la foule se reporta de nouveau chez nous.

» Parmi les aspirans à la main de Drussilla, on remarquoit un Irlandais entre deux âges; il se faisoit appeler Wexford: ce n'étoit assurément pas un bel homme, cependant votre mère le distingua. En toute occasion elle le choisissoit pour son partner. Au bal, au jeu, à la promenade, miss Wigan étoit accompagnée de M. Wex-

ford. Tout le monde en fut étonné, excepté ses parens, qui regardèrent cet Irlandais comme un être d'un mérite supérieur, puisqu'il avoit fait cesser l'indifférence de leur fille. Comme ils ne desiroient rien tant au monde que de voir leur chère enfant mariée selon son goût, ils étoient décidés à accueillir sans opposition le premier choix qu'elle feroit. — Convenez, ma bonne Nonesuch, que mes respectables aïeux étoient imbécilles ou fous? pas de milieu. — Vous m'interrompez toujours, miss, pour dire des..... — Des sottises, n'est-ce pas là la fin de votre phrase? — Puisque vous savez si bien vous rendre justice, pourquoi n'avez-vous pas le courage de vous corriger? — De quoi me corriger? de voir chaque objet sous sa couleur véritable, et de ne pas user de dissimulation. Comment, Nonesuch, vous vous en allez? Oh! je ne souffrirai pas qu'après m'avoir fait écouter

l'insipide récit des tristes passe-temps de ma mère, vous me quittiez précisément au moment où l'on apperçoit une légère teinte d'intérêt dans ses aventures. Ainsi donc, l'indolente Drussilla n'avoit pas un cœur de marbre, et l'amour eut l'adresse d'y faire une brêche. — Tenez, miss, je vous le prédis, si vous ne mettez un frein à la malignité de votre esprit, vous deviendrez le fléau de tous ceux qui auront le malheur de vous connoître. — Des injures, Nonesuch, et cela parce que je ne sais pas feindre. Mais reprenez votre sang-froid, je vous promets beaucoup de patience et encore plus d'indulgence. Voilà ce qui s'appelle des procédés, poursuivez donc, je suis toute attention. — Pas un mot de plus aujourd'hui, miss, je suis en ce moment trop mal disposée; d'ailleurs j'ai quelques ordres de mistress Northward à remplir. — A demain donc, vous n'y manquerez pas. — Si je n'avois à

vous faire rendre justice au meilleur des hommes, vous n'en sauriez pas davantage. — C'est de mon père, je pense, que vous voulez parler? — Oui, miss, de l'excellent M. Northward. — J'attends avec impatience qu'il entre en scène, car je suppose qu'il a été amoureux de sa femme, et, certes, il n'a pas dû se conduire comme le vulgaire; il me paroît en général ne rien faire de la même manière que tout le monde ».

CHAPITRE IV.

Ce fut avec un air de mécontentement que mistress Nonesuch se mit en devoir, le jour suivant, de continuer l'histoire de mistress Northward. Les mordantes épigrammes de Wilhelmina l'avoient réellement fâchée; cependant le même motif qui l'avoit engagée à commencer ce récit la décida à le poursuivre.

« Vous devez penser, miss, que

l'amour-propre de M. Wexford ne fut pas médiocrement flatté des journalières préférences qu'il obtenoit sur ses rivaux. Naturellement orgueilleux, il le devint beaucoup davantage. Bientôt il prit un air de suffisance et de supériorité qui déplut à plusieurs de ses concurrens ; on chercha à le mortifier en déprisant son personnel, qui, dans le fait, étoit au-dessous du médiocre.

» Un jeune homme bien né, riche, nommé Nutmeg, honnête et brave, parut le plus acharné à ridiculiser l'Irlandais. Il s'ensuivit un combat, où M. Wexford ne se conduisit pas de manière à mériter l'approbation des gens courageux. Drusilla fut instruite du bruit public, et ne voulut plus recevoir celui qui s'étoit en quelque sorte couvert de honte.

» Cependant M. Wexford fit tant de démarches auprès de sir Humfrey Wigan et de son épouse, qu'ils ob-

tinrent de leur fille, sinon l'oubli du passé, du moins la permission que Wexford pût revenir à l'hôtel.

» Votre mère, au bout de peu de temps, sembloit ne plus se souvenir des torts de l'Irlandais, qui crut pouvoir solliciter le don de sa main. Drussilla le renvoya à ses parens. Les parties se convenant, l'affaire ne souffrit aucune difficulté. Encore huit jours, et le malheur de miss Wigan étoit consommé.

» Un hasard bien heureux fit retarder le mariage d'une semaine; et, dans l'intervalle, Wexford fut arrêté et reconduit en Irlande, où, après une courte procédure, on le condamna à être pendu, pour expier un grand nombre de crimes qu'il avoit commis. Son véritable nom étoit Hubbub, qu'il avoit échangé contre celui d'une famille respectable de son pays.

» Cette fâcheuse aventure fut connue de la ville entière. Drussilla n'en

fut nullement affectée; d'abord il paroît qu'elle étoit fort médiocrement attachée à l'aventurier; d'autre part elle s'étoit fait une philosophie commode (1), qui sembloit la mettre au-dessus des préjugés de l'honneur. Ce sont ceux que les gens honnêtes n'enfreignent jamais. — Ma bonne Nonesuch moralise parfois? — Pourquoi pas, miss; seriez-vous du nombre de ceux qui n'accordent aucun raisonnement à l'espèce malheureuse autant qu'utile dont je ne rougis pas d'être? — Je suis fâchée de vous avoir interrompue, reprit miss Northward en se serrant les lèvres, l'histoire commence à s'animer: un prétendu, condamné à la corde, c'est un furieux échec pour l'amour-propre de ma mère; voyons comment elle s'est tirée de la honte qui naturellement devoit

(1) C'est sans doute cette philosophie dont les bases reposent sur les principes d'une tolérance qui s'étend à tout, sans exception.

en résulter. — De la honte, miss; y pensez-vous? Elle n'est que pour le scélérat qui trompe; la victime mérite d'être plainte, mais qui seroit assez osé pour la blâmer? — Vous en étiez, Nonesuch, à la philosophie de miss Wigan.

» Sir Humfrey proposa à sa femme et à sa fille d'aller passer quelques mois à la campagne, pour donner le temps d'oublier..... — Il pensoit, donc, mon très-prudent grand-père, qu'il eût été humiliant de se montrer alors? — D'honneur, miss, vous avez un diabolique esprit; mais, voilà qui est décidé, je ne vous écouterai plus. — C'est me mettre à mon aise, et je vous en remercie.

» L'avant-veille de notre départ le jeune Nutmeg vint faire une visite à milady Wigan, et la pria de lui permettre de l'aller voir à New-Forest-Hall. Il entra dans quelques détails sur sa famille et sa fortune, ce qui fit présumer à ma maîtresse qu'il

avoit des vues sur la main de sa fille; elle accéda à sa demande.

» Le lendemain milady et Drussilla, se promenant à Hyde-Park, furent jointes par M. Nutmeg. Il étoit accompagné d'un cavalier de bonne mine, qu'il présenta à ces Dames sous le titre de son intime ami. Milady prévenue en faveur de l'inconnu, l'engagea à faire compagnie à M. Nutmeg, quand ce dernier viendroit les trouver à la campagne.

» Il y avoit près d'un mois que nous étions à New-Forest-Hall quand M. Nutmeg et son ami y arrivèrent.

» Il fallut peu de jours à sir Humfrey pour apprécier le mérite de l'étranger. En effet, il étoit impossible d'être plus aimable. Sans parler des avantages de sa personne, qui étoient nombreux, je dirai qu'il possédoit toutes les vertus. — Et cet homme, ou plutôt ce phénix, je vais le nommer, c'étoit mon père? — Oui, miss, ce modèle de perfection étoit

effectivement M. Northward. — Et quelle opinion en conçut ma mère dont vous ne me parlez presque plus? — Miss Wigan, de retour à la campagne, se livra entièrement à ses goûts qui l'éloignoient presque toute la journée du château.

» Au bout de quinze jours ces messieurs voulurent prendre congé, mais, mon maître leur fit tant et de si vives instances, qu'ils consentirent à rester encore un mois à New-Forest-Hall.

» Une après-midi qu'il pleuvoit, Drussilla ne put vaquer à ses occupations ordinaires, et fut forcée de rester dans le salon. Les deux jeunes messieurs cherchèrent à l'amuser par les talens qu'ils possédoient. Quoique votre mère ne sût pas la musique, il y avoit au château toutes sortes d'instrumens. Monsieur Northward accorda un excellent *forte-piano*, et accompagné par son ami, qui jouoit fort bien de la flûte, il exécuta plu-

sieurs morceaux qui firent le plus grand plaisir à miss Wigan; fâchée, sans doute, de ne pouvoir faire sa partie dans le petit concert, pour la première fois elle rougit de son ignorance. Monsieur Northward, qui la regardoit alors, devina sa pensée, et avec toute la délicatesse dont il étoit susceptible, il lui proposa de lui donner des leçons. Elle accepta avec reconnoissance, et pendant huit jours elle s'appliqua tellement, qu'on pouvoit prédire qu'avant trois mois on l'écouteroit avec plaisir. Malheureusement le dégoût vint barrer ses dispositions. Elle voulut apprendre à jouer de la harpe. Monsieur Northward, qui excelloit sur tous les instrumens, s'empressa d'en préparer une, et en joua de manière à lui faire desirer de pouvoir l'imiter. Le jeune maître mit de nouveau le plus grand zèle à enseigner sa jolie écolière; même aptitude au début, même satiété au bout de peu de jours.

La guitarre eut aussi son tour, et fut abandonnée sans pitié. Vous remarquerez que M. Northvard, toujours complaisant et attentif, ne témoignoit à toutes les fantaisies de Drusilla, ni humeur, ni impatience. — Sans doute, parce qu'il étoit violemment amoureux de la belle capricieuse? — Votre sagacité, miss, se trouve ici en défaut; non, M. Northward n'étoit point amoureux, mais il avoit ce qu'il a toujours conservé, un bon cœur et une obligeance naturelle dans le caractère; peut-être aussi espéroit-il parvenir à donner aux idées de miss Wigan une certaine stabilité. — Que lui importoit que ma mère fût ou non constante dans ses goûts, puisqu'il n'avoit aucune prétention sur elle? — Ainsi, donc, miss, vous supposez qu'on ne doit faire le bien des autres qu'autant qu'il peut et doit contribuer au nôtre? — Oui, ma chère Nonesuch, c'est à-peu-près ainsi que

je pense. — Abominable égoïsme ! c'est le comble de la dépravation du cœur humain.

» La musique ayant perdu tous ses charmes aux yeux de Drussilla, un amusement d'un genre bien opposé lui succéda. La passion de la chasse s'empara d'elle, et la voilà courant les bois dès le point du jour jusqu'à la nuit. Sir Humfrey, un peu chasseur, avoit une assez belle meute et une douzaine de coureurs infatigables. En moins d'un mois miss Wigan avoit mis tous les chevaux sur la litière, et exténué les trois quarts des chiens. On étoit au moment de renouveller l'équipage de chasse, quand Drussilla renonça à un plaisir qui lui avoit causé dans ce court espace plus de fatigue qu'elle n'en avoit éprouvé depuis qu'elle étoit au monde.

» Tant que cette dernière boutade avoit duré, MM. Northward et Nutmeg avoient suivi constamment votre

mère dans ses courses. Sir Humfrey et mylady étoient parvenus à obtenir d'eux qu'ils passeroient l'été à New-Forest-Hall. Moyennant cela, ils furent les fidèles compagnons de ma jeune maîtresse. — Et l'amour n'entroit pour rien dans toutes ces complaisances ? mais, ma bonne Nonesuch, c'est un phénomène, et je suis presque tentée de croire, qu'au lieu de me donner tout bonnement l'histoire véritable de mes parens, vous vous amusez à me fabriquer un roman du jour, c'est-à-dire sans vraisemblance».

La sonnette de mistress Northward, se faisant entendre, mistress Nonesuch fut forcée d'interrompre son récit, qu'elle promit à Wilhelmina de reprendre le jour suivant.

CHAPITRE V.

Le jeune Nutmeg, comme l'avoit présumé ma maîtresse, n'avoit sollicité la permission d'aller à New-

Forest-Hall que pour être à même de faire sa cour à miss Wigan, et tâcher de lui inspirer des sentimens tendres. Malgré les fréquentes inégalités du caractère de Drussilla, il ne cessa pas d'en être violemment épris. Son ami Northward avoit sa confiance, et la méritoit par son dévoûment. Ce dernier s'appercevoit du peu de progrès que Nutmeg faisoit sur le cœur de la jeune personne; mais comme il la voyoit aussi très-indifférente avec tous ceux qui auroient pu donner de l'ombrage à son ami, il ne désespéroit pas qu'il n'obtînt un jour la préférence.

»L'amour n'aveuglant pas M. Northward, il comprit facilement que si son ami réussissoit à faire agréer son hommage, il ne pourroit jouir d'un grand bonheur dans son union avec miss Wigan, dont le caractère et les goûts étoient directement en opposition avec ceux de Nutmeg. Autant votre mère étoit versatile, autant l'ami

de M. Northward tenoit à ses idées et à ses projets. Plusieurs fois votre père avoit parlé à Nutmeg le langage de la vérité, mais il n'avoit pu lui faire entendre raison; la passion du jeune homme étoit trop forte pour qu'il ne se fît pas illusion. Il est d'ailleurs si doux de croire ce qu'on desire, que l'on cherche soi-même à se tromper.

» L'été s'écoula, et tout le monde retourna à Londres. L'indolence naturelle de Drussilla s'étoit tellement accrue, qu'elle renonça à toute espèce de plaisir pour se dispenser de faire aucune toilette. Souvent même elle s'excusoit de descendre à l'heure des repas, dans la crainte d'être obligée de soutenir la conversation. La plus légère fatigue lui occasionnoit des spasmes et des vapeurs.

» Les deux amis, MM. Northward et Nutmeg, visitoient souvent milady Wigan, et rarement avoient-ils la satisfaction de voir Drussilla, tant

elle mettoit de soin à fuir la société. Cependant, malgré ces singularités, qu'on ne peut considérer que comme de légers travers d'un esprit mal dirigé, votre mère étoit bonne, humaine et sensible, elle aimoit à secourir les malheureux; et si en obligeant elle ne mettoit ni la grace, ni la délicatesse qui rehausse de beaucoup le service rendu, du moins répandoit-elle ses bienfaits dans l'ombre et le silence. Je fus la seule qui fut instruite de ses générosités, et je ne le fus que parce qu'il lui falloit quelqu'un qui se chargeât de porter des secours aux infortunés qu'elle aidoit.

» Malgré l'éloignement que miss Wigan montroit pour tout engagement, dès qu'on sut sa famille de retour, il se présenta nombre de prétendans. Elle n'en vit aucun, et supplia ses parens de lui laisser jouir de sa liberté. Sir Humfrey lui témoigna un desir bien vif de la voir avantageusement établie; mais elle lui rap-

pela qu'ayant une fois été à la veille d'être indignement trompée, elle ne vouloit plus courir les mêmes risques.

» Mon maître ayant infiniment de confiance dans M. Northward, lui fit part du chagrin que lui causoit la détermination de sa fille. Votre père le consola, en lui faisant entrevoir que miss Wigan pourroit un jour changer d'avis. — Elle est encore bien jeune, lui dit-il, pour prendre une aussi ferme résolution.

» Vers la fin de l'hiver, Drussilla sembla vouloir se rapprocher de la société. D'abord, elle se montra aux dîners priés que donnoit milady Wigan. Les premières fois, elle y parut en négligé. Insensiblement sa toilette fut plus soignée ; elle consentit à suivre sa mère aux spectacles, aux assemblées, et enfin elle redevint la femme la plus élégante de la capitale, et celle qu'on voyoit le plus souvent dans les lieux les plus fréquentés.

» Ce changement subit étonna moins ma maîtresse qu'il ne lui occasionna de plaisir. Accoutumée aux inégalités continuelles de sa fille, elle n'y trouvoit rien d'extraordinaire.

» Les deux amis, toujours empressés, étoient presque journellement les Sigisbés des deux dames; et ce qui est particulier, c'est que M. Nutmeg donnoit la main de préférence à milady Wigan. M. Northward ayant souvent l'occasion d'entretenir Drusilla, lui parloit sans cesse des qualités aimables de M. Nutmeg. Votre mère écoutoit avec attention le panégyriste, mais elle ne répondoit jamais un mot. Ce silence fit craindre à M. Northward qu'elle n'eût pour son ami plus que de l'indifférence, ce qui l'auroit d'autant plus affligé, qu'il s'appercevoit que l'amour de M. Nutmeg prenoit chaque jour plus de force. Il crut devoir lui conseiller de s'en ouvrir à milady; mais soit timidité ou appréhension d'un insuccès, le

jeune homme n'osa pas encore suivre l'avis de votre père. — Je crains bien, bonne Nonesuch, que le cher auteur de mes jours n'ait un peu abusé de l'aveugle confiance de son ami. Pauvre Nutmeg ! tu t'es confié au renard. — Fille injuste autant que peu respectueuse, de quel droit osez-vous juger coupable l'homme du monde le plus vertueux ? — Entre nous, convenez que les apparences déposent furieusement contre lui. Son ami le charge de ses intérêts près celle qu'il adore, et je me trouve être fille, non pas de Nutmeg, mais de Northward. Que dois-je présumer ? — Rien qui ne soit à l'avantage de votre père ; la suite vous convaincra de votre indiscrète méprise.

» Au commencement du printemps, miss Wigan témoigna un grand desir de voyager ; quinze jours après, nous quittâmes l'Angleterre. Le pays que votre mère avoit le plus d'envie de visiter, étoit l'Italie. Nous nous em-

barquâmes à Plymouth. Je ne vous parlerai pas des villes où nous séjournâmes, parce que je n'ai pris que l'engagement de vous raconter l'histoire de vos parens; il ne sera donc question que des lieux où il survint des événemens relatifs à mes maîtres.

» Sir Humfrey avoit pour Naples plusieurs lettres de recommandation. Drussilla parut s'y plaire; ainsi nous y formâmes une sorte d'établissement.

» Habitant une très-belle maison, et ayant un train considérable, il n'est pas étonnant que nous fissions sensation dans la ville. Miss Wigan fut généralement trouvée charmante. Notre ambassadeur, qui avoit perdu sa femme depuis dix-huit mois, en devint éperdument amoureux, et la demanda en mariage à son père. Ce parti auroit beaucoup flatté vos parens, mais ils n'osèrent donner de parole positive. Connoissant les sentimens de leur fille, ils crurent de-

voir prévenir milord Winchelsley sur les difficultés qu'il pourroit rencontrer. L'ambassadeur ne se rebuta pas, et sollicita la permission de s'adresser directement à miss Wigan. Sir Humfrey la lui accorda, sans espérance de succès. Jugez donc quel dut être l'étonnement de mes maîtres, quand ils apprirent de Drussilla elle-même qu'elle avoit accédé aux propositions de milord Winchelsley, et qu'elle les laissoit libres de fixer le jour de son hymen.

» Rien n'est comparable à la joie que ressentirent sir Humfrey et milady, en voyant réussir une chose qu'ils avoient vivement desirée, sans concevoir l'espoir qu'elle pût avoir lieu. Craignant qu'un nouveau caprice ne détruisît l'heureux effet du premier, on se hâta de terminer un mariage également avantageux en apparence aux deux parties. Les fêtes furent brillantes et nombreuses.

— Ainsi ma mère a eu deux maris?

Comment se fait-il, Nonesuch, que cette circonstance me soit inconnue? Il me semble cependant que le premier mariage de miss Wigan étoit assez honorable pour qu'on pût en faire quelquefois mention. — Cet hymen n'ayant pas eu des suites heureuses, votre mère a exigé qu'on n'en parleroit jamais. Au reste, miss, la famille de votre père ne le cède en rien à celle de l'ambassadeur. — Du moins celle de ce dernier étoit plus illustrée. — Celle de M. Northward est autant honorée qu'honorable.

» Milady Winchelsley alla occuper l'hôtel de son Excellence, et je restai au service de milady Wigan. Sir Humfrey avoit promis à sa fille d'habiter Naples pendant une année, et je crois qu'il avoit formé le projet à cette époque de ne faire qu'un voyage en Angleterre, puis de revenir se fixer auprès de ses enfans.

» Les trois premiers mois du mariage se passèrent en plaisirs de tous

genres. Malheureusement votre mère, pour qui le changement étoit un besoin, se lassa du genre de vie qu'elle menoit. Son mari, beaucoup moins complaisant que ses parens, ne voulut accéder à aucune de ses fantaisies. Elle prit de l'humeur: il lui parla durement. Peu accoutumée à rencontrer des oppositions à ses volontés, elle ne put supporter les contrariétés de son époux, et, un beau jour, elle revint chez sir Humfrey, en lui notifiant l'intention où elle étoit de ne pas les quitter. Vainement on essaya de lui faire entendre qu'elle n'étoit plus libre de suivre ses goûts, et que désormais il falloit qu'elle obéît à celui qui, en l'épousant, avoit acquis le droit de lui commander. Son esprit, toujours volontaire, se révolta: il fut impossible de la décider de retourner à l'hôtel de l'ambassadeur. Son Excellence envoya son carrosse pour la chercher; elle fit répondre que le parti qu'elle avoit

pris de demeurer chez son père étoit irrévocable. Mylord Winchelsley vint lui-même la redemander à sir Humfrey, qui le conduisit à l'appartement de sa fille; Drussilla les reçut tous deux avec beaucoup d'humeur. Ni les instances de son père, ni les prières de son époux ne purent lui persuader qu'elle devoit retourner chez l'ambassadeur: enfin, son Excellence usa d'un dernier moyen; il la menaça de la réclamer juridiquement, et que, s'il en étoit nécessaire, les tribunaux retentiroient de sa conduite déraisonnable. La crainte d'une publicité, qui causeroit des chagrins à ses parens, fit plus sur son esprit que toutes les raisons qui lui étoient personnelles. Sans dire un mot, elle descendit l'escalier, monta dans la voiture de son époux, et retourna à son devoir.

» Son Excellence étoit un homme de cinquante-cinq ans; son humeur n'avoit ni liant ni aménité; accou-

tumé à dicter des loix, il ne pouvoit se décider à en recevoir d'une jeune femme qu'il avoit jugée docile et complaisante. Cette erreur fut cause de tout le mal. Si mylord Winchelsley eût mieux connu le caractère de votre mère, certes il ne l'eût jamais desirée pour sa femme.

» La paix du ménage dura peu. Milady Winchelsley, incapable de surmonter ses goûts, reprit celui de vivre à la campagne. L'ambassadeur étoit obligé de rester à la ville, et sa jalousie ne lui permettoit pas de laisser votre mère loin de lui, il vouloit veiller lui-même à ses actions, et s'opposa formellement à ce qu'elle s'absentât. Le caractère de la jeune épouse s'aigrit; elle murmura ouvertement contre ce qu'elle appeloit une odieuse tyrannie. Mylord Winchelsley, de son côté, usa des plus mauvais procédés, et les hostilités devinrent le sujet de toutes les conversations.

» Les choses en étoient à ce fâcheux

degré, quand les deux fidèles amis, messieurs Northward et Nutmeg, arrivèrent à Naples. Ils ignoroient que Drussilla étoit mariée. Peu de temps après le départ de sir Humfrey Wigan et sa famille, ils avoient quitté Londres, et après avoir passé deux mois en France, ils s'étoient rendus en Italie, avec l'intention de rencontrer celle que M. Nutmeg aimoit plus que jamais.

» Il me seroit difficile, miss, de vous donner une juste idée de la surprise de M. Northward, et du désespoir de son ami en apprenant l'hymen de Drussilla et les suites fâcheuses qui en étoient résultées. Remettons à demain, miss, la conclusion d'une histoire que je regrette presque d'avoir commencée; car, au lieu de l'intérêt que vous devriez y prendre, je vois sans cesse sur vos lèvres le sourire amer de l'ironie, ou dans vos yeux des preuves non équivoques de l'ennui. — Je ne m'en défends pas,

Nonesuch ; il se trouve dans votre narration des passages d'un ridicule si prononcé, que je ne puis m'empêcher de donner des marques de mon improbation. Il s'en trouve d'autres qui provoquent tellement le sommeil, que ce n'est qu'avec peine que je parviens à le surmonter ; mais tous ces petits inconvéniens ne doivent pas vous arrêter, car, au total, je trouve que cette histoire n'est pas sans utilité pour moi. J'apprends par l'exemple de mistress Northward, comme on doit s'y prendre pour braver les préjugés et les convenances. — Que vos réflexions sont mordantes ! Ah ! miss, que je plains ceux qui auront le malheur de vivre avec vous ! — A demain, bonne Nonesuch ; il est temps que vous alliez prendre les ordres de votre maîtresse ».

CHAPITRE VI.

Le jour qui suivit la conversation qu'on vient de lire entre miss Wilhelmina et mistress Nonesuch, cette dernière fut attaquée d'une maladie qui la conduisit au tombeau en huit jours de temps. Sa mort fit beaucoup de peine à M. Northward, et causa un véritable chagrin à sa femme. Quant à Wilhelmina, elle ne regretta dans la perte de cette bonne et estimable créature, que la privation du reste de l'histoire de ses parens.

On a vu au commencement du roman que M. Northward s'opposoit fortement au projet proposé par mistress Northward, de faire épouser Wilhelmina à sir Adolphe Lymington.

La conversation dont j'ai rendu compte, avoit eu lieu peu de temps après le retour de Wilhelmina dans la maison paternelle. Lymington

ayant conservé le souvenir des charmes de la jolie pensionnaire de Greenwich, apprit avec une sorte de transport qu'elle habitoit Londres, et qu'il pourroit jouir souvent du plaisir de la voir. Accoutumé à avoir ses entrées libres chez son ci-devant tuteur, il se présenta à l'appartement de mistress Northward; la superbe Wilhelmina étoit avec elle; il la trouva plus charmante encore que la première fois qu'il l'avoit vue.

Mistress Northward, très-occupée d'un traité de morale qu'elle lisoit, offrit la facilité aux jeunes gens de causer ensemble. On parla des bals que donnoit mistress Ringleader, et sur-tout de celui où étoit Adolphe. Le galant et amoureux baronnet ne laissa pas échapper une si belle occasion de peindre la surprise et l'admiration que lui avoit causé en une même personne un assemblage aussi rare de toutes les perfections. Wilhelmina rougit de plaisir. Un éloge,

tel outré qu'il soit, flatte toujours l'amour-propre d'une femme; mais combien il augmente de prix quand il est fait par un beau jeune homme qui paroît s'exprimer d'après son cœur. Celui de miss Northward n'étoit pas insensible aux flagorneries; ainsi le compliment de Lymington lui fut infiniment agréable, et pour lui en témoigner sa satisfaction, elle lui adressa un de ces sourires enchanteurs qui, pour être souvent insignifians, n'en font pas moins tourner la tête du fou qui croit y lire la confirmation d'un tendre intérêt.

En ce moment, mistress Northward levoit les yeux de dessus son livre. En les portant du côté des jeunes gens, elle se persuada avoir remarqué entr'eux une sorte d'intelligence. De-là, l'idée qu'elle avoit conçue de les unir; mais comme elle étoit incapable de s'occuper long-temps du même objet, la réponse de son mari avoit tout terminé, et il ne lui vint

plus à l'esprit de parler encore du même sujet.

Un héritage étant échu à sir Adolphe, il fut obligé de se rendre à Tavistock dans le Devonshire. Il prit congé de la famille Northward, et témoigna beaucoup de regret de la quitter avec tant de précipitation. En saluant Wilhelmina, il parut si triste, qu'elle ne put se méprendre sur le véritable motif de son chagrin. La même remarque fut faite par M. Northward, mais elle ne causa pas un effet semblable. La première y trouva une raison de se réjouir; l'autre, au contraire, en ressentit une sorte de peine.

Lymington étoit absent depuis peu de temps, quand une fureur d'habiter la campagne prit à mistress Northward. Son mari, qui ne savoit jamais s'opposer à ses desirs, l'accompagna à New-Forest-Hall, et revint deux jours après à Londres. On sait déjà que ces époux s'étoient fait la loi de

vivre aussi librement que s'ils n'eussent pas été mariés; cependant il ne faut pas tirer de là l'induction qu'ils eussent de l'éloignement l'un pour l'autre. L'estime et l'amitié avoient présidé à leur union. Comme leur caractère n'avoit nulle analogie, ils n'agissoient pas d'une manière semblable. M. Northward, doué des plus aimables qualités, ne manquoit ni d'égard, ni d'attention. Sa femme, peu susceptible de petits soins, sembloit n'être avec lui que polie, et point du tout prévenante. Au demeurant, je le répète, c'étoit ce qu'on peut appeler un assez bon ménage, puisqu'il étoit exempt d'humeur et de tracasserie.

CHAPITRE VII.

WILHELMINA s'ennuyoit à périr à New-Forest-Hall; n'aimant ni son père ni sa mère, elle auroit voulu trouver quelqu'un avec qui elle eût

pu les tourner en ridicule. La mort de mistress Nonesuch l'avoit absolument laissée dans la solitude. Pour charmer l'ennui qui la dévoroit, elle essaya de faire usage de ses talens ; mais pour qui jouer du *forte-piano?* à qui montrer ses dessins ? Que celui qui ne peut se suffire à lui-même est à plaindre ! Oisiveté, fléau de la vertu, c'est à toi qu'il faut rapporter tous les vices !

N'ayant à qui parler, Wilhelmina s'accosta d'une des femmes de mistress Northward, celle qui avoit remplacé Nonesuch. Elle apprit de cette fille qu'une jeune veuve s'étoit établie depuis peu dans une petite maison nommée Boccage-Lodge, éloignée seulement d'un mille du château. D'après quelques questions, auxquelles Barbara parut très-disposée à répondre, Wilhelmina sut que cette nouvelle voisine, appelée mistress Speckled, étoit jolie, aimable, et qu'elle paroissoit jouir d'une cer-

taine aisance. Barbara ajouta qu'on supposoit qu'elle avoit récemment perdu son mari, dont elle portoit encore le deuil. Wilhelmina, à compter de ce jour, brûla de faire connoissance avec l'étrangère. Ce sera, pensoit-elle, une agréable société pour moi; et certes, je la cultiverai souvent pour échapper à l'ennui qui est prêt à me dévorer.

M. Northward, qui faisoit de temps en temps des voyages de vingt-quatre heures à New-Forest-Hall, y arriva précisément le jour que Wilhelmina avoit reçu les informations sur l'habitante de Boccage-Lodge. A l'heure du dîner, elle parla de la veuve et du plaisir qu'elle auroit à voisiner. Mistress Northward ne répondit rien, peut-être même n'avoit-elle pas écouté sa fille; mais M. Northward engagea sérieusement Wilhelmina à ne former aucune liaison avec l'étrangère, jusqu'au moment où il sauroit au juste qui elle étoit. Cette précau-

tion, aussi prudente que raisonnable, parut à la jeune personne une espèce de défense de voir la veuve, et ce fut pour elle un aiguillon de plus pour hâter les démarches qui pourroient l'en rapprocher.

Dès que M. Northward eut quitté New-Forest-Hall, sa fille sortit du château, et suivit le chemin que Barbara lui avoit indiqué. Elle découvrit bientôt la petite maison de mistress Speckled. Elle étoit entourée d'arbres. Son apparence n'avoit rien d'agréable; la situation en étoit sauvage, et sembloit plus propre à entretenir des idées tristes qu'à inspirer de la gaîté.

A dix pas de la barrière qui servoit à enclore le jardin que défendoient une haie vive et un fossé, Wilhelmina vit une grande femme vêtue de noir de la tête aux pieds, qui se promenoit lentement le long d'un ruisseau, et paroissoit absorbée dans ses rêveries. Un voile épais, de la couleur de

sa robe, lui cachoit entièrement le visage.

Sans hésiter, Wilhelmina marcha droit à elle, et sans lui faire aucune excuse de son apparition subite, elle lui témoigna le desir qu'elle avoit de faire sa connoissance. L'étrangère répondit avec politesse, et invita miss Northward à lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison, proposition qui fut acceptée avec empressement.

L'intérieur de la maison n'avoit de remarquable qu'une grande propreté, mais on n'y voyoit rien qui annonçât l'opulence de la propriétaire.

Mistress Speckled introduisit la jeune personne dans un parloir meublé avec beaucoup de simplicité, et après lui avoir présenté un siége, elle détacha son voile, et prit place vis-à-vis d'elle.

La conversation fut d'abord assez languissante. Ces deux femmes se regardoient avec une singulière atten-

tion, il sembloit qu'elles avoient mutuellement le projet de se deviner. Wilhelmina ne trouva sur le visage de l'étrangère aucune trace de la beauté que Barbara lui avoit annoncée. A la vérité, mistress Speckled avoit une taille élevée et bien prise, mais sa figure n'étoit point précisément à citer. Un teint brun, des yeux petits, la bouche grande et le front très-découvert ne peuvent constituer une jolie femme. Je conviendrai que ses yeux n'étoient pas sans expression, que sa bouche étoit ornée de deux rangées de superbes dents, et que la forme de son visage, exactement ronde, lui donnoit un air de jeunesse. Wilhelmina, à qui rien n'échappa, remarqua que la belle taille étoit achetée par une grande maigreur, et que, malheureusement, elle avoit les inconvéniens qui en sont la suite, c'est-à-dire de grands bras osseux et des mains longues et sèches.

Cependant, par les soins de Wil-

helmina, l'entretien s'échauffa, et, en se quittant, on se fit une promesse mutuelle de se revoir le plus souvent possible. Miss Northward, assez étourdiment, raconta à sa nouvelle connoissance la défense que son père lui avoit faite de chercher à la voir avant qu'il n'eût pris des renseignemens sur son compte. Cette singulière confidence fit changer de couleur mistress Speckled, mais elle fut assez maîtresse de son ressentiment pour forcer ses lèvres à sourire. — Ne pouvant que gagner à être connue, dit-elle d'une voix altérée par la colère, je suis charmée que M. Northward fasse des informations, et je vous conseille, miss, d'en attendre l'effet avant de revenir me voir. Wilhelmina démêla facilement que l'étrangère étoit piquée, et, pour réparer sa faute, elle lui assura que, pour la juger favorablement, il ne falloit que la voir, et que, comme elle la trouvoit infiniment aimable, elle se feroit

un vrai plaisir de la visiter souvent.

Wilhelmina demanda à Barbara qui lui avoit dit que mistress Speckled étoit jolie. — Ma foi, miss, ce sont mes yeux qui ont fait cette découverte. Est-ce que vous ne la trouvez pas de votre goût? Médire étant un besoin pour Wilhelmina, elle tomba sans pitié sur les défauts physiques et moraux de sa voisine. Elle étoit laide, sans grace, manquoit d'esprit, d'usage, et enfin annonçoit n'être qu'une femme de peu de chose. — Ainsi donc, dit Barbara, miss ne compte plus la revoir? — Vous vous trompez. Non-seulement j'y retournerai demain, mais j'ai le projet de me lier intimement avec elle. — Quel agrément trouverez-vous dans sa société si elle vous déplaît? — Elle sera pour moi un sujet de dissipation, je rirai de ses prétentions, et je me moquerai de ses ridicules. — Voilà des plaisirs dont je n'avois pas encore l'idée, dit Barbara.

Wilhelmina et mistress Speckled devinrent bientôt inséparables. Tel temps qu'il fît, tous les jours elles se rencontroient à moitié chemin du château. Mistress Northward ne savoit absolument rien de ces fréquens rendez-vous. Enfermée presque toute la journée dans sa volière, qu'elle avoit fait reconstruire, et qui étoit véritablement un endroit charmant, elle ne s'occupoit aucunement des plaisirs de sa fille. La voyant régulièrement aux heures des repas, elle devoit croire qu'elle passoit le reste du temps dans sa chambre ou à la promenade.

Il faut convenir qu'une mère aussi indifférente sur le compte de son enfant que l'étoit mistress Northward, est en quelque sorte responsable de sa mauvaise conduite.

Quinze jours s'étoient écoulés depuis l'époque de la première visite de Wilhelmina à Boccage-Lodge. Pendant cet intervalle, M. North-

ward n'étoit pas venu à New-Forest-Hall; il lui étoit si peu ordinaire de passer un si long temps loin de sa famille, que mistress Northward en fit la remarque en présence de sa fille, ajoutant que sûrement il avoit été retenu à Londres par des circonstances extraordinaires. — Saviez-vous, maman, demanda Wilhelmina, que milady Petersfield étoit de retour de ses voyages? A cette question, que rien n'avoit provoquée, mistress Northward fixa sa fille, et rougit un peu, mais ne répondit pas. L'indiscrète osa répéter les mêmes paroles sans plus de succès, et la conversation tomba.

Le jour suivant, M. Northward arriva au moment de se mettre à table. Il étoit si pâle et si défait, qu'on pouvoit aisément juger qu'il avoit été malade. Sa femme lui en fit la question, et il convint qu'il s'étoit vu forcé de garder le lit pendant dix jours. Mistress Northward lui fit

quelques reproches de ne pas l'en avoir instruite. Sensible à une attention qui n'étoit pas ordinaire à Drusilla, son époux lui en témoigna de la reconnoissance.

Aussi-tôt après le dîner, mistress Northward se disposa à prendre le chemin de la volière. Elle avoit déjà traversé la moitié du salon, quand, paroissant frappée d'un souvenir, elle s'arrêta; puis, tournant la tête vers son mari, elle lui demanda d'un air négligé si effectivement milady Petersfield étoit en ce moment à Londres. M. Northward sembla éprouver de l'embarras; cependant il répondit sur-le-champ qu'il l'ignoroit. Sa femme le quitta sans ajouter un mot. Wilhelmina, appuyée nonchalamment contre une fenêtre, considéroit son père avec des yeux scrutateurs. En voyant la gêne qui se manisfestoit sur son visage malgré lui, elle sourit malicieusement. En ce moment, le regard de M. Northward se

porta sur elle, et interpréta sans doute sa pensée, car il lui ordonna avec une sévérité dont il n'usoit presque jamais, de ne pas le fixer d'une manière aussi hardie. A cette rude apostrophe, la jeune personne voulut se retirer. — Restez, Wilhelmina, lui dit son père d'un ton plus doux; j'ai à vous parler relativement à notre nouvelle voisine dont il m'a paru, lors de mon dernier voyage, que vous aviez le desir de faire la connoissance. Mistress Speckled n'est pas connue à Londres, ainsi il m'a fallu parcourir les environs, pour savoir au juste l'opinion qu'on en avoit. Mes informations ne sont point du tout en sa faveur. — Oserois-je vous prier de me dire, monsieur, ce qu'on lui reproche? — Elle est absolument considérée comme une aventurière. — L'épithète est un peu forte; mais enfin un jugement aussi rigoureux exige quelques preuves. — On prétend qu'elle ne reçoit que des hommes

de mœurs suspectes, et, excepté une jeune personne qu'on ne connoît pas, elle n'est visitée par aucune femme. — Et ces renseignemens vous ont été donnés par des gens qui voyent mistress Speckled, sans doute? — J'ai su tout ce que je viens de vous dire du ministre Romancing et du fermier Mammon. — Quant au premier, je vous ai ouï dire, monsieur, plusieurs fois qu'il étoit bavard et méchant, ainsi son rapport doit être au moins douteux, et l'autre peut avoir des raisons pour en vouloir à mistress Speckled. — Mammon est un homme d'honneur, reprit M. Northward avec un très-grand sérieux. Quoi qu'il en soit, Wilhelmina, j'insiste pour que vous n'ayez rien de commun avec cette veuve. La jeune fille se leva, et sortit du salon sans répliquer un mot; mais, résolue plus que jamais à continuer à voir mistress Speckled, la défense qu'on lui faisoit donnoit des charmes à une connoissance pour la-

quelle, il faut en convenir, elle n'avoit qu'un très-médiocre penchant.

Dans le fait, l'accusation portée contre la veuve, devoit sembler à Wilhelmina absolument calomnieuse; car, loin de recevoir beaucoup d'hommes, elle n'avoit jamais vu chez elle que son frère, garçon d'une humeur douce, d'un caractère égal et d'une grande complaisance; et cependant Wilhelmina alloit tous les jours chez sa nouvelle amie. D'un autre côté, il étoit clair que les démarches de la veuve étoient épiées, puisque l'on savoit qu'elle voyoit souvent une jeune personne, et miss Northward se reconnut parfaitement dans cette désignation.

Pendant tout le temps que M. Northward resta à New-Forest-Hall, sa fille n'osa se hasarder d'aller à Boccage-Lodge, et Barbara fut chargée de porter ses excuses à mistress Speckled, avec défense de lui apprendre les raisons qui interrompoient leur

rendez-vous. Wilhelmina se souvenant combien sa première confidence avoit blessé la veuve, elle se garda de tomber dans la même faute.

M. Northward, moins occupé de frivolités que sa femme, avoit depuis long-temps remarqué avec peine l'aspérité du caractère de Wilhelmina. Plusieurs fois, il lui avoit fait sentir combien elle s'apprêteroit de chagrin, si elle ne se corrigeoit pas du penchant qu'elle avoit à la méchanceté; mais, naturellement bon et indulgent, il ne mettoit pas dans ses leçons la sévérité nécessaire, et aux yeux de Wilhelmina, sa bonté n'étoit que foiblesse. Elle regardoit son père comme un homme sans caractère, et sa mère comme l'insignifiance personnifiée.

L'attention que Wilhelmina avoit mise à le considérer, lorsque sa femme avoit parlé de milady Petersfield, avoit singulièrement frappé M. Northward; il auroit voulu pouvoir lui

demander le motif de ce regard scrutateur ; mais il craignit de se compromettre, ou d'éveiller la curiosité de sa fille. Cependant il conçut une sorte d'inquiétude, qu'il espéra faire cesser, en s'informant à mistress Northward, pourquoi elle lui avoit parlé d'une personne qui, sûrement, n'habitoit pas l'Angleterre. Malheureusement M. Northward prit si mal son temps pour proposer la question à sa femme qu'il n'en obtint aucune réponse. Dans le vrai, pouvoit-on s'occuper d'un sujet étranger quand toute l'attention se trouvoit envahie par le plus triste et le plus fâcheux accident ? Voici le fait.

Depuis un mois, mistress Northward avoit déposé dans sa volière un oiseau d'une beauté surprenante. Il étoit de la grosseur et de la forme d'un corbeau ; mais son plumage avoit précisément la bigarrure d'un habit d'arlequin. Soit mal-adresse, ou destinée, cet oiseau s'étoit laissé

tomber dans le ruisseau limpide qui traversoit la volière. Sans la promptitude que mit mistress Northward à le retirer de l'eau, il y auroit indubitablement péri ; mais, ô douleur ! ce misérable bain forcé avoit entièment décoloré l'oiseau, et il ne parut plus aux yeux de sa maîtresse que sous l'humble habit du plus commun des habitans des airs. Enfin, il étoit si prodigieusement changé, qu'il étoit impossible de le reconnoître. Aux doléances de mistress Northward son mari répondit avec sa douceur accoutumée, qu'il n'y avoit dans cet événement rien que de très-naturel, l'oiseau ayant été vendu quinze guinées par un fripon qui en avoit peint les plumes, avoit, en se débattant dans le ruisseau, perdu les couleurs artificielles dont il étoit paré. Ce raisonnement, appuyé par la preuve, ne put convaincre mistress Northward ; elle continua à soutenir que son arlequin reprendroit sa brillante robe

dès qu'il seroit séché; ce fut en ce moment que M. Northward demanda à sa femme le motif de la question qu'elle lui avoit faite en sortant de table; et, comme elle ne répondit pas, il ne crut pas devoir insister, et il partit avec son anxiété.

CHAPITRE VIII.

Wilhelmina, qui rioit du chagrin de sa mère, et de l'inquiétude de son père, car elle s'étoit bien apperçue que le nom de milady Petersfield avoit causé à ce dernier une certaine émotion, se hâta de profiter de l'absence de M. Northward pour courir à Boccage Lodge. Le soleil alloit se coucher, et, quoique certaine qu'il feroit nuit fermée à son retour, elle ne put se décider à attendre au lendemain pour visiter mistress Speckled. Elle trouva son frère à une portée de fusil de New-Forest-Hall. Il lui dit que sa sœur étant un peu in-

commodée, n'avoit pu l'accompagner, et que se trouvant seul, il avoit étendu sa promenade plus loin qu'à l'ordinaire. Il offrit son bras à Wilhelmina qui ne fit aucune difficulté de l'accepter, et tous deux arrivèrent bientôt à la petite maison. La veuve prenoit le frais sur la porte; elle accueillit miss Northward avec les démonstrations de la plus grande joie, et se plaignit tendrement de sa longue absence, dont elle ne parut pas connoître le motif. Wilhelmina s'excusa sur les soins qu'elle avoit donnés à son père qui relevoit de maladie.—Osric, dit mistress Speckled, a constamment été tous les jours au-devant de vous jusqu'à la vue du château. — M. Roomy est bien bon, répondit Wilhelmina, d'avoir pris tant de peine. — De la peine, miss, quand on a l'espérance de vous voir, ah! c'est un grand plaisir. — Je suis charmée, reprit miss Northward, en s'adressant à la veuve, que votre in-

commodité soit peu de chose, et me voilà allégée de moitié depuis que je vous ai vue si fraîche. Au revoir, ma chère amie, ajouta-t-elle en se disposant à partir; il fait déjà bien sombre, il faut que je m'en retourne promptement. — Mon frère vous reconduira. — Je ne souffrirai pas que monsieur se dérange; et cependant Wilhelmina tendoit son bras à Osric qui s'en empara bien vîte, en protestant que même la crainte de déplaire à miss Northward ne pourroit l'empêcher de l'accompagner.

L'intimité entre les deux voisines sembloit s'accroître tous les jours. Wilhelmina, qui, dans l'origine, n'avoit recherché la veuve que pour se procurer quelques instans de distraction, ne se trouvoit bien qu'à Boccage-Lodge. Il est vrai que la présence d'Osric Roomy répandoit plus de variété et d'agrément dans la petite société. Ce jeune homme, assez bien de son personnel, avoit

dans l'esprit un fond de gaîté inépuisable ; il faisoit de jolis vers aux dames ; il leur chantoit de tendres romances, et même composoit de charmantes histoires qu'il racontoit avec infiniment de grace.

Le temps s'écouloit avec une surprenante rapidité, aux yeux de Wilhelmina et des habitans de Boccage-Lodge. L'automne étoit déjà à moitié passé, mistress Speckled et son frère, craignant que Wilhelmina ne pût braver la mauvaise saison, s'affligeoient de voir approcher l'hiver ; mais miss Northward les rassura en leur promettant de continuer à les voir tous les jours, dût-elle être noyée par les pluies, ou ensevelie sous les neiges. Ce projet, formé par la folie, ne put avoir son exécution.

Lors des premiers froids, mistress Northward se trouva forcée d'abandonner la volière. Tous ses habitans furent encagés et déposés dans une

pièce du château où ils n'eurent pas à souffrir des injures du temps. La campagne n'ayant plus aucun charme, mistress Northward céda aux instances de son mari, qui la sollicita de retourner à Londres. Le départ fut annoncé une semaine avant qu'il eût lieu. Cette nouvelle inattendue fit beaucoup de peine à Wilhelmina, et, dès le soir même, elle fut en faire part à ses deux amis. La veuve en l'écoutant ne put se défendre de laisser percer un mouvement de joie qu'un regard sévère de son frère eut l'air de blâmer. Lui, au contraire, sembla anéanti. La tristesse la mieux caractérisée prit la place de son habituelle gaîté. — Nous allons donc être privés du plaisir de vous voir, dit-il en soupirant. — Sûrement, répondit la jeune personne, si mon amie est décidée à passer l'hiver à Boccage-Lodge. — Supposez, dit mistress Speckled, que j'aille à Londres, nous sera-t-il possible de nous

voir comme ici ? — Pas aussi souvent, reprit miss Northward ; car je suis bien moins libre à la ville ; mais je ne laisserai échapper aucune occasion d'aller vous trouver ; d'ailleurs M. Roomy pourroit peut-être trouver le moyen de se faire présenter à ma mère. — Cela ne se peut, dit étourdiment la veuve. — Je pense, au contraire, ma sœur, que rien ne me sera plus facile. — Mais, Osric, vous pourriez rencontrer chez mistress Northward.—Beaucoup d'agrémens, sans doute, dit Roomy avec une grande précipitation, en interrompant mistress Speckled ; mais je n'y chercherai que celui de présenter mon hommage à l'adorable Wilhelmina. — Ainsi, poursuivit miss Northward, voilà qui est arrangé, vous instruirez Barbara de votre logement, et ce sera elle qui me donnera votre adresse ; sur-tout ne vous éloignez pas trop de Great-Swallow-Street ; car pour n'être point décou-

verte, il faudra que je vous fasse mes visites à pied.

Chacun des interlocuteurs avoit l'esprit tellement occupé, que la prudence se trouva en défaut des deux côtés. Wilhelmina oublia qu'elle devoit, pour ne pas blesser son amie, ne pas laisser paroître qu'elle étoit obligée de se cacher pour la voir, et mistress Speckled ne se souvint pas davantage que le décorum exigeoit qu'elle se formalisât du peu de considération que M. Northward avoit pour elle; cette remarque ne fut faite par aucune des parties intéressées: il fut décidé qu'on continueroit à se voir comme à l'ordinaire jusqu'au moment du départ.

CHAPITRE IX.

La mort presque subite de la bonne mistress Nonesuch ayant interrompu sa narration, je crois convenable d'en donner ici une continuation:

elle en étoit restée à l'instant de l'arrivée à Naples des deux amis MM. Nutmeg et Northward.

Ce fut milady Wigan qui, lors de leur première visite, les instruisit de l'établissement de Drussilla. Cette tendre mère, assez indiscrètement peut-être, leur raconta tout ce qui s'étoit passé depuis qu'ils avoient quitté l'Angleterre.

Nutmeg ayant un double motif pour ressentir plus vivement que son ami les torts de mylord Winchelsley, vouloit absolument lui en aller demander raison. Milady Wigan ayant plus de tendresse pour sa fille que de prudence, ne désapprouvoit pas trop un projet qui, à ce qu'elle espéroit, pourroit engager son excellence à traiter sa femme avec plus de douceur. Heureusement Northward, qui n'étoit mu par aucune passion, sentit toute la folie d'une action qui attireroit le blâme général sur Nutmeg, feroit tort à la réputation de

Drussilla, et causeroit de très-grands chagrins à sir Humfrey. Ce fut avec infiniment de peine qu'il parvint à faire entendre raison aux deux personnes dont la tête étoit si mal montée. Encore fallut-il qu'il promît à milady Wigan et à son ami de trouver un moyen plus doux et moins dangereux pour rendre le sort de milady Winchelsley plus supportable.

En prenant cet engagement, M. Northward ne se dissimuloit pas qu'il auroit à surmonter de terribles difficultés; mais le plus pressé étoit de calmer la fougue de Nutmeg, et de donner quelqu'espoir à milady Wigan.

Vainement son ami le persécuta pour savoir ce qu'il avoit résolu de tenter. — Vous ne serez instruit de mes démarches, répondit M. Northward, que par leur succès. En attendant je demande, et c'est ma condition de rigueur, que nous portions toutes nos lettres de recommanda-

tion, et que nous nous répandions dans la société. Nutmeg se récria sur une exigence aussi cruelle. — Vous voulez que je recherche des plaisirs quand mon cœur est déchiré ? Ah ! mon ami, on voit bien que le sentiment qui me dévore vous est inconnu. Si vous aviez jamais aimé, vous sentiriez mieux combien je dois souffrir. Northward soupira, porta sa main sur ses yeux, et ne répondit pas. — Cependant, continua Nutmeg, je tâcherai de remplir vos desirs. De votre côté, cher Northward, ne perdez pas un instant de vue vos promesses, que Drussilla cesse d'être malheureuse, et je me plaindrai moins de la rigueur de mon sort.

Le jeune Nutmeg se laissa conduire par son ami de maison en maison. Par-tout il portoit un air de tristesse qui le rendoit tellement intéressant aux yeux des dames, qu'il fit la conquête d'un grand nombre. Insensible à tout ce qui étoit étran-

ger à son amour, il ne soupçonna même pas qu'il eût été remarqué.

Un seigneur français l'avait particulièrement adressé à un riche Napolitain, que le premier avoit connu par des rapports d'intérêts dans un voyage qu'il fit en Italie. Il se nommoit M. le marquis de Belgrado : il avoit une femme encore belle, et trois filles dont deux extrêmement jolies : la dernière étoit absolument difforme.

Nutmeg porta dans cette maison, comme dans toutes les autres, un visage abattu par le chagrin. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût trouvé fort aimable. Le marquis et la marquise de Belgrado affectionnoient beaucoup la nation anglaise ; il suffisoit d'en être pour être bien accueilli par eux. Northward et Nutmeg, flattés d'être aussi favorablement reçus, visitoient souvent la famille de Belgrado. Cependant Northward ayant à donner ses soins aux intérêts de son

ami, se dispensoit souvent de l'accompagner.

Des deux filles aînées du marquis, Eléonora étoit la plus belle. Sa cadette, Laura, avoit aussi des charmes séduisans; mais elle plaisoit moins généralement que sa sœur. La dernière, qui se nommoit Alix, étoit, comme je l'ai déjà dit, disgraciée de la nature, et sa laideur extérieure n'étoit que l'enseigne de l'extrême difformité de son ame. Ce petit monstre conçut une passion violente pour Nutmeg, et, comme l'amour uni à la méchanceté double la clairvoyance, Alix tarda peu à s'appercevoir qu'Eléonora avoit été blessée du même trait. La jalousie dans un cœur pétri de fiel est l'avant-coureur de la haine; aussi Alix ressentit-elle presqu'en même temps l'atteinte de ces deux terribles sentimens.

Tout le monde sait qu'en Italie les passions, qui, chez les femmes, sont dans tout autre pays pour ainsi dire

enchaînées par les bienséances, y ont bien plus de force. Le premier chaînon une fois détaché, les autres le suivent avec une extrême précipitation. Alix nous en offre la preuve.

Bien persuadée qu'elle ne pourroit faire partager ses sentimens à celui qui les lui avoit inspirés, elle mit son diabolique esprit à la torture pour l'attirer dans ses perfides filets, sans qu'il pût même se douter de ses projets.

Elle avoit remarqué que l'amour d'Eléonora étoit vu avec presqu'autant d'indifférence que le sien, ce qui lui fit présumer que la tristesse de l'Anglais prenoit sa source dans les peines du cœur, cependant c'étoit avec Eléonora que Nutmeg se plaisoit le plus. Dans toutes les occasions il lui témoignoit des égards qui pouvoient, aux yeux moins exercés que ceux d'Alix, avoir l'air d'une préférence marquée. Northward y fit attention et s'en réjouit, espérant qu'un

nouvel amour, sur-tout aussi bien placé, pourroit faire le bonheur de son ami.

Par un hasard qui n'est pas sans exemple, l'écriture des trois filles du marquis de Belgrado étoit tellement semblable qu'il étoit impossible d'y découvrir la moindre différence. Au reste, cette singularité étoit moins étonnante, en raison de ce que ces trois jeunes personnes avoient eu le même maître, et par conséquent les mêmes exemples à imiter.

Alix écrivit une lettre à Nutmeg, qu'elle signa du nom d'Eléonora; elle l'engageoit à se trouver un soir, qu'elle fixoit à la nuit tombante, dans un jardin dont elle lui envoyoit la clef. — Quoique ma démarche, lui marquoit-elle, soit peut-être plus que légère, j'ose me flatter que vous m'avez trop bien jugée pour en tirer une induction qui me seroit défavorable. Quand vous saurez les raisons qui me font agir ainsi, vous songerez

plutôt à me plaindre qu'à me blâmer. En vous refusant à ce que je desire, vous me prouverez que j'ai eu tort de penser que vous aviez un peu d'amitié pour Eléonora de Belgrado.

Nutmeg fut extrêmement surpris qu'une fille bien élevée osât enfreindre les convenances au point de donner un rendez-vous à un jeune homme, et il étoit décidé à renvoyer la lettre et la clef, mais Northward, à qui il montra l'une et l'autre, lui fit observer qu'Eléonora, qui avoit senti l'interprétation fâcheuse qu'il pourroit donner à sa demande, s'étoit en partie justifiée en lui annonçant qu'elle se reposoit sur le jugement qu'il avoit dû porter d'elle, et il finit par l'engager à se rendre à l'invitation.

Nutmeg, qui depuis quelque temps n'avoit pu avoir une conversation particulière avec Northward, par les soins que celui-ci avoit mis à l'éviter, le pressa fortement pour savoir s'il avoit l'espoir de réussir, témoignant

combien il étoit affecté de penser que sa chère Drussilla étoit en butte aux affreux procédés de son époux, et, dans le fait, la pauvre milady Winchelsley étoit extrêmement malheureuse. Depuis qu'elle avoit consenti à retourner chez l'ambassadeur, il ne lui avoit permis ni de sortir ni de recevoir des visites; elle ne pouvoit voir que son père et sa mère, encore fut-elle privée de cette consolation, car sir Humfrey étoit malade depuis plus de quinze jours, et milady Wigan, qui lui étoit tendrement attachée, ne voulut pas le quitter pendant toute sa maladie. Ainsi la pauvre Drussilla abandonnée à elle-même, ne pouvant, sous aucun rapport, se livrer à ses goûts, qui, par la facilité qu'elle avoit eue à les satisfaire dans sa jeunesse, étoient devenus des besoins, n'avoit d'autre ressource que de maudire intérieurement le moment où elle avoit consenti à donner sa main au plus barbare des hommes.

— N'est-il pas affreux, disoit Nutmeg à son ami, qu'habitant la même ville depuis trois semaines, je n'ai pas joui un instant du plaisir de la voir? — Et pourquoi la voir, lui répondit Northward d'un air sévère? n'est-elle pas la femme d'un autre? Nutmeg baissa les yeux, et dit d'une voix à peine intelligible: — Du moins pourrai-je acquérir la certitude qu'elle n'est plus malheureuse? — Mon ami, reposez-vous sur mon zèle, reprit Northward en serrant la main de Nutmeg; n'ai-je pas pour stimulant le desir de vous obliger, et l'amitié que je porte à sir Humfrey et à sa digne épouse?

M. Northward n'étoit pas homme à négliger une occasion de servir des personnes qui lui étoient chères. Il avoit déjà tenté plusieurs démarches dont on saura incessamment le résultat.

Nutmeg se rendit avec une répugnance extrême au rendez-vous que

lui assignoit la lettre signée Eléonora. Il apperçut la porte désignée, l'ouvrit sans peine, et se trouva dans un jardin. Il traversa une allée d'orangers, au bout de laquelle il vit un pavillon foiblement éclairé. La porte en étoit ouverte; il entra, et fut très-surpris de voir Alix, au lieu d'Eléonora. — Ma sœur qui n'a pu se rendre ici assez tôt pour vous y recevoir, dit Alix en conduisant Nutmeg dans une jolie petite salle, m'a chargée de vous offrir ses excuses, et de vous prier de vouloir bien l'attendre; elle ne peut tarder à arriver. Nutmeg, assez embarrassé, ne répondit pas. Alix le fit approcher d'une table couverte de fruits. — Voilà une légère collation dont Eléonora m'a priée de vous faire les honneurs, en attendant qu'elle vienne la partager avec vous. Nutmeg se défendit de rien prendre, et résista à toutes les instances que lui fit Alix; cependant, comme il avoit très-chaud, il accepta un verre

de vin de Malaga. Peu d'instans après l'avoir bu, il éprouva une chaleur intérieure qu'il n'avoit jamais ressentie. Sa vue se troubla, sa tête se perdit, et Alix profita de son ivresse.....

Quand Nutmeg recouvra la raison, ce qui n'eut lieu qu'après un sommeil de plusieurs heures, il se ressouvint en frémissant de la scène dégoûtante qui avoit eu lieu à son arrivée dans le lieu où il se trouvoit, et qu'il se hâta de quitter.

De retour à sa maison, il fit à son ami, en rougissant de honte, le détail de sa misérable aventure. Northward, qui connoissoit mieux que Nutmeg à quel excès une Italienne peut porter l'oubli de toute pudeur, chercha à le consoler. Cependant Nutmeg ne put se pardonner une foiblesse que son état d'ivresse sembloit devoir excuser.

A titre d'Anglais, Northward et

son ami devoient, lors de leur arrivée à Naples, se présenter chez leur ambassadeur. Nutmeg, craignant de n'être pas maître de lui en présence de son excellence, s'en dispensa; mais Northward fut lui rendre ses devoirs. Sa famille étoit connue de mylord Winchelsley : il en reçut un accueil agréable; le desir de servir Nutmeg plus que son inclination, l'engagea à répéter souvent ses visites. L'ambassadeur recevoit ses compatriotes avec beaucoup d'affabilité; mais il n'en prioit jamais aucun à dîner, ne voulant pas que milady Winchelsley se trouvât avec eux. Northward, dans tous les entretiens qu'il avoit avec son excellence, cherchoit à faire tomber la conversation sur sir Humfrey Wigan et sa famille; mais le rusé lord changeoit si adroitement de sujet que les efforts de Northward étoient toujours sans succès. Cependant il ne perdit pas l'espérance, et résolut

d'en venir à son but directement. Telles étoient ses intentions, quand Nutmeg lui communiqua sa malencontreuse aventure.

Drussilla, justement révoltée de l'horrible captivité dans laquelle son barbare époux la retenoit, essaya une seconde fois de s'échapper. Elle fut prise sur le fait, et mylord Winchelsley se crut autorisé à ne plus garder de mesures. L'infortunée Drussilla fut enfermée comme une criminelle, et il ne lui fut pas même permis de voir ses parens.

Sir Humfrey étoit en convalescence. Milady Wigan, pouvant le quitter sans inconvénient, se fit conduire à l'hôtel de l'ambassadeur : quelle fut sa surprise et son indignation quand on lui refusa la porte! Elle demanda à voir mylord Winchelsley : il n'étoit accessible pour personne. La pauvre mère revint la mort dans l'ame. Son époux outré, voulut aller lui-même chez son gen-

dre pour avoir raison d'un procédé si odieux. La santé de sir Humfrey n'étoit pas assez consolidée pour résister à une forte révolution ; il retomba plus malade que jamais, et mourut peu de jours après en maudissant l'ambassadeur.

Milady Wigan, se trouvant tout-à-coup privée de ce qu'elle avoit de plus cher au monde, son époux et sa fille, se livra au désespoir; Nutmeg et Northward lui rendirent les soins les plus tendres, et tels qu'elle auroit pu en attendre de ses propres enfans ; ils ne la quittoient presque pas, et tâchoient de lui offrir un sujet de consolation, dans l'espoir de ravoir un jour sa Drussilla. La voie du divorce lui en promettoit la certitude. Cette loi abusive n'avoit sûrement jamais été employée plus à propos ; mais il falloit, au préalable, tirer milady Winchelsley des mains de son féroce époux, et ce n'étoit pas chose aisée ; car il veilloit lui-

même à la garde de sa femme. S'il s'en fût reposé sur ses gens, il n'eût pas été impossible de les gagner, attendu que, malgré ses singularités, elle étoit aimée, et tous les valets de l'ambassadeur la plaignoient, et auroient voulu pouvoir alléger ses peines.

Plusieurs semaines s'écoulèrent sans apporter aucun changement. Le malheur de milady Winchelsley étoit connu de tout le monde. On blâmoit hautement la conduite de son excellence, qui ne paroissoit nullement sensible aux sarcasmes qu'on lui lançoit à ce sujet.

Les visites de M. Nutmeg à l'hôtel de Belgrado ayant été beaucoup plus rares depuis l'aventure du jardin, le marquis et la marquise lui en firent des reproches. Le jeune Anglais prétexta des affaires qui prenoient presque tout son temps.

Ce qu'on concevra difficilement, c'est que l'audacieuse Alix, à la pre-

mière entrevue qu'elle eut avec Nutmeg quelques jours après le tour abominable qu'elle lui avoit joué, ne parut en aucune manière embarrassée de sa contenance. Elle lui adressa la parole avec sa liberté accoutumée. —O comble de l'impudence, pensoit le jeune homme ! Il lui sembloit aussi fort extraordinaire que la modeste et douce Eléonora continuât de le traiter avec les mêmes égards ; car, de deux choses l'une, se disoit-il, ou Alix a trompé sa sœur, ou elles m'ont trompé toutes deux. Ayant été à portée de voir de l'écriture d'Eléonora, il l'avoit comparée à la lettre qui lui assignoit le perfide rendez vous, et s'étoit convaincu qu'elle étoit effectivement d'elle. Comment donc pouvoit-elle continuer à l'accueillir favorablement? Quoi qu'il en soit, tout le monde, dans la maison du marquis de Belgrado, chérissoit Nutmeg.

Très-occupés d'un projet qui devoit faciliter à milady Winchelsley

les moyens de s'échapper de sa prison, les deux amis avoient passé plus de quinze jours sans paroître chez le marquis de Belgrado. Ils se disposoient à lui faire une visite, quand ils reçurent une lettre de la marquise, qui les invitoit à se rendre sans délai à son hôtel. La missive leur sembla instante et sèche. Ils suivirent presque le porteur, tant ils étoient empressés de savoir le motif qui rendoit leur présence si nécessaire.

On les introduisit dans le cabinet du marquis de Belgrado, où il étoit seul avec son épouse. L'accueil glacial qu'on leur fit sembloit être l'annonce d'une mauvaise nouvelle. — Connoissez-vous cette lettre? demanda le marquis à Nutmeg, en lui présentant celle qu'il avoit reçue, signée Eléonora. Il rougit, et répondit en balbutiant qu'il la connoissoit. — Et quel usage en avez-vous fait? L'Anglais ne parla pas, et baissa les yeux. — Homme méchant! reprit avec vé-

hémence M. de Belgrado, c'est donc ainsi que vous reconnoissez l'amitié que je vous témoignois? Abuser des loix de l'hospitalité, est une monstruosité digne des plus affreux châtimens. Northward voulut entreprendre d'excuser son ami. — Un mot de plus, M. Northward en faveur de l'homme qui me déshonore, et je vous croirai son complice. Ecoutez, messieurs, les suites épouvantables qu'a eues cette funeste découverte. La lettre que je tiens a été déposée toute ouverte dans un café. Cent personnes en ont fait peut-être la lecture, et enfin elle m'a été apportée par un de mes amis. Pour la première fois de ma vie, la rougeur de la honte a couvert mon front, et des larmes de douleur ont rempli les yeux de ma respectable épouse; ainsi il ne faut qu'un instant pour ternir la réputation d'une famille qui jouiroit encore de l'estime générale, si je n'avois admis un séducteur dans ma maison. Jugez jus-

qu'à quel point je me trouve dégradé, puisque je me vois réduit à proposer la main de ma fille à l'homme du monde que je méprise le plus. Nutmeg essaya encore de vouloir se justifier; mais le marquis lui imposa silence avec une sévérité que le jeune homme ne supporta que par la grande raison qu'un père qui se croit offensé a bien des droits.

La marquise de Belgrado, qui n'avoit cessé de pleurer, tira alors le cordon de la sonnette, et le marquis ordonna qu'on fît venir sa fille aînée. Eléonora parut; ne se doutant nullement de ce qui alloit avoir lieu, elle se présenta avec l'air calme et tranquille. — Fille hardie autant qu'imprudente, lui dit son père, comment osez-vous lever les yeux? A une réception aussi inattendue, la jeune personne tomba des nues, changea de couleur, et attendit dans le silence et en tremblant une explication. — Honte de ma maison, reprit le mar-

quis, comment avez-vous pu oublier si vîte les leçons et les exemples de vertu que vous avez reçus de votre digne mère? Eléonora, ne pouvant supporter plus long-temps l'air de mépris de ses parens et les injustes reproches dont ils l'accabloient, les pria en grace de lui dire en quoi elle avoit pu mériter un traitement aussi rigoureux. — Exécrable hypocrisie! poursuivit M. de Belgrado, crois-tu, malheureuse, qu'il ne me soit pas facile de te confondre? Nieras-tu que le 6 du mois dernier, tu t'es rendue à sept heures du soir à la maison de la signora Manfredonia? Eléonora réfléchit un moment, puis répondit qu'elle se rappeloit fort bien que ce jour là elle y avoit été avec Alix. — Avec Alix! vous en imposez; car, d'après des informations, je sais que vous êtes rentrée seule. Eléonora alloit ajouter quelques mots, quand son père, qui ne lui en donna pas le temps, prit brusquement sa main, et la plaça

dans celle de Nutmeg.—Soyez époux, leur dit-il, et puisse le ciel contribuer à ma vengeance en vous faisant souffrir les mêmes maux que je ressens depuis que votre indigne conduite m'est connue!

Eléonora s'attendoit si peu à une pareille conclusion, que la surprise, et peut-être un mouvement de joie, car elle aimoit Nutmeg sans se l'être encore avoué, lui ôtèrent tout moyen de faire cesser une erreur qui n'avoit rien que d'agréable pour elle.

La position de Nutmeg étoit et plus pénible et plus dangereuse. On le marioit contre son inclination, il est vrai, mais, du moins, la femme qu'on lui donnoit avoit infiniment de beauté. S'il eût fait connoître la méprise, il étoit plus que probable qu'on eût substitué Alix à sa sœur, et alors la mort lui auroit semblé un heureux refuge; il crut donc prudent de garder le silence. Northward, qui conçut la même idée que son ami, et qui

n'étoit pas fâché de lui voir faire un mariage aussi avantageux, applaudit à la conduite du marquis de Belgrado.

L'hymen se conclut dans les vingt-quatre heures, et personne même de l'hôtel n'en fut instruit qu'après la cérémonie.

Que l'on se fasse, si l'on peut, une idée de la rage et du désespoir d'Alix, elle fut dix fois au moment de s'aller jeter aux genoux de ses parens pour leur avouer que la lettre avoit été écrite par elle, et que c'étoit elle aussi qui s'étoit trouvée au rendez-vous; cependant, elle avoit joué dans tout cela un rôle si révoltant, qu'elle n'osa convenir de sa turpitude. Plus d'une raison contribuoit à exciter sa fureur; l'entrevue qu'elle avoit eue avec l'Anglais devoit par ses suites bientôt la couvrir de honte, c'est ainsi que souvent les méchans font retomber sur eux-mêmes les maux dont ils vouloient accabler les autres.

On ignore s'il y eut une explication précise entre les jeunes époux, mais la vérité est qu'ils vécurent fort bien ensemble, qu'Eléonora bénit l'instant où la lettre qu'on supposoit être d'elle étoit tombée de la poche de Nutmeg, et que le marquis et la marquise de Belgrado n'eurent qu'à se féliciter d'avoir introduit Nutmeg dans leur famille. Ce jeune homme étoit bien né, il avoit de la fortune, et possédoit toutes les qualités aimables et solides qui constituent un homme de bonne compagnie et un honnête homme.

Epoux d'une aimable et jolie femme, Nutmeg étoit loin de se croire heureux. Une première passion s'éteint difficilement dans le cœur où elle est née. Sans doute le jeune Anglais, ayant doublé les barrières qui le séparoient de Drussilla, devoit chercher à l'éloigner de son souvenir, et il l'eût fait s'il l'eût su heureuse; mais le moyen de ne pas s'occuper d'une

femme qu'on a tendrement aimée, et qui est en butte à la rigueur du sort le plus affreux.

Le sage et prudent Northward ne put blâmer son ami quand il le vit décidé à ne pas abandonner le projet qu'ils avoient conçu de rendre Drussilla à sa mère.

La providence les seconda si bien, que, malgré les verroux et la surveillance active de mylord Winchelsley, ils parvinrent à arracher Drussilla de sa prison. Les précautions étoient si bien prises en cas de réussite, qu'en quittant l'hôtel de l'ambassadeur, milady Winchelsley et milady Wigan sa mère montèrent en voiture, et eurent le bonheur d'arriver en Angleterre sans accident.

Quand milady Wigan s'embarqua, elle écrivit à M. Northward pour le tranquilliser sur le compte de sa fille et le sien. Elle ajouta pour lui et son ami des remercîmens du zèle qu'ils avoient mis à leur rendre tous

les services qui avoient dépendu d'eux.

Je ne parlerai pas de la rage de son excellence en s'appercevant de l'évasion de sa femme. Il est facile de la concevoir, d'après la connoissance que l'on a de la violence de son caractère.

Les soupçons n'ayant aucunement plané sur les deux amis, Northward continua de visiter de temps en temps son ambassadeur.

CHAPITRE X.

A son arrivée à Londres, milady Winchelsley chargea un homme de loi d'intenter contre son mari une demande en divorce. Elle lui fit un précis exact de la conduite et des procédés de son excellence, et l'affaire se poursuivit avec activité; bientôt elle devint l'objet de toutes les conversations. Les partisans de l'ambassadeur rejetoient tous les torts sur sa

jeune et singulière épouse, les impartiaux convenoient que Drussilla étoit peu propre à faire le bonheur d'un mari, mais qu'eût-elle été un ange, il ne lui auroit pas été possible de vivre avec un homme aussi féroce que mylord Winchelsley. Sa réputation étoit faite, même avant qu'il partît pour son ambassade. Sa première épouse, douce et bonne, avoit aussi été la victime de sa jalousie et de sa sévérité.

A Naples aussi on s'occupoit beaucoup du départ de l'ambassadrice. Ceux-ci disoient qu'elle avoit fui avec un amant, ceux-là que son mari, qui ne l'aimoit pas, avoit facilité son évasion pour s'en débarrasser, mais les personnes qui se trouvoient à portée de voir son excellence, étoient bien convaincues qu'il n'avoit pu consentir à une séparation qui lui causoit tant de chagrin.

Tous ces différens propos brisoient le cœur de Nutmeg, qui savoit, qu'ex-

cepté ses singularités, Drussilla méritoit l'estime et l'admiration. Depuis quelque temps, il mûrissoit dans sa tête un projet qu'il n'osoit communiquer à son ami, et sans lequel pourtant il ne pouvoit avoir lieu. A la fin, il se décida à lui en parler. Voici ce que Nutmeg avoit imaginé pour faire cesser tous les bruits désavantageux répandus sur la fille de milady Wigan, et aussi pour lui rendre à lui-même une sorte de tranquillité dont il étoit privé.

— J'espère, dit un jour Nutmeg à Northward, que vous êtes bien persuadé qu'après Drussilla vous êtes la personne que j'aime le plus au monde. Je ne parle pas de mon épouse; sans doute j'ai pour elle un attachement d'autant plus vrai qu'il est fondé sur l'estime, mais vous savez les circonstances qui nous ont réunis; notre hymen ne fut donc en aucune manière le prix d'un amour mutuel; mais vous, mon ami, vous qui me

fites connoître le sentiment si doux et si précieux de l'amitié, mais Drusilla, qui fut long-temps l'objet de ma plus vive tendresse, n'êtes-vous pas l'un et l'autre les êtres que je veux, que je dois le plus chérir? Northward, au nom de la sainte amitié qui nous lie, ne me refusez pas une grace que je vais vous demander? Retournez en Angleterre, et dès que le divorce de milady Winchelsley sera prononcé, devenez son époux. A cette proposition, faite en se promenant, Northward fit un pas en arrière, et fixa son ami d'un air d'étonnement. Nutmeg continua. — Vous avouerai-je ma foiblesse? Oh! oui, l'amitié ne peut avoir de secret pour l'amitié; eh bien! Northward, vous êtes le seul homme au monde que je verrois l'époux de Drussilla sans en mourir. — Nutmeg, vous mettez mon attachement pour vous à une rude épreuve, si vous saviez.... mais il n'est pas de sacrifice que je

ne sois disposé à vous faire, cependant, donnez-moi quelques jours de réflexions. Nutmeg serra la main de son ami, et ils se séparèrent.

CHAPITRE XI.

NORTHWARD avoit aimé et aimoit encore à l'idolâtrie une femme charmante au physique, mais qui, par une conduite entièrement dissolue, ne méritoit plus son estime. Il s'étoit imposé la pénible loi de ne la revoir de la vie, et quoiqu'elle eût tenté tous les moyens pour le rapprocher d'elle, et que son foible cœur l'eût fortement sollicité de céder à la séductrice, sa raison avoit prévalu. Ce fut à cette époque que son ami le présenta à milady Wigan et à sa fille.

Northward avoit fait le serment de fuir à jamais l'infidelle qui s'étoit fait un jeu de le tromper; mais sentant bien qu'il lui seroit impossible de s'en détacher entièrement, il avoit

formé le projet de garder éternellement le célibat. D'après ces dispositions, on conçoit facilement que la prière de Nutmeg dut lui faire une peine réelle.

De retour chez lui, il s'enferma dans sa chambre pour peser mûrement les inconvéniens qui pourroient résulter de son refus. Nutmeg paroissoit tenir tellement à sa proposition, que l'on devoit penser qu'il y attachoit le bonheur ou le malheur de sa vie; et, par conséquent, le sort de sa jeune épouse pouvoit dépendre de la réponse de Northward. Ces motifs étoient bien faits pour décider ce dernier à céder aux instances de son ami; mais en réfléchissant sur le caractère original et fantasque de Drussilla, il voyoit dans son union avec elle la certitude d'une existence continuellement désagréable. Cette considération, qui auroit éloigné tout autre, ne fit qu'effleurer la pensée de Northward. Dès qu'il n'étoit

plus question que de son intérêt personnel, les obstacles cessoient de lui paroître tels.

Le jour suivant il dit à son ami qu'il étoit prêt à remplir ses desirs. Nutmeg sembla recevoir cette assurance avec ravissement ; mais je dois à la vérité d'avouer qu'il éprouva dans son cœur un mouvement de jalousie dont il ne put se défendre. Cependant il eut la prudence de le cacher.

Northward prit congé de la famille du marquis de Belgrado et de son ami un mois après la fuite de milady Winchelsley. A son arrivée en Angleterre, il apprit que la femme qu'il aimoit toujours en dépit de lui-même, avoit épousé pendant son absence mylord Petersfield, vieillard immoral et ruiné, et qu'ils s'étoient expatriés tous deux pour éviter les poursuites des créanciers de mylord. Cette nouvelle fut désagréable à Northward, parce qu'il vit dans ce

triste hyménée la certitude d'une continuité de calamités pour une personne dont il avoit espéré faire un jour sa compagne, et à qui, malgré l'énormité de ses torts avec lui, il ne pouvoit que desirer du bien.

Son premier soin fut de se rendre chez milady Wigan; il sut d'elle que les poursuites se faisoient avec beaucoup d'activité, et qu'elle se flattoit que bientôt sa chère enfant seroit débarrassée des liens de fer qui l'unissoient à l'ambassadeur. Il vit aussi Drussilla qui ne lui sembla nullement corrigée; le long temps qui s'étoit écoulé sans qu'elle pût se livrer à son penchant naturel parut avoir prodigieusement accru ses fantaisies. Autrefois la durée de ses goûts alloit souvent à deux et trois mois. De retour près de sa mère, elle en changeoit toutes les semaines, et en se succédant, ils augmentoient de ridicule.

Plus Northward voyoit milady

Winchesley, et plus il sentoit la force et l'importance du sacrifice qu'il feroit à l'amitié en épousant Drussilla ; mais il avoit promis, et il ne lui vint pas même à l'idée de retirer sa parole.

Nutmeg écrivoit souvent à son ami. Dans une de ses lettres, il lui marqua que sa belle-sœur Alix étoit disparue de la maison paternelle, et que malgré toutes les démarches que le marquis de Belgrado avoit fait faire, on ne savoit ce que cette jeune fille étoit devenue. Il ajoutoit que, pour son compte, cet événement l'affectoit fort peu, attendu qu'Alix ne cessoit dès qu'elle pouvoit lui parler sans témoins, de lui reprocher son injustice, de lui avoir préféré sa sœur.

Au bout de six mois, le divorce de milady Winchelsley fut prononcé, et après le terme prescrit par la loi, Drussilla devint l'épouse de M. Northward. Milady Wigan vit avec grand

plaisir un mariage qu'elle avoit toujours intérieurement desiré. Quant à sa fille, incapable de ressentir un sentiment quelconque, elle accepta sans peine ni plaisir l'offre d'associer son sort à celui de l'ami de sa famille; elle estimoit Northward; elle le connoissoit depuis long-temps; c'étoit plus qu'il n'en falloit pour qu'elle le préférât à tout autre.

Nutmeg avoit, sans contredit, une infinité de bonnes qualités; mais il étoit homme, conséquemment ne pouvoit être sans défauts. L'ingrat fut assez injuste pour penser que son ami aimoit en secret Drussilla, et qu'il n'avoit accepté la proposition qu'il lui avoit faite de l'épouser, que pour satisfaire son amour. Imbu de cette fausse idée, dès qu'il apprit le mariage de son ami, il lui adressa une lettre qui ne contenoit qu'un compliment très-froid sur ses nouveaux liens. Puis il cessa tout-à-fait de lui écrire. Northward, qui ne se

doutoit nullement du soupçon mal fondé de Nutmeg, s'affligea de son silence ; mais comme on se lasse de faire continuellement des avances, il crut devoir enfin interrompre une correspondance dont il faisoit seul les frais.

Dans les quatre premières années de son mariage, mistress Northward eut trois enfans mâles qui ne vécurent que peu de jours. Elle redevint grosse la cinquième, et accoucha d'une fille qui fut appelée Wilhelmina, du nom de son aïeule paternelle. Elle avoit à peine six mois quand milady Wigan mourut. Comme mistress Northward étoit peu susceptible de donner des soins à sa fille, M. Northward proposa à sa femme de la mettre à huit ans dans une bonne pension. On indiqua celle de mistress Ringleader. Le prix énorme qu'on payoit dans cette maison ne pouvoit faire obstacle dans cette circonstance, puisque Wilhelmina étant

fille unique, étoit héritière d'une grande fortune, tant du côté de son père que de celui de sa mère.

Dans les différens temps que Wilhelmina avoit passés chez ses parens, M. Northward s'étoit fort bien apperçu que la jeune personne avoit une grande propension à la méchanceté. Il s'en étoit ouvert à sa femme, mais celle-ci, détestant tout ce qui pouvoit la distraire de ses occupations favorites, n'y prêta nulle attention. M. Northward, qui sentoit combien il étoit important de déraciner de bonne heure d'aussi funestes dispositions, se rendit à Greenwich, et eut à ce sujet une longue conversation avec mistress Ringleader. La maîtresse de pension voulut essayer de corriger son élève, mais elle trouva un caractère récalcitrant et une humeur si décidément intraitable, qu'elle abandonna l'entreprise; d'ailleurs, comme je crois l'avoir déjà dit, Wilhelmina étant une des pensionnaires

qui faisoit le plus de dépense, mistress Ringleader craignit de s'attirer sa haine, et de finir par la perdre. C'est ainsi que l'intérêt gouverne ceux qui lui sacrifient. Si Wilhelmina eût eu le bonheur de rencontrer une femme qui sût conserver la dignité du titre d'institutrice, elle ne fût pas devenue le fléau de tous ceux qui ont eu le malheur de la connoître. Tel étoit l'état des choses au début de l'histoire que je me suis chargé d'écrire, retournons maintenant à New-Forest-Hall.

CHAPITRE XII.

A son retour à Londres, mistress Northward se passionna pour les arts; bientôt son hôtel devint le rendez-vous de tous les peintres, les statuaires, les graveurs, les musiciens, &c.... qui jouissoient d'un peu de réputation en Angleterre. Parmi le nombre des gens à talens qu'elle

accueilloit, s'il se fût trouvé des Lebrun, des Cosway, des Rose Alba, des Pajou, des David, des Chérubini, des Guérin, &c. rien n'eût paru plus naturel que son enthousiasme. Rendre hommage à la supériorité des talens, c'est faire preuve de goût et de discernement; mais malheureusement, dans la foule des artistes qui se rendoient journellement chez mistress Northward, on démêloit à peine deux ou trois individus dignes d'être cités : le reste étoit au-dessous de la médiocrité, dont vainement leurs amis et leurs prôneurs auroient voulu les faire sortir.

De pareils rassemblemens n'avoient aucun attrait pour Wilhelmina. Tant qu'il lui étoit possible, elle évitoit de se trouver à ces cohues; mistress Northward, qui ne gênoit pas plus les goûts de sa fille qu'elle ne vouloit qu'on gênât les siens, ne la pressoit jamais d'assister à ces bruyantes assemblées, et Wilhelmina profitoit,

ou plutôt abusoit de sa liberté, pour se rendre presque tous les soirs dans une maison dont son père lui avoit défendu la fréquentation.

Mistress Speckled étoit arrivée à Londres deux jours après son amie. Osric, qui l'avoit précédée de vingt-quatre heures, avoit loué un appartement en Silver Street. Par ce moyen, Wilhelmina n'avoit pas pour cinq minutes de chemin quand elle alloit voir la veuve.

Le frère et la sœur ne logeoient pas dans la même maison; mais ils étoient si près voisins, qu'ils ne se quittoient guère plus qu'à Boccage-Lodge.

Mistress Speckled ayant su par Barbara, qui étoit entièrement à sa dévotion, la défense que M. Northward avoit faite à sa fille de se lier avec elle, chercha à donner à Wilhelmina mauvaise opinion de son père, afin d'affoiblir dans son cœur l'obéissance filiale. Si la veuve eût

mieux connu le caractère de son amie, elle se seroit évité cette peine. Miss Northward n'avoit pas la plus légère idée des devoirs qu'elle avoit à remplir, et les eût-elle connus, elle n'en auroit pas été plus disposée à s'y soumettre. Ce fut donc dans l'intention de donner des torts à M. Northward, que mistress Speckled, dans les commencemens de leur connoissance, lui dit que son père avoit été très-amoureux d'une milady Petersfield, et que le public croyoit bien encore qu'il n'avoit jamais cessé de l'aimer, quoiqu'elle eût quitté l'Angleterre.

Wilhelmina desirant savoir si sa mère connoissoit cette circonstance de la vie de son époux, lui en avoit parlé, comme on l'a lu plus haut. La rougeur qui couvrit le visage de mistress Northward, lui persuada qu'elle étoit instruite; et ce qui la confirma dans cette idée, fut quand, le jour suivant, sa mère demanda à son époux si effectivement milady Pe-

tersfield étoit à Londres. L'air d'embarras de M. Northward ne lui laissa aucun doute que la confidence de mistress Speckled ne fût fondée.

Les sociétés de M. Northward n'étant point celles de sa femme, il ne fut pas à portée de savoir que Wilhelmina ne passoit aucune soirée avec sa mère. Celle-ci, fort éloignée de soupçonner l'emploi que miss Northward faisoit de son temps, vivoit dans la plus grande sécurité sur son compte.

Si Wilhelmina n'avoit pas été entièrement aveuglée d'une part par le plaisir de s'entendre louer avec enthousiasme, et de l'autre par le desir de faire une chose qui déplaisoit à son père, elle se seroit facilement apperçue des piéges qui lui étoient tendus par la veuve et son frère. L'admiration exagérée de Roomy, et les protestations très-affectées d'une amitié éternelle de mistress Speckled, ne pouvoient tromper que celle qui ai-

doit elle-même à s'abuser. Dans le début de sa liaison avec la veuve, Wilhelmina n'avoit que le projet de se réjouir de ses prétentions, et vraisemblablement les choses se seroient bornées là, si Osric ne se fût mis en tiers dans la société. Ce jeune homme commença à amuser miss Northward par la légéreté et l'agrément de son esprit; peu à peu il l'accoutuma à ces demi-déclarations qui flattent l'amour-propre d'une femme sans compromettre sa dignité, et il finit par l'intéresser tellement, qu'elle ne pouvoit demeurer un jour sans le voir.

Comme mistress Speckled trouvoit le rôle de complaisante fort ennuyeux, elle pressoit fortement Osric de hâter la conclusion du roman. La crainte de manquer une aussi belle occasion de fixer la fortune, plus que celle de déplaire à Wilhelmina, l'engageoit à ne rien précipiter; cependant les

vives sollicitations de la veuve le décidèrent.

Wilhelmina, qui depuis longtemps s'étoit apperçue des sentimens que Roomy avoit pour elle, reçut avec beaucoup d'indulgence l'aveu qu'il lui fit de son amour. Sa réponse fut telle qu'elle devoit être ; il pouvoit s'adresser à son père, de qui elle se feroit une loi de suivre les ordres dans cette occasion. Osric connoissant le peu de cas que Wilhelmina faisoit de ses parens, ne s'attendoit certes pas qu'elle le renverroit à eux ; il s'étoit flatté que cette fille volontaire ne voudroit dans aucune circonstance suivre une route battue, et qu'elle agiroit suivant ses principes accoutumés, c'est-à-dire, sans prendre de conseils de personne. Certain d'être aimé, il croyoit l'être de lui faire enfreindre toutes les convenances. Un peu contrarié par une circonstance non prévue, il eut l'adresse de cacher son dépit ; cependant

il osa se permettre une réflexion. — Supposez, lui dit-il, miss, que M. Northward ait d'autres vûes pour votre établissement, et qu'il me refuse votre main, il faudra donc que je renonce au bonheur de ma vie? Wilhelmina ne répondit pas, et parut réfléchir profondément. — Ce n'est pas une supposition que vous faites là, mon frère, dit la veuve qui étoit présente, car je sais très-positivement que le père de mon amie a le dessein de la marier à son ci-devant pupille. — Je crois, ma chère, reprit Wilhelmina, que vous vous trompez. M. Northward chérit trop Lymington pour l'unir à sa fille, pour laquelle il a beaucoup d'indifférence. Avant le départ d'Adolphe pour Tavistock, ce jeune homme me plaisoit assez; mais il me fut facile de voir combien mon père craignoit qu'il s'attachât à moi; au reste, ajouta-t-elle, je vais vous tranquilliser tous les deux. Si M. Northward s'oppose à notre union, je vous

promets de n'être jamais la femme d'un autre, et de refuser tous les partis qui pourroient se proposer pour moi. Cette assurance eût, sans doute, satisfait un homme qui eût aimé véritablement; mais elle fut loin de remplir les vues de Roomy. Avec les ménagemens qu'il imagina les plus propres à ne point blesser Wilhelmina, il lui observa que s'il se présentoit à M. Northward comme prétendant à sa main, dès qu'il en auroit été rejeté, non-seulement il n'oseroit plus retourner chez lui, mais qu'aussi ses démarches, à elle, seroient sûrement épiées, et qu'elle ne pourroit plus se rendre en secret chez son amie. Cette crainte avoit quelque probabilité. Wilhelmina le sentit, et demanda de quelle manière il falloit donc agir. —Rien de plus simple et de plus aisé, dit brusquement mistress Speckled, qui s'impatientoit de voir Osric dans l'hésitation. Le parti le plus sûr est de partir pour l'Ecosse avec mon

frère, de vous y marier, et de revenir ensuite à Londres triomphante. Qui oseroit vous blâmer? Votre mère, dont la vie entière, d'après ce que vous m'en avez appris, est un composé d'inconséquences; votre père, qui n'est pas lui-même sans reproches, seroient-ils en droit de trouver à redire à votre conduite? Quant au public, que vous importe ce qu'il pensera, puisque vous êtes assez *philosophe* pour le braver? — J'y songerai, répondit Wilhelmina. — Ah! miss Northward, je suis bien malheureux si votre cœur a besoin de réfléchir pour faire mon bonheur! — Eh bien! je consens à tout; mais j'exige que mistress Speckled m'accompagne dans ma fuite. Ce sera du moins un décorum qui en imposera à la médisance. — Y pensez-vous, mon amie? Ce que vous demandez peut me perdre; on diroit que c'est moi qui vous ai égarée, et je serois la seule qu'on puniroit. — D'après cette

juste réflexion, je n'insiste plus sur cette condition. — Wilhelmina veut donc bien se fier à son dévoué Osric? Ainsi, ma tendre amie, demain. —Demain! s'écria la jeune personne, oh! non, pas si-tôt. — Vous avez donc résolu d'attendre que Lymington vienne vous arracher à moi? — Lymington n'est pas ici. — Il y arrivera incessamment. — Le sot murmura tout bas, mistress Speckled. — Etes-vous certain, M. Roomy, reprit Wilhelmina avec une sorte d'empressement, que sir Adolphe doit être bientôt de retour? — On me l'a dit; mais je ne vous certifie pas l'authenticité de cette nouvelle, répondit Osric, qui, ayant fort bien compris le motif de l'apostrophe de sa sœur, cherchoit à jeter des doutes sur une chose qu'il venoit d'affirmer.

Wilhelmina avoit, il est vrai, conçu un sentiment de préférence pour Roomy, mais elle n'en étoit pas tellement éprise que le souvenir de

l'amabilité et des graces de Lymington ne fissent quelque diversion à son nouvel attachement. L'indiscrète parole d'Osric empêcha miss Northward de prendre sur-le-champ un parti décisif, en sorte qu'elle quitta Silver-Street en promettant une réponse pour le lendemain.

Le desir le plus ardent de Wilhelmina étoit de cesser d'être sous la dépendance de son père. Il étoit très-probable de penser que, si elle se marioit d'après son choix, le mari qu'il lui donneroit auroit une sorte de similitude avec son caractère, et c'est ce qu'elle redoutoit. Au contraire, en épousant Roomy, elle se ménageoit la certitude que son père et son époux se trouvant en opposition de sentimens, elle n'auroit désormais aucun rapport d'autorité avec M. Northward. Cette réflexion, entièrement à l'avantage d'Osric, fit disparoître tous les obstacles, et

deux jours après elle prit avec son séducteur le chemin de Gretna-green.

CHAPITRE XIII.

Pour l'intelligence de l'histoire, il est absolument indispensable de rétrograder d'un grand nombre d'années.

J'ai laissé Nutmeg à Naples jouissant, dans le sein d'une famille respectable, d'une tranquillité qui ne fut troublée, dans le commencement de son union avec Eléonora de Belgrado, que par un sentiment déraisonnable qu'il conçut contre son ami Northward. Cette injustice le rendit coupable de l'ingratitude la moins excusable, il ne voulut plus entendre parler d'un homme dont il croyoit avoir été trahi, et cessa toute correspondance avec lui.

Les précieuses qualités qu'il avoit trouvées dans sa charmante femme,

étoient parvenues à chasser de son cœur le souvenir importun de la fantasque Drussilla. Deux aimables enfans, fille et garçon, complétoient sa félicité. Tout dévoué à ses nouveaux parens, il s'étoit fixé en Italie. N'ayant conservé aucun bien en Angleterre, il étoit absolument étranger à ce qui s'y passoit. Milord Winchelsley avoit été rappelé à sa cour peu de temps après son divorce, et l'ambassadeur qui l'avoit remplacé étoit entièrement inconnu à Nutmeg.

Il a été question de l'évasion d'Alix, la dernière des filles du marquis de Belgrado. Telle perquisition que la famille eût faite, on n'avoit pu savoir ce qu'elle étoit devenue, ni le motif qui l'avoit engagée à fuir la maison paternelle. Pendant longtemps le marquis et la marquise en conçurent un véritable chagrin, non qu'Alix méritât le plus léger regret; car elle montra dès l'âge le plus tendre des dispositions si vicieuses, que

madame de Belgrado considéroit la naissance de cette enfant comme une calamité réelle; mais enfin elle étoit mère, et ne pouvoit penser, sans verser des larmes, qu'une de ses filles étoit peut-être en butte à tous les maux dont il plairoit au sort de l'accabler. Cependant le temps parvint à éloigner un souvenir aussi douloureux.

Le fils de Nutmeg avoit atteint dix ans, et sa sœur en avoit neuf quand le marquis de Belgrado paya à la nature la dette pour laquelle personne n'est insolvable. Sa mort causa un chagrin universel. Il étoit tendrement aimé, et méritoit de l'être. Sa femme tarda peu à le suivre dans la tombe.

Peu de mois après cette double perte, on apporta à Nutmeg une lettre d'un volume assez considérable, dont la suscription lui causa un frémissement sensible; l'écriture étoit exactement semblable à celle de sa

femme et de sa belle-sœur Laura; mais étant toutes deux présentes, il n'étoit pas probable que le paquet lui vînt de l'une d'elles. Alors il se ressouvint de la lettre au rendez-vous reçue onze ans auparavant, et il ne douta pas que celle qu'il recevoit ne lui fût adressée par Alix. Ne voulant parler à sa femme qu'après s'être assuré du contenu, il sortit pour en faire la lecture; c'étoit effectivement Alix qui l'avoit écrite au lit de la mort. Comme elle étoit fort longue, je me contenterai d'en donner ici la substance.

Alix entroit dans tous les détails de l'attachement invincible que lui avoit inspiré Nutmeg; elle s'accusoit, il est vrai, d'avoir enfreint toutes les loix divines et humaines, en cherchant à satisfaire sa violente passion; elle lui apprenoit que son inexcusable foiblesse avoit eu des suites qui auroient fait mourir son père et sa mère de chagrin, si elle n'avoit

pris le parti de la fuite. Couverte de honte, de regrets, et en proie au désespoir, elle s'étoit retirée dans une campagne chez de bonnes gens qui l'avoient accueillie. Après cinq mois de séjour dans sa retraite, elle avoit donné le jour à une fille qui étoit, disoit-elle, l'image parfaite de son père. L'enfant, nourri de son lait, sembloit lui faire oublier tous ses malheurs. Malgré les instances que lui firent les personnes chez lesquelles elle demeuroit pour retourner dans sa famille, elle ne voulut jamais y consentir, sentant qu'il ne lui seroit pas possible d'exister en ayant continuellement sous les yeux le spectacle du bonheur de sa sœur, tandis qu'elle étoit condamnée à ne vivre que de regrets et d'humiliations. En quittant la maison paternelle, elle avoit emporté beaucoup de diamans qui lui étoient échus de la succession d'une de ses tantes. Ces objets vendus et joints à une somme assez

forte de ses épargnes, l'avoient mise à même de rendre la vie de sa fille et la sienne assez douce ; mais se trouvant attaquée d'une maladie incurable, elle ne pouvoit penser sans frémir que son enfant alloit rester sans secours et sans appui. La seule considération de l'amour maternel lui faisoit surmonter la répugnance qu'elle éprouvoit à parler de ses anxiétés à celui qui, quoiqu'innocemment, en étoit l'unique cause ; elle finissoit par prier sa sœur Eléonora et son beau frère, de vouloir bien se charger du sort de sa chère Christina qu'elle recommandoit à leur humanité.

Nutmeg, après avoir lu la lettre, demanda qui l'avoit apportée, et, sachant qu'un homme en attendoit la réponse, il ordonna qu'on le fît entrer ; il vit un vieillard de figure vénérable, qui lui avoua que c'étoit sous son humble toit que s'étoit retirée Alix ; qu'elle y avoit vécu onze

années dans la retraite et l'affliction, et qu'enfin elle étoit morte après l'avoir chargé de conduire sa fille à son beau-frère. — L'enfant est donc avec vous, demanda Nutmeg? — Je l'ai laissé chez mon gendre qui demeure à deux pas de l'hôtel de votre grandeur. — Allez chercher la petite Christina, brave homme, et croyez que je reconnoîtrai votre humanité envers l'infortunée Alix.

Tandis que le vieillard fut remplir les ordres de Nutmeg, celui-ci fit appeler sa femme, et lui communiqua la lettre de sa sœur. Eléonora, aussi bonne que belle, approuva le projet qu'avoit formé son mari de faire élever sa nièce avec ses enfans; mais ne voulant pas la faire connoître sous son véritable titre, Eléonora l'annonça comme la fille d'une de ses amies nouvellement morte aux grandes-Indes, et dont les parens avoient été totalement ruinés.

Christina fut amenée. Comme elle

étoit assez âgée pour qu'on pût tirer d'elle une vérité qu'il falloit taire, on lui fit sa leçon, et l'enfant promit de ne dire rien au-delà.

Christina effectivement avoit une forte ressemblance avec son père. Ce fut une raison de plus pour être agréable à Eléonora, qui chérissoit son mari comme le jour qu'elle l'avoit épousé. Laura, l'autre tante de Christina, n'ayant pas les mêmes motifs pour aimer la nouvelle arrivée, ne lui témoigna que fort peu d'intérêt. La seconde fille du marquis de Belgrado ne ressembloit sous aucun rapport à ses deux sœurs. Son cœur, naturellement bon, n'étoit cependant pas exempt de défauts. L'attachement qu'elle avoit conçu pour mistress Nutmeg ne pouvoit être porté en doute, puisqu'elle avoit sacrifié au plaisir de passer sa vie près d'elle, des partis très-avantageux; mais elle étoit exigeante, et surtout très-jalouse des préférences qu'E-

léonora auroit accordées à d'autre.

L'installation inopinée de Christina dans la maison lui causa une certaine peine; elle ne se rappeloit point que sa sœur eût jamais eu aucune liaison avec la personne qu'on disoit être la mère de l'enfant; donc il y avoit dans cet événement un mystère qu'on vouloit lui cacher: circonstance qui blessoit autant son amitié qu'elle humilioit son amour-propre; ainsi, on la croyoit incapable de garder un secret, et c'étoit sa sœur, sa plus chère amie, qui la traitoit avec tant d'indifférence. Ces réflexions influèrent beaucoup sur l'espèce d'éloignement que Laura se sentit pour la petite étrangère. Elle étoit sans doute trop juste pour chercher à nuire à l'enfant, mais elle ne se trouvoit pas assez de vertu pour lui témoigner de l'attachement.

La jeune Christina s'élevoit avec son cousin et sa cousine; elle n'igno-

roit pas le degré de parenté qui existoit entre elle et les personnes qui l'avoient recueillie, car dès l'âge le plus tendre sa mère n'avoit cessé de lui parler de son amour pour le mari de sa sœur, et ne lui avoit pas caché davantage les circonstances de sa naissance; et, quoiqu'on lui ait fait prendre le nom de Bénédetto, qui étoit celui des gens dans la maison desquels elle étoit née, elle savoit fort bien qu'elle n'étoit nullement de leur famille.

La crainte seule d'être renvoyée de chez Nutmeg put imposer silence à son excessif orgueil. Elevée par une mère qui n'avoit ni principes ni la plus légère idée de ce qui est juste et bien, elle se figuroit avoir autant de droits à la considération que les enfans de sa tante. Le même sang, pensoit-elle, circule dans nos veines, et sans un malheureux mal-entendu, je tiendrois ici la place de Bénédicta, nom de sa cousine. On voit claire-

ment que l'imprudente Alix n'avoit pas même respecté l'extrême jeunesse de Christina, et que cette dernière n'ignoroit aucune circonstance de la honteuse aventure de sa mère.

D'après de semblables dispositions, il n'est pas étonnant que les enfans d'Eléonora et la petite Christina se sentissent mutuellement les uns pour les autres un certain éloignement ; cependant, comme Ferdinando et Bénédicta étoient parfaitement bien élevés, ils eurent toujours pour celle qu'ils croyoient être fille d'une amie de leur mère, des égards et des prévenances. Christina recevoit les honnêtetés des jeunes gens avec une sorte de hauteur qui révoltoit souvent Laura, dont la tendresse pour son neveu et sa nièce alloit jusqu'à l'idolâtrie. Plus d'une fois, elle se plaignit à Nutmeg de l'arrogance insoutenable de l'étrangère ; mais son beau-frère, par une foiblesse excusable dans un père, cherchoit tou-

jours à excuser des défauts qu'il voyoit aussi bien que Laura, et dont il fit des reproches à Christina, la menaçant de temps en temps de l'abandonner, si elle ne s'efforçoit de se corriger.

La petite Bénédetto aimoit assez Nutmeg, mais elle se sentoit plus que de l'indifférence pour Eléonora, qu'elle accusoit des maux de sa mère et des siens. Sans elle, se disoit l'ingrate Christina, Alix eût épousé Nutmeg, et je serois l'unique héritière de la famille.

Les trois enfans grandirent ensemble sans jamais ressentir les uns pour les autres cet attachement que l'on a coutume de se prodiguer dans la première jeunesse. Il n'y eut entr'eux ni intimité, ni confiance; ils se quittoient et se retrouvoient avec la même froideur.

Neuf années se passèrent sans rien changer aux dispositions des jeunes gens. Christina avoit atteint vingt-un

ans, Ferdinando vingt, et Bénédicta dix-neuf, quand Nutmeg eut occasion de faire connoissance avec Lymington, qui voyageoit alors accompagné d'un gouverneur. Quoique le mari d'Eléonora évitât de recevoir de ses compatriotes, dans la crainte sans doute d'entendre parler d'un homme qu'il avoit grièvement offensé (1), il ne put se défendre de bien recevoir M. Power et son élève; ils étoient tous deux si aimables, qu'il se fit un plaisir de les présenter à sa famille.

Lymington, d'une humeur douce et d'un commerce agréable, reçut d'Eléonora et de Laura l'accueil le plus flatteur. Ferdinando, qui étoit presque du même âge, se lia intimement avec lui. Adolphe fit sa cour aux deux jeunes personnes, sans cepen-

(1) Combien de gens agissent comme Nutmeg, et ne peuvent pardonner aux autres de n'avoir eu aucun tort avec eux !

dant leur marquer plus de prévenances qu'on n'en doit aux dames en général de qui on prise la société. Bénédicta le regardoit comme un second frère, et, à ce titre, lui témoignoit infiniment d'amitié. Lymington, aussi honnête que délicat, n'abusa jamais des bontés de la sœur de son ami.

Christina ayant hérité pour son malheur de toute la violence des passions de sa mère, ne put prendre sur elle de cacher le vif intérêt qu'elle prenoit à Lymington, et en toute occasion, elle s'efforçoit de lui faire connoître l'amour qu'il lui avoit inspiré.

Adolphe n'avoit pas excessivement d'amour-propre; mais quel est le jeune homme qui verra, sans en être flatté, une fille bien faite et assez jolie, lui faire des avances? Si Christina eût été la sœur ou la parente de Ferdinando, il se fût interdit toute démarche tendante à encourager les

prétentions qu'elle sembloit avoir sur son cœur; mais il s'agissoit ici d'une fille qui ne tenoit à la famille Nutmeg que par les liens de la reconnoissance. En répondant à l'amour qu'elle lui témoignoit, il ne heurtoit ni l'amitié qu'il avoit pour Ferdinando, ni les égards ni le respect qu'il devoit à ses parens.

Ce raisonnement qui, j'en conviens, n'est pas le résultat de la stricte vertu, peut s'excuser partant d'une tête de vingt ans. Il est un âge où des erreurs peuvent mériter un peu d'indulgence.

D'après les dispositions connues de Christina et d'Adolphe, il n'est pas surprenant qu'ils tardassent peu à s'entendre; cependant la fille d'Alix, vivant depuis neuf ans dans une maison où elle n'avoit reçu que de bonnes leçons, et sur-tout d'excellens exemples, sut pendant quelque temps se respecter assez pour ne faire aucune démarche qui pût atti-

rer sur elle la honte dont sa mère s'étoit couverte. Elle avoit d'ailleurs pour sauve-garde le desir de devenir l'épouse de Lymington. Sur ce point elle se trompoit fortement, car le jeune Anglais qui s'en seroit fort bien accommodé pour sa maîtresse, n'avoit pas même conçu l'idée d'en faire jamais sa femme.

Adolphe étant dans son cours de voyage, ne resta que six mois à Naples. L'annonce de son départ fut un coup de foudre pour Christina. En recevant les adieux de Lymington, toute la famille de Nutmeg lui témoigna les plus vifs regrets de la quitter. M. Power promit qu'auparavant de retourner en Angleterre, ils repasseroient par Naples, où ils resteroient encore quelques mois. Cette assurance sécha les larmes, et l'on se sépara avec moins de chagrin.

Christina et Lymington étoient convenus de s'écrire ; c'est la ressource des amans pendant qu'ils sont

séparés. Adolphe fut très-exact le premier mois; mais le suivant il mit plus d'intervalle dans ses lettres, et le troisième il n'en écrivit qu'une ou deux. Christina se désola d'abord de la négligence de Lymington; mais ce fut bien pis, quand non-seulement elle ne reçut plus de ses nouvelles, et que dans l'ignorance des lieux qu'il habitoit elle ne sut plus où lui adresser des siennes. L'amour trahi, l'espoir trompé, sont de terribles calamités dans le cœur d'une fille aussi passionnée qu'ambitieuse. Christina étoit naturellement peu sociable. Elle devint taciturne et maussade au point que le peu d'intérêt qu'on ressentoit pour elle relativement à ses malheurs, se changea en une sorte d'éloignement dont Nutmeg et Eléonora furent seuls exempts, l'un, sans doute, par la consanguinité qui existoit entr'eux, et l'autre par un sentiment d'humanité qui étoit inhérent à sa belle ame. Quant à Laura

elle détestoit de tout son cœur Christina, et ne s'en cachoit pas.

Deux ans s'écoulèrent, et, dans cet intervalle, il y eut plusieurs événemens dans la famille de Nutmeg. Sa fille épousa un seigneur espagnol fort riche, qui l'emmena à Ségovie. Le jeune Ferdinando avoit suivi un parent très-proche de sa mère, qui avoit été nommé gouverneur dans les Indes, et Eléonora, l'aimable et intéressante épouse de Nutmeg, ayant fait une chute considérable, elle n'en put guérir, et resta estropiée pour le reste de ses jours. Cet affreux accident augmenta encore l'attachement que Nutmeg portoit à sa femme; il ne la quitta plus, et, seul, il lui servoit d'appui quand elle vouloit se transporter d'un lieu dans un autre; exemple de vertu plus aisé à croire qu'à imiter.

Laura s'étoit mise à la tête de la maison. Vainement sa sœur l'avoit engagée à se faire aider dans les dé-

tails par Christina; l'antipathie que cette dernière lui avoit inspirée étoit insurmontable; et, dans la vérité, il n'est guère possible de ne pas haïr ceux qui semblent fouler aux pieds le sentiment de la reconnoissance. L'ingratitude de Christina pour une famille qui lui avoit tendu une main secourable, étoit le comble de la perversité.

Une après-midi que Christina reposoit dans sa chambre, la première femme d'Eléonora vint lui annoncer la visite d'un cavalier étranger. L'idée que ce pouvoit être un envoyé de Lymington lui vint on ne sait pourquoi, car il semble qu'elle ne devoit plus se flatter de son souvenir; elle descendit promptement, et reconnut dans le vestibule le valet-de-chambre d'Adolphe, qui, après l'avoir saluée avec une sorte de familiarité, lui apprit que son maître arrivoit à l'instant, et qu'il comptoit venir avec M. Power présenter son hommage,

le soir, à mistress Nutmeg. Christina le chargea de dire à M. Lymington qu'on le recevroit sûrement avec infiniment de plaisir, et du même pas elle courut annoncer cette nouvelle à Eléonora et à son époux.

Adolphe, suivi de M. Power, vint comme il l'avoit promis; il fut affligé du malheur de mistress Nutmeg, et regretta que le départ de son am Ferdinando le privât du plaisir de le revoir. Il remit ensuite à M. Nutmeg une lettre de sa fille qu'il avoit vue à Ségovie.

Lymington trouva Christina d'autant plus agréable à ce second voyage, qu'elle n'étoit plus éclipsée par la beauté de Bénédicta. Il ne lui fut pas difficile d'excuser le silence dont elle se plaignoit. Une femme qui aime est ordinairement crédule.

Le peu de monde qui se trouvoit alors à l'hôtel de Belgrado, rendoit les entrevues des deux amans plus fréquentes. La foible Christina n'op-

posoit plus qu'une légère résistance aux vives instances que Lymington lui faisoit pour obtenir d'elle un rendez-vous, ou chez lui, ou dans une maison tierce. Quelque temps encore elle s'en défendit; mais à la fin, vaincue par les prières de son amant, elle céda, et consentit à l'aller trouver chez le gendre de Bénédetto. Cet homme ne fut pas difficile à gagner. Moyennant quelques pièces d'or, il souffrit que Christina et Adolphe se vissent dans sa maison.

Ce commerce dura un mois sans que personne en fût informé. Christina sortoit couverte d'un voile, et comme on s'en occupoit fort peu à l'hôtel, on ne remarquoit nullement ses absences.

Lymington, qui n'avoit eu pour Christina qu'un goût très-léger qu'il n'eût même jamais songé à satisfaire, si elle ne lui en eût offert la facilité, s'en fatigua bientôt, et fut le premier à solliciter de M. Power leur départ

de Naples. L'absence de Ferdinando, pour qui seul il y étoit revenu, lui en rendoit le séjour ennuyeux.

Ce qu'on aura de la peine à lui pardonner, c'est d'avoir quitté la ville sans s'être présenté à M. Nutmeg et à sa famille. Il se contenta de leur écrire le jour même qu'il monta en voiture.

Adolphe étoit poli, il connoissoit les convenances, et sentoit fort bien que sa conduite étoit répréhensible; mais il vouloit absolument éviter la présence de Christina, dont il redoutoit la violence. Il fut même obligé de faire part de ses motifs à M. Power, qui ne pouvoit supporter l'idée de faire une sorte d'insulte à des personnes dont ils n'avoient reçu que des honnêtetés. M. Power blâma fortement son élève d'avoir abusé de la foiblesse d'une fille qu'il devoit respecter, ne fût-ce que parce qu'elle étoit protégée par M. et mistress Nutmeg. Lymington convint de ses

torts; mais comme il n'y avoit plus de remède, il persuada à son gouverneur que ce seroit les aggraver que d'exposer Christina à découvrir sa faute, ce qui arriveroit indubitablement s'il lui faisoit ses adieux.

Adolphe avoit pour valet-de-chambre son frère de lait; la mère de Lymington étant morte des suites de sa couche, il fut alaité par la femme de charge de la maison, qui étoit accouchée deux mois avant sa maîtresse. Il est très-ordinaire que deux enfans qui ont sucé le même lait, conçoivent l'un pour l'autre un véritable attachement. Adolphe aimoit infiniment John, le fils de sa nourrice. Il est fort douteux que John eût jamais payé Adolphe d'un retour sincère. Bientôt le lecteur sera à même d'en juger.

Pour complaire au petit Lymington, on lui donna John pour complaisant; mais loin d'abuser, comme le font preque tous les enfans, de la

supériorité du rang et de la fortune, Adolphe traitoit son frère de lait avec bonté et amitié. Quand on le mit au collége, il voulut que John suivît les mêmes études, et tous deux firent des progrès rapides. Quand Lymington partit pour ses voyages, John demanda à l'accompagner ; il ne le pouvoit à titre d'égal ; il prit donc celui de valet-de-chambre ; mais Adolphe ne lui faisoit jamais sentir sa dépendance. John s'étoit toujours assez bien conduit pour mériter d'être distingué des domestiques ordinaires.

Comme Lymington ne se défioit pas de John, ce fut devant lui qu'il avoua à M. Power son intrigue avec Christina. Le valet-de-chambre en étoit parfaitement instruit, puisqu'il accompagnoit toujours son maître aux rendez-vous ; mais il ne savoit ni la promptitude du départ, ni la détermination d'Adolphe de ne prendre congé de personne. En apprenant

toutes ces circonstances, John conçut le projet le plus audacieux, et qui malheureusement eut tout le succès qu'il s'en promettoit. L'on en lira les détails dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

La lettre par laquelle Lymington prenoit congé de M. Nutmeg, d'Eléonora et de toute la famille, fût remise à John pour qu'il chargeât un des gens de l'hôtel de la porter si-tôt après leur départ.

A quelques milles de Naples, John feignit de se trouver si mal, qu'il lui étoit impossible, disoit-il, d'aller plus loin. Adolphe vouloit retourner à la ville pour y faire soigner son frère de lait; mais celui-ci pria instamment son maître de continuer sa route, lui promettant d'être presqu'aussi-tôt que lui à Livourne, où ils devoient s'embarquer. Peut-être Lymington n'eût point cédé aux ins-

tances de John, si un courrier qui lui étoit dépêché par l'hôte chez qui il avoit logé à Naples, ne lui eût remis une lettre cachetée de noir, venue par la poste. C'étoit la triste nouvelle de la mort de son père, et son intendant qui la lui avoit adressée, l'engageoit à se rendre le plutôt possible en Angleterre. Cette circonstance le décida à laisser John à l'auberge, après avoir pris la précaution de le recommander au maître de la maison et au médecin du lieu, qu'il avoit fait appeler, puis il se remit en chemin.

Messieurs Power et Lymington étoient à peine à trois milles, que John annonça qu'il se trouvoit beaucoup mieux, et qu'il se sentoit la force de rejoindre son maître avant la nuit. On ne fit aucune difficulté de lui confier un cheval, qui pourroit revenir avec ceux qui avoient conduit Adolphe; mais au lieu de courir sur le chemin qui devoit le réunir à son maître, il revint sur ses

pas, et rentra dans Naples six heures au plus après l'avoir quitté.

Muni de la lettre de Lymington, il se présenta à l'hôtel de Belgrado, et demanda à parler à Christina. — On étoit accoutumé à voir ce jeune homme, qui faisoit souvent des messages pour son maître; ainsi il lui fut facile d'arriver jusqu'à Christina. John parut devant elle avec un visage triste qui la frappa. Il lui montra la lettre, dont elle voulut s'emparer, croyant qu'elle étoit pour elle. John lui en fit lire la suscription, et la remit dans sa poche. — Savez-vous, demanda Christina, ce que M. Lymington mande à M. Nutmeg? — Oui, mademoiselle. — Et ne puis-je en être informée? — Mon maître fait ses adieux. — Votre maître est sur son départ? dit précipitamment la jeune personne en interrompant le valet-de-chambre. — Il est parti. — Parti, dites-vous? — Oui, mademoiselle, parti pour retourner en

Angleterre. Christina rougit et pâlit tour-à-tour. Cherchant pourtant à affecter une tranquillité qu'elle étoit loin d'avoir, elle s'efforça de se composer, et continua d'interroger John. — Vous allez sûrement rejoindre M. Lymington? — Jamais, mademoiselle, je ne serai de rien à un homme aussi ingrat. — Vous avez donc à vous en plaindre? — Non pas personnellement; mais ses procédés avec vous, mademoiselle, sont affreux. — Il est vrai qu'il ne se conduit pas avec les égards que je devois en attendre. — C'est un monstre qui a abusé de votre tendresse; ne prenez pas en mal ce que j'ai l'honneur de vous dire, et ne voyez dans mon indignation que le chagrin que je ressens de vous voir si horriblement trompée. Ce n'est point avec moi, mademoiselle, que vous devez user de dissimulation; vous n'avez pas oublié, sans doute, qu'ayant seul la confiance de M. Adolphe, j'étois tou-

jours chargé de vous attendre et de vous recevoir dans la maison où se faisoient vos entrevues; ainsi personne plus que moi ne peut apprécier la force des sacrifices que vous avez faits à un ingrat qui aujourd'hui vous abandonne. Chaque mot que prononçoit John étoit autant de coups de poignard pour Christina. Sans avoir l'air de vouloir l'offenser, cet homme lui mettoit sous les yeux ses inexcusables foiblesses. Ne pouvant supporter plus long-temps le poids de la honte et de la confusion qui l'accabloit, elle cessa de retenir ses larmes, qui coulèrent avec abondance. La scène se passoit dans l'appartement même de Christina, où elle avoit fait entrer John, croyant qu'il lui apportoit une lettre de son maître. Le perfide valet parut extrêmement affecté du chagrin de Christina, et crut l'instant favorable pour lui proposer un projet que la démence seule pouvoit accepter; il lui

conseilla de suivre les traces de M. Lymington, et dès qu'elle l'auroit joint, de le forcer à l'épouser pour réparer le tort qu'il avoit fait à sa réputation.

Tout moyen qui pouvoit concourir à la réunir à l'homme qu'elle aimoit, parut excellent à l'imprudente Christina. John promit de tenir une voiture prête le lendemain matin. Il restoit à traiter le point le plus important, car John, qui aimoit l'argent par-dessus tout, n'étoit pas d'humeur à se charger d'une femme qui n'en seroit pas amplement fournie. Il engagea donc Christina à se procurer une somme assez forte pour n'avoir pas l'air vis-à-vis d'Adolphe qu'elle comptoit sur lui pour des ressources pécuniaires. La jeune personne, qui avoit une certaine fierté, trouva l'avis fort bon, et assura John qu'elle se mettroit dans le cas de prouver à son amant que ce n'étoit nullement l'intérêt qui l'appeloit près de lui.

Christina auroit cru manquer au sentiment de reconnoissance et de délicatesse en dérobant à Eléonora une somme quelconque. Quant à M. Nutmeg, qu'elle savoit être son père, elle eût regardé comme un crime de rien s'approprier qui lui appartînt; mais elle ne voyoit aucun inconvénient à s'emparer d'une partie des épargnes de sa tante. Si Alix étoit restée dans la maison paternelle, pensoit-elle, Laura seroit moins riche de moitié; Alix étant ma mère, cette moitié m'appartient de droit. Je ne ferai aucune réflexion sur un raisonnement plus absurde encore que captieux.

Sachant où Laura serroit et son argent et ses bijoux, il fut facile à Christina de faire le partage que pour l'acquit de sa conscience elle s'imaginoit être une justice.

La voilà enfermée dans une voiture avec John, qui avoit changé son costume pour en prendre un beau-

coup plus élégant. Uniquement par l'intérêt qu'il ressentoit, disoit-il, pour sa compagne, il lui proposa de se faire passer pour le frère et la sœur: Christina trouva qu'il avoit raison. Pour une première journée, c'étoit avoir déjà avancé beaucoup ses affaires : quel heureux pronostic pour l'avenir !

Le prévoyant John avoit aussi songé à changer son nom et celui de sa sœur. — Désormais, dit-il à Christina, on vous appellera mistress Speckled, et moi, Osric Roomy. N'oubliez pas que vous êtes veuve, et sur-tout portez toujours le grand deuil; cela donne un air d'importance. Christina, qui pensoit que toutes ces précautions pouvoient être utiles en voyage, n'y mit aucune opposition, se promettant d'en rire avec Lymington dès qu'elle l'auroit rejoint; ce qu'elle espéroit avant qu'il s'embarquât.

On se doute bien que celui que je

nommerai désormais Osric Roomy, se garda de prendre la route de Livourne, où il étoit plus que probable qu'il trouveroit encore Lymington ; mais comme la veuve supposée n'avoit nulle connoissance des chemins, il étoit facile de la tromper à cet égard.

Osric conserva le ton respectueux tant qu'il crut à la possibilité de voir sa captive lui échapper. Ce Roomy étoit aussi un singulier personnage ; il eût été incapable d'abandonner Christina, et de lui enlever la somme qu'elle avoit dérobée à Laura. En se chargeant de l'une et de l'autre, il avoit pris avec lui-même l'engagement de les faire servir toutes deux à sa fortune future ; mais il ne prétendoit abuser ni de l'une ni de l'autre, c'est-à-dire, qu'il n'étoit ni un honnête homme ni un scélérat.

En arrivant au premier port, Roomy eut l'air de faire des informations, et il vint rapporter à Chris-

tina que le vaisseau que montoient MM. Lymington et Power étoit parti depuis douze heures : mistress Speckled se consola de ce contre-temps, dans l'espoir qu'elle débarqueroit peu d'heures après celui qu'elle brûloit de rejoindre.

Dès que les voyageurs eurent touché les terres d'Angleterre, Osric changea totalement de ton et de manière. La vérité nue fut entièrement offerte à Christina ; elle vit enfin qu'elle étoit dupe de sa crédulité, et qu'elle devenoit la proie d'un vil intrigant. Elle voulut d'abord parler très-haut ; mais Roomy, qui, pendant la route, avoit appris d'elle les circonstances de sa naissance, lui prouva qu'il la valoit, et par-delà, et que d'ailleurs en quittant les personnes qui lui donnoient asyle, elle n'avoit fait qu'un très-mince sacrifice, puisqu'il étoit clair que l'humanité seule les guidoit. — Aucun de vos parens, ajouta-t-il, ne veut vous reconnoître,

parce qu'en vous avouant, ils se couvriroient de honte. Quel eût été votre sort, en restant à Naples? de vieillir dans une éternelle dépendance. Quel être eût été assez osé pour braver les préjugés reçus en vous épousant? Au lieu de vous plaindre, sachez-moi gré de vous avoir amenée dans un pays où, étant inconnue, vous pourrez jouir d'une certaine considération. Je vous associe, à la vérité, à un homme que vous avez vu porter l'habit de la servitude; mais cet homme a reçu la meilleure éducation; il ne sera déplacé nulle part, et sous le titre de frère et sœur, notre liaison n'aura rien de suspect. Au reste, ne craignez pas que j'exige rien de vous qui puisse contrarier vos principes; ce n'est ni l'amour ni le desir d'obtenir vos bonnes graces qui m'a engagé à lier ma fortune à la vôtre. Quant à vos prétentions sur Adolphe Lymington, je vous préviens qu'elles sont très-mal fondées; les sentimens

que vous lui aviez inspirés étoient dans l'origine une suite des avances que vous lui aviez faites, et il n'a quitté Naples si précipitamment, que pour se soustraire à votre tendresse, qui n'avoit plus aucun charme pour lui. Je vois que je choque violemment votre amour-propre ; mais je vous dois de vous éviter des démarches qui seroient aussi désagréables qu'infructueuses.

D'aussi dures vérités, revêtues d'ailleurs de toutes les vraisemblances, firent sur Christina un effet que Roomy n'avoit pas espéré devoir être aussi prompt. — Eh bien! monsieur, j'accepte la proposition que vous me faites de réunir nos destinées ; mais, de votre côté, engagez-vous à avoir toujours pour moi des procédés honnêtes. La somme que j'ai emportée, et que je considère comme la portion de l'héritage de mes aïeux qui m'étoit dû de droit, devient de ce moment autant à vous qu'à moi. Vous

êtes à présent dans votre pays ; c'est à vous de travailler à nous procurer un sort agréable pour l'avenir. En attendant, j'espère que vous me mettrez à même de jouir de quelques plaisirs. La vie monotone que j'ai menée jusqu'ici étant une espèce de mort anticipée, il est temps enfin que je commence à exister. Osric promit à sa sœur de remplir ses desirs, et ils partirent pour Londres.

La crainte d'être reconnu engagea Roomy à ne faire qu'un séjour très-court dans la capitale. Mistress Speckled, qui approuvoit ses raisons, et qui elle-même eût été très-peu flattée d'être crue la sœur d'un domestique, consentit à aller habiter Bewdley, petite ville assez agréable dans la province de Worcester. Osric choisit ce lieu préférablement à tout autre, parce qu'il n'y connoissoit personne, et qu'il avoit entendu dire qu'il se trouvoit dans les environs beaucoup de belles terres habitées

par des gens riches. On lui avoit cité sur-tout un marchand retiré du commerce avec une immense fortune. Cet homme étoit père de deux filles en âge de se marier. Roomy espéroit, à l'abri des apparences fortement aidées par ses agrémens personnels, d'obtenir la main d'une des deux.

Ce projet manqua. Il ne put même réussir à avoir accès chez le ci-devant marchand.

Quoique la maison du frère et de la sœur fût montée sur le ton de la plus grande économie, ils s'appercevoient que les fonds baissoient considérablement, et que s'ils ne prenoient un parti autre que celui de végéter dans une médiocre ville de province, ils resteroient bientôt sans ressource.

Osric apprit dans un café où il alloit quelquefois, que M. Northward habitoit New-Forest-Hall, un des plus magnifiques châteaux de cette partie

de l'Angleterre, située à sept milles de Bewdley.

Le père de Lymington ayant été très-lié avec M. Northward, Roomy connoissoit parfaitement ce dernier; et, depuis son retour en Angleterre, il sut que sir Henry Lymington étoit mort, et que son fils jouissoit de sa fortune qui s'étoit trouvée plus considérable que le public ne la croyoit. Il fut aussi informé que le vieux baronnet avoit nommé son ami Northward tuteur d'Adolphe. En apprenant qu'il se trouvoit peu éloigné d'une maison où son maître devoit naturellement se trouver souvent, il frémit de crainte que Christina, ou lui, ne fussent rencontrés par Lymington, et cette considération lui fit hâter les préparatifs du départ.

La veille du jour où mistress Speckled et Osric devoient quitter Bewdley qu'ils habitoient sans fruit depuis deux années, Roomy fut informé que sir Adolphe Lymington étoit de-

puis plusieurs mois en Devonshire pour y recueillir la succession d'un parent. Quant à l'appréhension d'être reconnu de M. Northward, elle cessa presqu'entièrement lorsqu'il sut que le château continuellement occupé par mistress Northward et sa fille, l'étoit très-peu par M. Northward qui vivoit habituellement à Londres. Les informations portoient aussi que miss Wilhelmina Northward étoit regardée comme une très-riche héritière.

L'ambition a de commun avec l'amour qu'elle fait perdre la tête à celui qui en est entiché. L'ambition, dit-on, élève l'homme au-dessus de lui-même : elle lui donne le courage et l'énergie propre à entreprendre les choses souvent les plus extravagantes.

Roomy, l'insensé Roomy osa concevoir l'idée plus que folle de s'emparer de la fille, et conséquemment de la fortune de M. Northward. Un beau matin Osric monte à cheval, et galoppe du côté de New-Forest-Hall ;

il s'arrête dans les environs, précisément à Boccage-Lodge, qui n'étoit gardé que par un jardinier. Cet homme avoit ordre de louer la petite maison et le jardin, s'il trouvoit quelqu'un qui voulût s'en accommoder. La proximité de ce lieu avec le château, sa situation isolée, tout décida Roomy à en passer le marché sur-le-champ. Il paya six mois d'avance; et comme il y avoit des meubles suffisamment, il annonça que sa sœur, jeune veuve pour qui il louoit Boccage-Lodge, viendroit l'habiter sous peu de jours. Cet arrangement ne plut pas infiniment à mistress Speckled, qui, trouvant la vie qu'elle menoit à Bewdley déjà fort ennuyeuse, sentit bien que la campagne le seroit encore plus; mais Osric lui ayant assuré qu'elle seroit récompensée de ce sacrifice avant peu, elle se soumit à la nécessité.

Mistress Speckled emmena la domestique qui les servoit depuis quinze

mois ; Roomy l'établit dans la maison, et la quitta, ne voulant pas qu'on pût concevoir quelques soupçons sur le compte de leur fraternité.

Pour remplir les vues d'Osric, la veuve fit quelques questions au jardinier relativement aux personnes du voisinage. Cet homme cita sur-le-champ New-Forest-Hall. Entre différentes circonstances relatives à la famille Northward, il lui dit que l'on étoit dans une grande tristesse au château, parce que la première femme de mistress Northward venoit de mourir. Mistress Speckled, imaginant que Roomy pourroit peut-être tirer parti de cet événement, le lui écrivit. Le lendemain le jeune homme arriva á Boccage-Lodge avec une personne en état de remplacer la défunte. C'étoit cette Barbara dont il a déjà été fait mention. Cette fille étoit sœur de la servante de mistress Speckled ; elle ayoit suivi des dames de considération dans sa province,

et avoit de bons certificats ; cependant c'étoit une femme intéressée, au point de sacrifier même ses devoirs pour obtenir une récompense. On voit à présent comment Wilhelmina fut amenée à visiter mistress Speckled, et l'on conçoit facilement que l'attachement, en apparence très-vif, de la veuve pour Wilhelmina, n'étoit qu'une suite de fausetés. Instruite par Barbara des ridicules dont miss Northward la couvroit dans les entretiens qu'elle avoit avec cette fille, il étoit tout simple qu'elle cherchât à user de réprésailles, ce dont elle s'acquittoit à merveille.

Barbara avoit su par les autres domestiques de New-Forest-Hall que sir Adolphe Lymington étoit amoureux de Wilhelmina. Les valets devinent ce qu'on ne leur dit pas, et ils disent de même souvent ce qu'ils ne savent pas. Ainsi le bruit couroit qu'au retour du jeune baronnet il épouseroit la fille de M. Northward.

Ce fut encore Barbara qui informa Roomy et sa sœur que Lymington arriveroit bientôt. Cette nouvelle étoit entièrement inconnue à Wilhelmina quand Osric en fit mention.

CHAPITRE XV.

A LA fin du douzième chapitre, j'ai laissé Wilhelmina sur le chemin de Gretna-Green.

Des circonstances imprévues ayant retenu les voyageurs à Londres plus long-temps qu'ils ne le croyoient, il étoit tard quand ils en partirent. On avoit résolu de courir toujours sans s'arrêter nulle part; mais Wilhelmina, peu accoutumée à la fatigue, voulut au point du jour descendre dans une auberge pour prendre du thé et se reposer deux heures.

Dans l'instant où ils descendoient à la porte, un jeune homme montoit dans une voiture qui étoit encore dans la cour de l'auberge. Wil-

helmina, à moitié endormie, se laissoit conduire par Roomy qui lui donnoit la main ; se sentant entraîner très-vîte, elle alloit en demander le motif à son cavalier, quand elle entendit prononcer son nom par une voix qui ne lui étoit pas inconnue. Son premier mouvement fut de s'arrêter, mais Osric ne lui en donna pas le temps, et il continuoit à l'attirer précipitamment dans la maison. Elle y mettoit le pied, lorsque la main qu'elle avoit de libre fut saisie, et que la même voix qu'elle venoit d'entendre la pria de lui dire par quel hasard elle se trouvoit seule et si éloignée de sa famille. Wilhelmina fixa celui qui lui parloit, et reconnut sir Adolphe : elle fut si confuse et si embarrassée qu'elle ne sut que lui répondre. Cependant elle s'étoit arrêtée. Roomy, qui vit alors que tout étoit perdu s'il ne prenoit un parti désespéré, regarda audacieusement Lymington, et lui demanda de quel

droit il arrêtoit son épouse. La surprise, le mépris et le doute prirent en même temps place sur la figure d'Adolphe. — Cette dame est votre épouse? demanda-t-il en reculant d'un pas, sans pourtant lâcher la main de Wilhelmina. Osric répondit par un affirmatif. — Quoi! reprit Lymington en s'adressant à la jeune personne, cet homme est votre époux? Wilhelmina rougit, baissa les yeux et ne parla pas. — J'entrevois qu'il y a ici de la fourberie; miss Northward, je vous prends sous ma protection. Retirez-vous, John, je prétends parler à madame en particulier. — Je ne vous connois pas, dit Roomy avec autant de colère que d'impudence; retirez-vous vous-même, et ne cherchez point à troubler la paix de mon ménage par de perfides insinuations. — Insolent! reprit Adolphe, je puis d'un mot te faire rentrer dans le néant. — Je ne crains personne, et Osric continuoit

à solliciter Wilhelmina de le suivre. — Cette altercation publique, miss Northward, dit à demi-voix Lymington, peut vous faire le plus grand tort; avouez-moi avec franchise où vous en êtes avec ce faquin à qui, sans le respect que j'ai pour vous, j'aurois déjà coupé les oreilles. Wilhelmina, humiliée d'entendre traiter ainsi Roomy, commença à se repentir de sa démarche; mais elle n'osoit encore se décider. Adolphe la voyant hésiter, ordonna à un Groom qui écoutoit avec plusieurs autres personnes, de s'emparer de John et de le conduire chez le juge de paix du canton, où il alloit lui-même se rendre avec la jeune dame. A cette menace, Osric devint pâle, et laissa tomber la main de Wilhelmina. Deux ou trois valets voulurent exécuter les ordres du baronnet, qui leur dit que pour le moment ils n'eussent qu'à garder cet homme à vue, et qu'après avoir causé avec Wilhelmina il se-

roit plus à même de savoir ce qu'il y auroit à faire.

Miss Northward raconta à Lymington de quelle manière elle avoit connu Roomy, et convint tout bonnement qu'elle alloit en Ecosse pour l'épouser.—Vous l'aimez donc beaucoup, demanda Adolphe? — Fort peu; mais en devenant sa femme, il m'avoit promis de me faire jouir de ma liberté. Dites-moi, je vous prie, à présent, continua-t-elle, comment il se fait qu'Osric qui m'a toujours paru brave et fier, ait pu supporter les outrages dont vous l'avez accablé? — La raison en est facile à donner. De tout temps les maîtres en ont imposé aux valets. — Roomy seroit..... — Il a été mon domestique, et m'a quitté avec une ingratitude sans exemple. — Malheureuse! je courois à ma perte, et des larmes de dépit couloient des yeux de Wilhelmina. — Puis-je me flatter que miss Northward me permettra de la

reconduire chez ses parens ? — Et que leur direz-vous ? — Ce que vous me prescrirez. — Mon père m'accablera de reproches. — Il sera possible de les éviter en lui offrant une excuse plausible? — Ma démarche n'en permet aucune. — Ne peut-on supposer que vous avez été retenue dans une maison. — Partons vîte, dit précipitamment Wilhelmina, vous me donnez une idée que je mûrirai pendant la route.

La chaise de Lymington étoit attelée ; il donna la main à miss Nortward, et la conduisit vers la voiture. — Que faut-il faire de notre prisonnier, demandèrent les Grooms? — Lui rendre la liberté. S'il lui reste une goutte de sang dans les veines, il doit être assez puni par la honte. Wilhelmina, en passant, eut l'impudeur de fixer le misérable John. Ce regard, qu'Adolphe remarqua, lui donna mauvaise opinion du cœur de miss Nortward. La faute de John

étant aussi la sienne, le blâme qui tomboit sur lui ne pouvoit manquer de l'atteindre.

Lymington auroit trouvé fort agréable de voyager tête-à-tête avec une des plus jolies femmes du monde, s'il eût dû cet avantage à une autre circonstance; mais il ne pouvoit qu'être vraiment peiné de la conduite coupable de la fille de l'homme qu'il respectoit le plus. Le chagrin qu'auroit éprouvé M. Northward en apprenant le mariage de Wilhelmina avec un valet, lui eût donné le coup de la mort, et cette idée affligeoit Adolphe au-delà de l'expression.

Cependant Wilhelmina sembloit avoir oublié combien elle devoit rougir en rencontrant les yeux de Lymington. Elle le regardoit en souriant, et l'invitoit à la seconder dans le projet qu'elle avoit imaginé. — Ma marchande de modes, lui dit-elle, consentira, j'en suis sûre, à tout ce que j'exigerai; nous descendrons

chez elle, et je l'enverrai à l'hôtel annoncer à mes parens que m'étant trouvée très-mal hier en faisant quelques emplettes, il ne m'a pas été possible de quitter la maison de cette femme; que, forcée de me mettre au lit, je n'en suis pas sortie, et effectivement je me coucherai en arrivant chez mistress William. Cette histoire conçue avec une liberté d'esprit extraordinaire, prouva à Adolphe que sa belle compagne avoit peu de principes et encore moins de sens commun; car il n'y avoit pas un grain de raison dans cette supposition. Wilhelmina lui demanda s'il croyoit que ses parens pourroient lui trouver des torts. Lymington ne répondit pas, et sourit ironiquement.

Précisément au moment où Wilhelmina et Adolphe descendoient de voiture et alloient entrer dans la boutique de la marchande de modes, M. Northward passoit avec deux messieurs de sa connoissance. Ils s'arrê-

tèrent tous les trois. Le père de Wilhelmina s'approcha de Lymington d'un air mécontent, et lui demanda impérieusement d'où il venoit avec sa fille. Miss Northward, effrayée par l'apparition subite de son père, n'eut que le temps d'entrer dans la boutique, où elle se trouva mal. — Encore une fois, dit M. Northward, où avez-vous conduit Wilhelmina? — Cette explication, répondit doucement Adolphe, ne peut avoir lieu au milieu de la rue; dans un moment plus opportun je remplirai vos desirs. Northward, par malheur, jeta les yeux sur les deux messieurs qui l'accompagnoient, et il vit ou crut voir sur leur visage l'air de gens qui soupçonnent une aventure galante. Cette remarque alluma sa colère. — Point de mauvaise excuse, monsieur, dit-il à Lymington. Vous descendez d'une chaise de poste avec ma fille, vos chevaux sont couverts d'écume, d'où arrivez-vous tous deux? —

M. Northward, regardez miss Wilhelmina, son extrême pâleur vous annonce la situation dans laquelle elle se trouve. Elle seule mérite en ce moment votre attention. — L'honneur avant tout, répliqua le père irrité ; il me faut une réponse cathégorique. — Vous l'exigez, monsieur, eh bien ! nous venons de Ath..... — C'est le chemin de Gretna-Green, dit étourdiment un des spectateurs, en souriant. — C'est aussi celui de la mort, reprit Northward, en fixant d'un œil terrible Adolphe, qui feignit ne l'avoir pas compris.

Malgré le sang-froid que le jeune homme affectoit, il se sentoit dévoré par le besoin de tirer vengeance des outrages de M. Northward. Cependant il maîtrisa son ressentiment, et entra dans la boutique, dont la porte étoit restée ouverte, espérant que son ci-devant tuteur se calmeroit assez pour ne pas continuer une scène publique qui ne pouvoit que nuire

essentiellement à sa fille ; mais sa conjecture ne se réalisa pas. M. Northward, pour la première fois, se laissa entraîner par la passion que la présence des deux témoins de l'offense qu'il pensoit avoir reçue de Lymington sembloit exciter ; il suivit impétueusement Adolphe, et lui arracha avec fureur un flacon que le jeune homme tenoit sous le nez de Wilhelmina, et le jeta d'un air de mépris dans le milieu de la boutique. Cette dernière insulte n'étoit pas d'un genre à se pouvoir supporter. — M. Northward, dit Lymington avec fermeté, vous venez de briser tous les liens qui enchaînoient ma reconnoissance. Sans savoir si j'ai tort ou raison, vous me condamnez ; cette conduite est étrangère à votre justice accoutumée. Cependant je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions qui pourront vous convenir ; fixez vous-même l'heure et le lieu ; mais je vous observerai qu'il est tout-à-fait inconve-

nant de laisser miss Northward exposée à la curiosité générale. Effectivement, plusieurs personnes s'étoient arrêtées pour s'informer des motifs de la querelle. — Si vous voulez la reconduire près de sa mère, je vous attendrai dans l'endroit que vous m'aurez indiqué. Northward s'approcha de l'oreille d'Adolphe, et lui dit fort bas, demain, à huit heures du matin, près de la pompe de Chelséa. — Fort bien, répondit le jeune homme à demi-voix, vous y pouvez compter, et il sortit aussi-tôt de chez la marchande de modes.

M. Northward fit approcher une voiture, et quoique Wilhelmina fut à peine en état de se soutenir, il la força de le suivre.

En entrant dans l'hôtel, les valets témoignèrent peu de joie du retour de la fille de la maison. En général on voyoit Wilhelmina avec assez d'indifférence; si elle ne faisoit pas précisément du mal, il est constant

qu'elle n'avoit pas à se féliciter d'une seule action louable dans tout le cours de sa vie. M. Northward conduisit sa fille dans l'appartement de sa mère. — Voilà, lui dit-il, madame, les suites funestes de votre extrême négligence. Wilhelmina jouissant d'une liberté sans bornes, a abusé de votre indulgence pour couvrir sa famille et elle-même du blâme universel. Cette malheureuse étoit allée rejoindre Lymington, et c'est à leur retour en ville que je les ai rencontrés ensemble. Mistress Northward fixa sa fille d'un air de mépris. — Est-il vrai, Wilhelmina, que vous vous soyez oubliée jusque-là? La jeune personne, malgré son assurance naturelle, n'osa détromper ses parens. Elle pensoit que, si son père étoit si furieux croyant qu'elle avoit fui avec l'homme qu'il aimoit et estimoit, il tomberoit infailliblement dans des accès de rage en apprenant que non-seulement elle étoit partie

avec un autre, mais que cet autre n'étoit qu'un misérable valet. Elle prit donc le parti du silence, et se laissa accabler de reproches sans répondre un mot.

Mistress Northward, que cette scène fatiguoit horriblement, ordonna à sa fille de monter dans sa chambre, et lui défendit d'en sortir sans sa permission. M. Northward enjoignit à tous ses gens, et notamment au portier, de ne laisser entrer personne chez Wilhelmina. Ces précautions prises, il songea à mettre ordre à ses affaires. Celles du lendemain pouvant avoir de fâcheux résultats, il lui parut sage de donner à Wilhelmina un surveillant plus actif que sa mère; en conséquence, il ajouta à son testament un article que la dernière aventure rendoit nécessaire.

M. Northward avoit un grand nombre de connoissances et peu d'amis, non qu'il ne méritât d'en avoir beaucoup, mais parce qu'il

savoit que le mot est aussi commun que la chose est rare. Il ne comptoit donc que sur un seul homme ; mais celui-là avoit sa confiance depuis quinze ans, et il le regardoit comme un second lui-même. Il le nomma tuteur de sa fille, et mit pour clause de rigueur qu'elle iroit loger chez lui. Il savoit que mistress Northward seroit fort aise de n'avoir plus la charge de Wilhelmina. Incapable d'aucune attention suivie, elle murmuroit souvent contre le sort qui lui avoit envoyé une fille plutôt qu'un garçon. Ce dernier du moins ne lui auroit causé aucun embarras, tandis que l'autre étoit perpétuellement un sujet de gêne.

Il étoit minuit quand M. Northward eut terminé tous ses arrangemens. Le jour suivant, il se rendit au rendez-vous, accompagné de son valet de chambre. Adolphe arriva presqu'en même temps que lui. Le jeune homme se présenta sans épée. — J'ose

me flatter, dit-il en abordant son ci-devant tuteur, que, plus calme aujourd'hui, vous daignerez m'entendre. — Plus calme, dites-vous, monsieur; vous ne pouvez le croire. La réflexion n'a pu qu'ajouter un degré de plus à mon indignation. — Mais, M. Northward, je n'ai rien à me reprocher. — Finissons, jeune homme; je ne suis pas venu ici pour faire la conversation: mettez-vous en garde. — Je n'ai point apporté d'épée. — La précaution devient inutile par ma prévoyance, voilà deux pistolets; choisissez. — Mais, encore une fois, les apparences sont trompeuses; entendez-moi deux minutes, et vous rougirez de votre injustice. — Rougissez vous-même de votre lâcheté; je vous croyois un homme de cœur. — Et vous ne vous êtes pas trompé, dit Lymington en saisissant un des pistolets que tenoit M. Northward. Vous me poussez à bout; mais vos regrets me vengeront assez. Tirez, puisque vous

vous croyez l'offensé. La détente partit, et la balle fut frapper Adolphe au-dessous du sein gauche. Le jeune homme chancela deux secondes, et tomba. En voyant Lymington baigné dans son sang, M. Northward n'éprouva plus qu'un sentiment de douleur. Aidé de son valet-de-chambre, il tâcha d'arrêter l'hémorragie en bandant la plaie. Adolphe lui tendit la main. — Cher Northward, lui dit-il, je vous pardonne; vous m'aviez mal jugé. En ce moment, je ne voudrois pas vous en imposer, et je vous répète que je suis innocent. D'ailleurs, miss Wilhelmina..... Un vomissement de sang l'empêcha d'achever. Cependant il reprit assez de force pour pouvoir conseiller à M. Northward de s'éloigner. — Ne craignez pas, lui dit-il, que je vous compromette; mais notre querelle d'hier a eu malheureusement des témoins: envoyez-moi des secours. Si je ne meurs pas avant d'être reporté chez

moi, je ferai en présence de plusieurs personnes la déclaration que ce n'est pas votre main qui m'a donné la mort. Adolphe perdit alors connoissance. M. Northward ne put prendre sur lui d'abandonner cet intéressant jeune homme dans un pareil état. Au risque de tout ce qui pourroit en arriver, il envoya chercher une chaise à porteurs, dans laquelle on mit le blessé, et Northward l'escorta jusque chez lui. Il ne le quitta qu'après qu'il eut été pansé. Le chirurgien dit que la balle n'avoit que déchiré les chairs, et qu'il répondoit de la vie du blessé. Cette assurance fut un baume pour la douleur de M. Northward, qui retourna chez lui dans l'intention de tirer de Wilhelmina des éclaircissemens sur une aventure à laquelle il ne concevoit plus rien; car la dénégation de Lymington jetoit plus que des doutes dans son esprit.

Il trouva sa fille occupée à dessiner

un paysage; elle le reçut avec l'air composé. — Je desire, lui dit-il, Wilhelmina, que vous m'expliquiez tout ce qui s'est passé pendant les vingt-quatre heures qui se sont écoulées dans l'intervalle de votre absence de ma maison. Wilhelmina ne répondit pas. Son père continua. — Êtes-vous partie avec Adolphe, ou avez-vous été à sa rencontre? — Puisque vous nous avez trouvés ensemble au retour, que vous importe le reste? — Beaucoup; et j'exige un aveu sincère. — Je n'ai rien de plus à vous dire, monsieur. — Quel motif vous engageoit à vous rendre chez votre marchande de modes? — Je voulois la charger de vous voir de ma part. — Et de quelle commission se seroit-elle acquittée? — Elle eût, en mon nom, sollicité votre indulgence. — Pourquoi Lymington, au lieu de s'adresser directement à moi, a-t-il eu recours à l'infâme moyen de vous arracher de chez vos parens? — En

vérité, monsieur, je ne sais pas du tout les raisons de sa conduite, et n'ai même nullement songé à les lui demander. — Révoltante légèreté, dit M. Northward en jetant sur sa fille un regard d'indignation ; puis la prenant fortement par le bras : — Et toi, malheureuse, quel pouvoit être ton but, excepté le déshonneur? — J'ai appris de ma mère, monsieur, à ne pas réfléchir. Comme elle, j'agis presque toujours sans penser ; et si je fais des fautes, il ne faut s'en prendre qu'à la force de l'habitude, soutenue par l'exemple. — Si ce que vous venez de dire, Wilhelmina, vous est dicté par votre cœur, vous êtes la plus abominable créature que je connoisse ; si c'est une réponse non réfléchie, je vous regarde comme une fille très-inconséquente. Wilhelmina ne parla pas. — Vous osez citer votre mère pour lui imputer des torts ! Le seul que je lui connoisse, c'est de vous avoir jugée trop favorablement ;

moins foible ou moins indulgent qu'elle, il y a long-temps que je prévois les chagrins que vous causerez à votre famille. — Je sais fort bien, monsieur, qne je n'ai pas le bonheur de vous plaire. — Eh bien! si vous aviez conçu cette idée, il falloit tâcher d'obtenir ma tendresse en la méritant. — Impossible. — Pourquoi? Wilhelmina ne répondit pas. — Je ne le vois que trop, dit M. Northward en se levant; votre cœur est essentiellement mauvais, et jamais il ne deviendra meilleur. Il sortit, emportant avec lui la fâcheuse conviction que sa fille étoit incorrigible.

Adolphe fut entièrement hors d'affaire le douzième jour. M. Northward n'en avoit pas passé un sans aller lui-même en savoir des nouvelles. Le jeune homme, sensible à l'attention de son ci-devant tuteur, desira lui en témoigner sa reconnoissance; en conséquence, il le fit prier de lui accorder pour le lendemain un en-

tretien qu'il souhaitoit infiniment. Northward demanda au chirurgien si le blessé étoit assez bien pour pouvoir se livrer à la conversation, et sur sa réponse affirmative, il promit de se rendre à l'invitation de Lymington.

Le même soir, M. Northward se rendit à un club où il avoit coutume d'aller deux ou trois fois par semaine. Il y trouva mylord Maidstone; c'étoit un des messieurs qui avoient été témoins de la rencontre du père et de la fille à la porte de la marchande de modes. Ils ne s'étoient pas revus depuis, parce que le lord avoit fait une excursion de plusieurs jours dans les environs. Dès que mylord Maidstone apperçut M. Northward, il fut à lui, et s'informa si la vive altercation entre lui et sir Adolphe avoit eu des suites. La demande étoit fort indiscrète. Northward répondit que cette affaire ne regardoit que les parties intéressées. —Parbleu, mon cher Northward, vous

avez tort de vouloir me faire un mystère d'une chose publique. Personne n'ignore que Lymington, de retour avec miss Northward de l'on ne sait quel endroit, a refusé de l'épouser, et que c'est là le motif de votre combat avec lui. — Vos nouvellistes, mylord, sont des calomniateurs, et vous êtes un sot de parler après eux. — Pensez-vous donc n'avoir jamais affaire qu'à des Lymington, et parce que la chance vous a été favorable une fois, vous croyez-vous invulnérable? Nous verrons si vous n'avez pas aussi un côté foible. — Quand vous voudrez, mylord. — Je ne le puis demain; mais le jour d'après je suis à vous. — Où, et à quelle heure? — J'aimerois assez que ce fût au lieu de votre triomphe; il me semble que c'est agir généreusement. — Misérable rodomontade, dit M. Northward en haussant les épaules; et c'est là un homme que le peuple a cru capable de soutenir ses intérêts avec force et intégrité! My-

lord Maidstone pirouetta sur le talon, et fut perdre son argent à une table de jeu.

Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que si mylord Maidstone eût été de sang-froid, il se seroit conduit d'une manière plus convenable, mais malheureusement il étoit un peu pris de vin. Cette circonstance doit servir à rendre son procédé vis-à-vis de M. Northward moins révoltant.

CHAPITRE XVI.

Il faut convenir que le sage et prudent M. Northward jouoit de malheur depuis quelque temps. Avoir en moins de quinze jours deux affaires d'honneur, on pourroit le passer à un jeune homme qui fait son entrée dans un corps; mais quand on a atteint un âge mûr, que les preuves de bravoure sont faites, il est vrai-

ment fâcheux de répéter souvent de semblables aventures.

Les arrangemens que M. Northward avoit pris lors de son premier combat, le dispensoient de s'occuper alors de l'avenir. Le jour d'intervalle que mylord Maidstone avoit mis entre celui de l'offense et celui de la réparation étoit consacré à Adolphe. Northward avoit promis de l'aller voir, et il tint parole.

Lymington ne crut pas devoir cacher à son ci-devant tuteur comment et dans quelle circonstance il avoit rencontré Wilhelmina.—Après avoir terminé les affaires de la succession de mon oncle, lui dit-il, je voulus visiter un de mes amis nouvellement marié, et qui habite un château à six milles de Ath..... Il étoit nuit fermée quand j'atteignis cette dernière ville. Ne voulant pas arriver si tard chez mon ami, je me décidai à coucher à Ath.... J'en partois de fort grand matin, quand je

vis descendre d'une chaise de poste une jeune dame que je reconnus pour être miss Northward. Adolphe rendit compte de tout ce qui avoit eu lieu depuis, excepté qu'il ne dit point que le suborneur avoit été son valet-de-chambre. Il omit aussi de parler de la liberté d'esprit que Wilhelmina avoit conservée dans une occasion qui devoit la couvrir de honte.

M. Northward écouta Lymington avec l'air contrit d'un condamné. Dès qu'il eut fini sa narration, Northward lui prit la main qu'il serra affectueusement dans les siennes. — Pourrez-vous jamais, lui dit-il, oublier le tort affreux dont je me suis rendu coupable? Ah! que vous aviez bien raison d'attendre votre vengeance de mes remords! — Si vous me portez un peu d'amitié, reprit sir Adolphe, il ne sera plus question de ce fâcheux mal-entendu. — Si vous êtes assez généreux pour n'y plus penser, je ne puis ni ne dois en

perdre le souvenir. Il semble même que le ciel se soit chargé d'en perpétuer la mémoire. Malheureusement la faute que j'ai commise rejaillira sur ma famille ; si, moins violent, j'eusse cédé au desir que vous me témoigniez d'avoir ensemble un entretien particulier, tout se seroit expliqué, et il n'y auroit pas eu dans cette aventure une publicité qui rend ma fille et moi-même la fable de Londres, et de suite M. Northward fit part à son jeune ami de la querelle qu'il avoit eue la veille au club avec mylord Maidstone, et de leur rendez-vous pour le lendemain. — Je vous accompagnerai, dit aussi-tôt Lymington. — Dans l'état de foiblesse où vous êtes encore, reprit M. Northward, je ne le souffrirai certes pas. — Je me porte assez bien pour être sûr que cette petite course ne me fera pas de mal, et je vous demande en grace de ne pas me refuser d'être votre témoin dans cette cir-

constance. — Ce que vous sollicitez à titre de grace, mon cher Adolphe, seroit considéré par moi comme une faveur, si je ne craignois d'abuser de votre bonne volonté dans un moment où votre santé pourroit en souffrir. — Je vous proteste, mon digne ami, qu'il n'y a nul danger à ce que je vous propose. Northward céda aux vives instances de Lymington, qui convint avec son ci-devant tuteur du lieu où ils se trouveroient à l'heure convenue avec mylord Maidstone.

Le pair d'Angleterre avoit choisi pour témoin M. Aldborough, membre du parlement; c'étoit précisément l'autre cavalier qui accompagnoit M. Northward quand il avoit trouvé sa fille avec Adolphe. Cette circonstance paroissoit être une manière indirecte de braver le père de Wilhelmina. Il le sentit, et n'en fut que plus disposé à en tirer une prompte vengeance. Lymington, qui faisoit aussi ses observations, n'étoit pas

dans l'intention de rester neutre. Il commença par demander à parler avant d'en venir aux voies de fait : il en eut l'entière liberté. — M. Northward, mylord, dit-il en s'adressant au pair, ne m'a pas laissé ignorer le sujet qui vous rassemble ici. Je dirai donc à votre Lordship, que mon ami a eu toute raison de traiter d'infâme calomnie le refus qu'on m'a fait faire de la main de miss Northward ; non-seulement le fait est faux, mais il est diamétralement opposé à mes desirs, et j'en offre la preuve certaine dans la prière que je fais à M. Northward devant vous et M. Aldborough, de vouloir bien m'agréer pour gendre. A présent, mylord, permettez-moi, à titre de prétendu de miss Northward, de prendre fait et cause dans une affaire qui me devient personnelle. Ce n'est donc plus avec mon ami, mais avec moi que vous devez vous battre. Je me trouve infiniment offensé des soupçons injurieux que

vous avez voulu jeter sur la réputation d'une femme qui sera bientôt la mienne.

Ce discours de sir Adolphe surprit autant M. Northward que les deux autres. Le procédé généreux du jeune homme, et sa conduite franche et loyale, attendrit presque jusqu'aux larmes son ci-devant tuteur, il le fixoit d'un air pénétré ; mylord Maidstone ne disoit mot, et sembloit incertain sur ce qu'il devoit faire.

Cette scène muette, mais qui n'étoit pas sans expression, fut interrompue par M. Aldborough.—Je ne présume pas, mylord, dit-il, que vous ayez pu conserver des projets hostiles d'après ce que vous venez d'entendre. Vous avouerez qu'il étoit impossible que M. Northward ne se trouvât pas vivement outragé dans les propos que vous avez eu l'indiscrétion de lui rendre, et s'il n'a pas ménagé ses termes dans la réponse qu'il vous a faite, ce n'étoit, convenez-

en, qu'une juste réciprocité. Si vous m'en croyez, messieurs, nous nous bornerons à la petite explication qui a eu lieu. Mylord Maidstone tendit sa main à M. Northward qui la prit sans hésiter, et le raccommodement fut sincère. Ils retournèrent tous les quatre à la ville. En se séparant devant Buckingham-House, ils se promirent de se revoir le soir du même jour.

Dès que M. Northward se trouva seul avec Lymington, il s'arrêta, et regardant le jeune homme, il le pria de lui expliquer le motif qu'il avoit eu pour parler devant ces messieurs comme il l'avoit fait. — Ce que j'ai dit devant eux, mon cher tuteur, je le répète en ce moment.— Vous avez le desir d'épouser ma fille après l'inconséquence, pour ne pas dire plus, de sa conduite? — Si vous voulez m'accorder sa main, j'en conserverai beaucoup de reconnoissance.—Adolphe, votre père en mourant m'a prié de veiller sur votre bonheur, et je

me rendrois indigne de la confiance qu'il a eue en moi, si j'acquiesçois à votre demande sans vous avoir fait mes objections. L'honneur me prescrit de ne pas m'occuper dans cette circonstance de tous les avantages que moi et les miens trouverions dans cette union ; je veux donc oublier qu'il s'agit ici de ma fille, et vais vous parler comme s'il étoit question d'une autre femme que je connoîtrois aussi bien qu'elle.

Wilhelmina joint à des agrémens personnels une naissance et une fortune qui devroient la rendre pour vous un parti sortable ; mais Wilhelmina, quoiqu'élevée dans une des premières pensions de l'Angleterre, a eu une éducation très-négligée ; elle a un grand nombre de défauts qui peuvent, il est vrai, se corriger par la suite ; mais, mon cher Lymington, je lui en connois un qui ternit absolument tout ce qui pourroit plaire en elle. Elle est d'une extrême méchan-

ceté; et, ce qui est horrible à dire, elle trouve du plaisir à faire parade de cet odieux vice. Vous concevez qu'une fille de ce caractère ne peut que causer le malheur de l'homme qui liera son sort au sien. — Vous la voyez peut-être avec trop de sévérité, reprit sir Adolphe. — Mon ami, je l'ai étudiée avec le desir de la trouver aussi bonne qu'elle est belle. — Mon cher tuteur, je persiste toujours à solliciter sa main. — Du moins jeune homme, dit Northward d'un air sérieux, prenez le temps de réfléchir. — Bien certain que dans dix ans je penserai comme aujourd'hui, je vous demande comme une grace, dans le cas où miss Northward ne feroit point d'objection, de terminer notre hymen avant la fin du mois. Ce fut avec une sorte de répugnance que M. Northward promit à Lymington de faire part à Wilhelmina et à sa mère de ses intentions.

CHAPITRE XVII.

On pourroit croire, d'après les instances que sir Adolphe avoit faites à son ci-devant tuteur pour obtenir la main de sa fille, qu'il n'avoit point oublié la première rencontre qui avoit eu lieu au bal de Greenwich, et que toujours épris des charmes de Wilhelmina, il n'entrevoyoit que bonheur et plaisir dans son mariage avec elle. Il n'en étoit cependant rien. Il est très-vrai que cette jeune personne alors avoit paru charmante à Lymington. Il est très-vrai qu'à cette époque il avoit conçu l'idée de s'unir avec elle, dans le cas où elle et sa famille n'y mettroient point d'obstacles; mais que les sentimens du baronnet avoient changé depuis sa rencontre à Ath..... avec Wilhelmina. La démarche révoltante de cette fille hardie, la légéreté et la duplicité de sa conduite dans la tromperie qu'elle

avoit projetée pour en imposer à ses parens, tout cela étoit bien propre à rebuter un homme délicat ; aussi, dès cet instant, sir Adolphe ne vit plus dans sa compagne de voyage qu'une étourdie sans aucune idée de principes. Certes, alors, il étoit fort éloigné de se proposer d'en faire jamais son épouse.

Ce fut par un motif de générosité bien rare et digne d'admiration qu'il se décida à faire le sacrifice du bonheur de sa vie, quand M. Northward fit part à son jeune ami de sa querelle avec mylord Maidstone. Il vit clairement que la réputation de Wilhelmina seroit entièrement perdue s'il ne prouvoit, en l'épousant, que les bruits publics n'avoient aucun fondement. Sans doute, si Wilhelmina et sa mère eussent dû seules souffrir du blâme universel, Lymington auroit borné sa bonne volonté à les plaindre, il n'estimoit plus Wilhelmina ; et comme il accusoit mistress North-

ward d'avoir, par son inexcusable négligence, contribué à rendre les défauts de sa fille incorrigibles, il ne pouvoit l'aimer beaucoup; mais son tuteur, l'homme qu'il chérissoit comme un père, partageroit le déshonneur répandu sur sa famille; il n'oseroit plus sortir sans qu'on dise, en le montrant, c'est le père de cette fille méprisable qui a été surprise avec un amant qui l'a renvoyée lorsqu'il a été rassasié de ses charmes. Cette horrible pensée, et la presque certitude que M. Northward ne pourroit survivre à sa honte, suggéra à sir Adolphe le magnanime projet de rendre le repos et la tranquillité à son digne ami, en se sacrifiant pour lui; mais comme il connoissoit M. Northward, il sentit que, pour réussir, il falloit absolument le tromper, en lui persuadant qu'il étoit fort amoureux de sa fille.

En rentrant chez lui, Northward se retira dans le corps de logis qu'il

habitoit, et qui étoit tellement séparé de celui de son épouse qu'on auroit pu croire que c'étoit deux maisons.

Plus M. Northward s'appesantissoit sur ses pensées, et moins il pouvoit se persuader que le baronnet pût aimer sa fille au point de l'épouser après l'avoir trouvée fuyant avec un autre homme. Il lui vint un instant à l'idée que sa demande n'étoit qu'une suite de son attachement pour lui; mais tant de dévouement étoit si peu vraisemblable, qu'il ne s'y arrêta pas. Cependant cet honnête homme pouvoit-il consentir à un mariage auquel il s'étoit promis de s'opposer, même avant la tache que Wilhelmina venoit de faire à sa réputation? Sans doute il se regarderoit comme très-heureux d'avoir pour gendre celui qu'il regrettoit souvent de n'avoir pas pour fils; mais que devoient être des considérations personnelles en comparaison d'un engagement d'honneur? Or, il avoit donné sa parole à

sir Henry Lymington de contribuer autant que possible à ce que son fils fût heureux dans l'état de mariage, en guidant son choix sur une personne aussi vertueuse que belle ; rien n'est comparable à l'anxiété où se trouvoit M. Northward.

Les réflexions de Lymington n'étoient certes guère plus agréables que celles de son futur beau-père. Les liens qu'il alloit contracter, car il ne doutoit nullement du consentement de Wilhelmina, n'étoient formés ni par l'amour, ni par l'amitié, ni par l'estime. Quelle conduite devroit-il tenir avec sa femme ? S'il la laissoit jouir de sa liberté, il savoit par expérience qu'elle en abuseroit, et il se devoit de veiller à son honneur ; si, au contraire, il vouloit gêner ses goûts, contrarier ses plaisirs, il aigriroit son caractère. Portée, disoit son père, à la méchanceté, elle se révolteroit ; il faudroit dicter des loix, et sa maison deviendroit pour lui un

enfer. On conviendra que la perspective n'étoit pas flatteuse, et qu'il falloit avoir une vertu plus qu'humaine pour persister dans un projet, avec la presque certitude qu'il n'auroit que les plus funestes suites.

L'amour-propre de Wilhelmina avoit considérablement souffert en apprenant quelle espèce d'homme étoit Osric Roomy. Elle s'étoit bien promis, dès qu'elle seroit moins surveillée, d'aller accabler mistress Speckled de reproches; mais cette femme, instruite par Barbara, à qui sa jeune maîtresse avoit fait part de sa disconvenue, s'étoit hâtée de changer de logement.

D'après les questions pressantes de son père, miss Northward vit clairement qu'il n'y avoit point encore eu d'explication entre lui et sir Adolphe. Elle sut quelque gré à ce dernier de ne s'être pas justifié sur-le-champ en déclarant la vérité; elle éprouva aussi une sorte de regret

d'avoir comme été forcée par les circonstances de laisser reposer le blâme sur un homme qui n'avoit aucun reproche à se faire ; mais, comme en détrompant M. Northward, il falloit lui dire une chose humiliante, elle crut devoir laisser au hasard le soin de tout arranger.

Depuis la rentrée de Wilhelmina à la maison paternelle, elle n'avoit pas quitté son appartement, où on lui apportoit ses repas ; régime dont elle ne se plaignoit pas. De toutes les sociétés, celle de ses parens étant la moins agréable à ses yeux, elle lui préféroit la solitude. D'un autre côté, mistress Northward trouvoit très-commode d'être débarrassée des soins de surveiller sa fille. Révoltée de la conduite de Wilhelmina, quand son époux l'eut instruite de ses torts, elle auroit voulu pouvoir lui faire une leçon ; mais son indolence naturelle prévalut, et elle préféra laisser à Wilhelmina ses défauts plutôt que de

se donner la peine de l'en reprendre.

M. Northward s'étoit, comme on le sait, engagé à rendre compte à sa femme, ainsi qu'à sa fille, des intentions de Lymington. Il en parla d'abord à la première, qui ne vit que des avantages au mariage proposé. La bonne dame avoit raison cette fois; mais ne lui en sachons pas trop de gré : son intérêt particulier doubloit encore à ses yeux le bien qui pouvoit résulter de cette union. Wilhelmina, qui ne s'attendoit pas que sir Adolphe eût conservé pour elle assez de considération et d'estime pour desirer en faire sa femme, ne put se défendre d'un premier mouvement de surprise; mais se remettant très-vîte, elle prit un air d'importance, et dit à son père qu'elle réfléchiroit aux propositions de Lymington. — Si sir Adolphe a aussi le projet de réfléchir, reprit M. Northward, craignez, miss, qu'il ne persiste pas dans ses offres. — Je ne

crois pas, monsieur, que je sois, sous aucun rapport, dans le cas de redouter les réflexions. — Détestable orgueil! — Vous pensez donc, monsieur, que je dois me jeter à la tête du premier venu? — Je l'avoue, je n'avois pas conçu de vous cette opinion; mais n'avez-vous pas prouvé, fille insensée autant que coupable, qu'on pouvoit la prendre de vous sans craindre une méprise? Wilhelmina, qui s'étoit flattée que son père ne connoissoit qu'une partie de sa misérable aventure, ne douta pas qu'il ne fût entièrement instruit. Une rougeur subite couvrit son visage; ce n'étoit pas de la honte qu'elle éprouvoit alors, car cela supposeroit quelque délicatesse, ou, au moins, des regrets, et Wilhelmina étoit au-dessus de toutes ces petites foiblesses de l'humanité. Le dépit seul agit sur elle; il lui paroissoit horrible que Lymington eût dévoilé aux yeux de son père les circonstances de leur

rencontre. Il devoit, pensoit-elle, laisser tout croire plutôt que de trahir mon secret. Outrée de ce qu'elle appeloit une indiscrétion impardonnable, elle refusa positivement la main de sir Adolphe. — Jamais, dit-elle, je ne serai la femme d'un homme qui croit me faire une grace en m'épousant! — Qui parle de vous accorder une grace, quand, au contraire, Lymington vous en demande une. — Il vous a fait des aveux qu'il devoit taire! — L'honneur et la vérité lui en faisoient la loi. — La prudence et la raison me dictent, à mon tour, de rejeter sa main. — Et qui crois-tu qui veuille d'une fille déshonorée dans l'opinion publique? — Celui qui n'y tiendra pas davantage, monsieur, que votre protégé. — On ne trouve qu'une fois dans la vie un homme assez vertueux pour se sacrifier à l'amitié. En prononçant ces mots, M. Northward soupira. — Ainsi, monsieur, je ne dois

qu'à l'attachement que sir Adolphe vous porte la proposition de devenir mon époux? — Tu la dois aussi à la pitié. — Odieux sentiment, je lui préférerois la haine. Mon parti est pris, monsieur; assurez Lymington que j'aimerois mieux aujourd'hui devenir la femme de son valet que la sienne. Wilhelmina, croyant que sir Adolphe avoit tout dit à son père, se fit un plaisir de lui laisser entrevoir qu'elle pourroit un jour renouer avec Osric Roomy. Mais M. Northward ignorant l'état abject du séducteur de sa fille, ne comprit rien à son discours. — Ne craignez pas, lui dit-il, que je veuille vous faire violence dans cette occasion, mais je vous préviens que, s'il se présente un parti pour vous, ce que je n'ose espérer, et qu'il convienne à votre mère et à moi, votre volonté ne sera nullement consultée; vous saurez, enfin, ce que c'est que l'obéissance des enfans envers leurs parens. Je

vais apprendre à mon ami que le sort lui réserve une autre femme que vous, et je lui en ferai mon compliment. Wilhelmina, voyant que son père se disposoit à sortir, lui demanda si sa captivité dureroit jusqu'aux fiançailles de Lymington. Cette impertinente question ne reçut aucune réponse.

En quittant sa fille, M. Northward se trouva infiniment soulagé. Il lui sembloit qu'il ne pouvoit lui arriver un plus grand malheur que celui de l'union de sir Adolphe et de Wilhelmina. Persuadé de plus en plus que cette dernière causeroit le malheur de son époux, c'étoit avec un véritable chagrin qu'il s'étoit prêté aux desirs de Lymington. Dès qu'il le vit, il lui fit part de son insuccès. Le jeune homme en fut affligé, non pour lui, car ce refus inattendu étoit un bienfait de la Providence, mais par les mêmes raisons qui l'avoient précédemment décidé.

Quand on sut que le mariage de sir Adolphe Lymington et de miss Wilhelmina Northward étoit rompu, la médisance reprit vigueur. Les épigrammes circuloient dans toute la ville; la calomnie même s'en mêla. Mistress Northward, assez indifférente au clabaudage, fut en quelque sorte forcée de ne voir personne; les femmes qui la visitoient sous l'air du plus vif intérêt, lui rendoient les propos qui se tenoient dans tous les cercles. M. Northward se trouvant presque tous les jours à la veille d'avoir de nouvelles affaires, crut devoir prendre le parti de s'absenter avec sa famille. Il proposa à mistress Northward d'aller habiter sa terre de Blazing-Castle, dans la province de Warwick. Ce bien faisoit partie de celui que mistress Northward avoit apporté à son époux. Le revenu en étoit considérable; mais le château tomboit en ruines. Comme sir Humfrey Wigan n'en aimoit pas

la situation, il ne l'avoit jamais habité, et l'on avoit totalement négligé de le réparer. M. et mistress Northward préférant le séjour de New-Forest-Hall, à cause de sa proximité de la capitale, ne s'occupoient en aucune manière du délâbrement de Blazing-Castle. Cette terre n'étoit qu'à deux milles d'Edghill, trois de Keynton (1), douze de Warwick et dix de Banbury. Mistress Northward, ennuyée de toutes les contrariétés qu'elle éprouvoit, consentit à quitter Londres.

On ne fit part du projet à Wilhelmina qu'au moment de monter en voiture. Il y avoit près d'un mois qu'elle n'avoit vu sa mère; leur entrevue fut celle de deux personnes

(1) Endroit célèbre par la guerre civile qui y a eu lieu un dimanche 23 d'octobre 1642, entre les royalistes et le parlement. Le roi, l'infortuné Charles 1er, y étoit en personne.

indifférentes l'une pour l'autre; seulement Wilhelmina trouva mistress Northward extrêmement changée, et le lui dit.

Le voyage se fit sans incident d'aucun genre. Arrivées à Blazing-Castle, les dames se récrièrent sur les désagrémens d'être aussi mal logées. Dans le fait il n'y avoit que très-peu de pièces d'habitables, cependant on s'arrangea, et même passablement.

Il est peu de lieu qui n'ait des charmes au printemps; et Blazing-Castle étant admirablement bien situé, parut infiniment agréable à M. Northward. D'ailleurs il pouvoit diversifier ses promenades, en faisant des excursions, tantôt à Banbury, tantôt à Warwick, quelquefois même il restoit trois ou quatre jours absent; accoutumé à jouir de sa liberté, il ne pouvoit vivre sédentaire. Mistress Northward, par un nouveau caprice, s'étoit vouée depuis son séjour à Blazing-Castle, à

un travail perpétuel, mais un travail d'un genre opposé à ses goûts ordinaires.

Ayant trouvé dans une armoire une quantité innombrable de paperasses, elle eut la curiosité de les parcourir. C'étoient les généalogies de son père et de sa mère, leurs titres et généralement tout ce qui étoit relatif à leur naissance. Elle voulut faire une ample connoissance avec ses bons aïeux, en conséquence elle s'occupa non-seulement à feuilleter, mais à mettre le tout en règle. Wilhelmina reçut l'ordre de sa mère de l'aider à débrouiller ces parchemins à moitié gâtés par le temps et l'humidité. Miss Northward, tout en trouvant que c'étoit porter trop loin l'exigence, ne put, cependant, se dispenser d'obéir.

Le voisinage de Blazing-Castle se bornoit à deux familles; l'une composée du mari et de la femme septuagénaires, n'offroit rien d'attrayant; l'autre étoit celle d'un ancien marin, ci-

devant capitaine au service de la compagnie des Indes. M. Primrose étoit un brave et honnête homme. Enrichi par de longs et pénibles voyages, sa femme bonne et douce le rendoit parfaitement heureux. Ce couple fortuné avoit deux fils qui complétoient leur félicité, car c'étoient les plus aimables jeunes gens du monde: l'aîné, Dunstan, avoit vingt-huit ans quand la famille Northward vint s'établir à Blazing-Castle, et le plus jeune, Otho, vingt-un; tous deux étoient porteurs d'une figure charmante; leur caractère répondoit parfaitement à des dehors aussi flatteurs. M. et mistress Primrose, idolâtres de leurs enfans, n'avoient pas voulu s'en séparer, et étant dans l'intention de n'épargner ni soin ni dépense, ils leur avoient donné un précepteur du plus grand mérite. Ils furent donc élevés et instruits sous les yeux de leurs parens.

La fortune de M. Primrose étoit

assez considérable pour que ses fils n'eussent besoin en aucune manière des autres, et il desiroit, en conséquence, qu'ils n'occupassent aucun emploi.

Pour n'être ni militaires, ni légistes, ni marins, Dunstan et Otho n'en connoissoient pas moins tout ce qu'il faut savoir dans ces différens états. La théorie peut suffire à qui n'a pas l'ambition de faire parler de lui. Aimant leurs parens par-dessus tout, les jeunes Primrose se trouvoient parfaitement heureux de leur sort.

M. Northward fit une visite de voisin au capitaine Primrose, qui la lui rendit quelques jours après. Il n'avoit été nullement question des dames. On savoit déjà dans les environs que mistress Northward étoit d'un caractère singulier; ainsi personne ne desira faire sa connoissance.

Dunstan ayant accompagné son père à Blazing-Castle, il eut occasion de voir Wilhelmina, qu'il trouva fort

jolie. Comme il en parloit à son retour au capitaine avec une sorte d'enthousiasme, celui-ci lui demanda s'il croyoit qu'il seroit heureux dans la possession de cette belle fille. Dunstan répondit qu'avant d'en venir là, il falloit d'abord s'assurer s'il pourroit lui plaire, et qu'en outre il vouloit connoître le caractère de la femme avec laquelle il passeroit ses jours. Le capitaine approuva son fils, et lui conseilla de voir quelquefois miss Northward, et de lui faire part ensuite de ses intentions. — Tu sais, mon ami, lui dit ce bon père, que ta mère et moi n'avons pas de desir plus vif que celui de voir nos enfans aussi heureux dans l'état du mariage que nous l'avons été nous-mêmes.

Ils arrivèrent à Green-House (nom de la terre de M. Primrose), en discourant sur les inconvéniens d'un hymen mal assorti.

Aux différentes questions que mistress Primrose fit à son mari et à son

fils, relativement à la visite qu'ils venoient de faire, le premier répondit que M. Northward avoit l'air d'un parfait honnête homme, et qu'il l'avoit trouvé infiniment aimable. Dunstan dit à son tour que miss Northward étoit une des plus charmantes personnes qu'on pût voir, et de suite il détailla les traits de son joli visage, sans oublier de citer l'élégance et la grace de sa taille. Otho, qui écoutoit son frère, le pria de lui dire si miss Northward étoit blonde ou brune. — Du plus agréable blond possible. Mistress Primrose demanda à son plus jeune fils pourquoi il faisoit cette question. — C'est que préférant les brunes aux blondes, j'aurois été fâché que la fille de notre voisin fût de la couleur qui m'agrée le plus. — Il doit y avoir une raison pour justifier un desir qui, sans cela, sembleroit trop frivole. — N'avez-vous pas remarqué, ma mère, avec quel feu Dunstan a parlé de miss Northward?

La conséquence que l'on en peut tirer, c'est qu'il en est amoureux; et comme le plus grand malheur qui pourroit m'arriver seroit de devenir le rival de mon frère, si cette jeune personne eût été brune, j'aurois soigneusement évité sa vue; mais comme elle est blonde, il n'y a aucun danger, je puis la voir sans crainte. Ses parens s'amusèrent de sa délicatesse, et en rirent; mais Dunstan prit un air sérieux pour assurer son frère qu'il seroit toujours prêt à lui faire tous les sacrifices quand il s'agiroit de son bonheur. Otho embrassa tendrement son frère, et il ne fut plus question des Northward.

CHAPITRE XVIII.

On a dit souvent que l'Amour étoit un Protée, qui prenoit toutes les formes pour s'emparer des coeurs. J'en puis offrir ici la preuve convaincante. Malgré le goût décidé que le

jeune Primrose avoit pour les brunes, il vit la blonde Wilhelmina, et en devint éperdument amoureux. Dans l'appréhension de paroître inconséquent, il projeta de tenir sa passion si secrète, que personne ne pourroit la découvrir. Il avoit encore un autre motif pour cacher ses sentimens ; son frère, il est vrai, lui répétoit sans cesse que quoiqu'il admirât les charmes de miss Northward, il étoit toujours assez maître de son cœur pour renoncer à toutes prétentions sur elle, si son caractère ne répondoit pas aux dehors enchanteurs dont elle étoit parée. Otho, plus jeune et infiniment moins sensé, ne supposoit pas qu'il fût possible de maîtriser ainsi le sentiment impérieux de l'amour ; il se figura donc que son frère affectoit une raison qu'il n'avoit pas. Cette idée lui fit redoubler de soins à dissimuler le vif intérêt qu'il prenoit à Wilhelmina.

L'opinion qu'Otho avoit conçue

étoit tout-à-fait injuste. La vérité dictoit à Dunstan les paroles qu'il disoit à son frère ; la figure réellement céleste de miss Northward avoit séduit les yeux du jeune homme ; mais pour subjuguer son esprit et sa raison, il falloit joindre à la beauté du corps les qualités bien plus desirables de l'ame, et sur ce point on ne pouvoit rien demander à Wilhelmina.

Dunstan tarda peu à s'appercevoir de quelques défauts dans miss Northward ; mais comme ils ne lui sembloient pas incompatibles avec la bonté du cœur, il ne les considéra que sous le rapport d'une légère tache au soleil, dont la durée est peu considérable. Cependant cette première découverte donna l'alerte à un examen moins minutieux. Celui-ci ne fut pas sans fruit. Wilhelmina, qui s'étoit fort bien apperçue que Dunstan la regardoit avec des yeux fortement prévenus, le trouvant sous plus

d'un rapport digne de succéder à Lymington, donnoit tous ses soins à le captiver. Accoutumée à ne juger que par l'écorce, elle croyoit que sa beauté et ses talens suffiroient pour enivrer le jeune Dunstan, et ne soupçonnant pas qu'il portoit ses observations plus loin, elle négligeoit de faire paroître avec avantage ce qui doit le plus occuper l'homme qui veut faire un choix digne de son estime et de celle des autres, je veux parler du caractère et des vertus sociales. Le côté foible n'échappa pas à Dunstan, il s'apperçut que miss Northward n'avoit ni égard ni respect pour sa mère; il fut témoin, dans les deux ou trois fois qu'il fut admis à l'appartement de mistress Northward, des sarcasmes que Wilhelmina osa se permettre; il la vit manquer absolument de ces petits soins, de ces légères attentions qui doivent coûter si peu à des enfans, et qui plaisent tant aux parens; c'en fut

assez pour ôter à l'aîné Primrose toute envie d'unir son sort à celui de la fille de leurs voisins. Fils respectueux autant que tendre, il seroit mort de douleur si l'épouse qu'il auroit introduite dans la maison paternelle n'avoit pas pensé et agi comme lui, du moins c'étoit alors son opinion.

Ayant renoncé à ses projets sur le cœur et la main de Wilhelmina, il rendit ses visites à Blazing-Castle beaucoup plus rares. Otho ne fut pas le dernier à s'en appercevoir, et il lui en demanda la raison. Dunstan ne crut pas devoir en faire un mystère à son frère. Celui-ci, moins délicat, ou plus amoureux, ne trouva pas que les motifs de Dunstan fussent suffisans pour cesser de voir une famille dont lui et les siens n'avoient reçu que des politesses. — Aussi aije le projet de voir M. Northward de temps à autre. — M. Northward seulement? — Seulement, et cela est

si vrai, que je ferai en sorte de n'aller à Blazing-Castle qu'aux heures où Wilhelmina est à sa toilette. Otho regarda fixement son frère.—D'honneur, lui dit-il, c'est votre intention? — Je n'en changerai pas; mais d'où vient l'affectation que vous mettez à me faire ainsi peser sur les mots? — Je puis à présent vous le dire, c'est que j'aime Wilhelmina avec idolâtrie, et ne craignant plus d'aller sur vos brisées, je vais maintenant me mettre sur les rangs. Je connois la grandeur de la tâche que j'entreprends, car un cœur où vous avez régné, Dunstan, ne doit pas être d'un accès facile; mais je tenterai de réussir. Heureux encore s'il m'est permis d'espérer la seconde place! Dunstan fit l'impossible pour détourner son frère d'un projet dont il ne devoit, selon lui, résulter que des chagrins; mais Otho, jeune, vif, entreprenant, et sur-tout amoureux,

ne put alors écouter la voix de la raison.

Wilhelmina s'étant apperçue de l'espèce de retraite de Dunstan, étoit fort éloignée d'en deviner le motif. Elle pensa que Primrose n'avoit conçu pour elle qu'un goût passager, et elle se consola facilement d'une désertion qui ne lui coûtoit pas un regret. Son insouciance à ce sujet alla même jusqu'à se féliciter d'être débarrassée d'un soupirant qui ne savoit témoigner sa tendresse que par une multitude de saluts excessivement profonds. Elle s'amusoit souvent à peindre à Barbara ce qu'elle appeloit la ridicule politesse de Dunstan.

Les nouveaux soins d'Otho parurent lui plaire davantage, non qu'elle le trouvât mieux que son frère; et dans le fait, quoique pouvant passer pour un joli homme, il n'étoit pas si bien que Dunstan; mais du moins celui-ci savoit faire des complimens;

il se prêtoit à ses caprices, qu'il prévenoit même souvent; sa complaisance étoit sans bornes, il lui sembloit un second Roomy; d'ailleurs Otho aimoit la parure, et ne laissoit échapper aucune occasion de témoigner son admiration soit pour le goût d'une étoffe, soit pour la manière provoquante avec laquelle une fleur ou une plume se trouvoit placée au milieu d'une touffe des plus beaux cheveux du monde. Tous ces petits riens flattent l'amour-propre d'une femme qui sacrifie la raison à la frivolité.

M. Northward desirant sous plus d'un rapport l'établissement de sa fille, avoit vu avec une sorte de déplaisir l'éloignement subit du fils aîné du capitaine Primrose. Il en devina facilement le motif. Dunstan lui avoit paru d'un caractère solide et d'un esprit mûr. Sans doute il s'étoit apperçu des défauts de Wilhelmina, et de suite avoit cessé de lui faire la

cour : ce fut la réflexion qu'il fit. Remarquant qu'Otho venoit à Blazing-Castle beaucoup plus souvent, il présuma que le cadet avoit aussi des vues, mais il ne douta pas qu'il ne suivît bientôt l'exemple de son frère.

Son appréhension ne se vérifia pas; le jeune Primrose, entièrement aveuglé par la force de sa passion, ne découvrit que des qualités dans la femme qu'il adoroit. Son amour devint si violent, qu'il se jeta aux genoux de ses parens pour les engager à solliciter la main de Wilhelmina, ajoutant que s'il ne pouvoit l'obtenir, il en mourroit de désespoir.

Il n'étoit pas nécessaire d'employer des termes aussi forts pour décider M. et mistress Primrose ; ils tranquillisèrent Otho, dont la tête exaltée étoit un véritable volcan. Ils furent le jour suivant à Blazing-Castle, et firent la demande dans les règles accoutumées.

La fortune, et sur-tout le carac-

tère généralement estimé du capitaine et de sa digne femme n'admettoient aucune objection, excepté celle d'avoir au préalable l'approbation de mistress Northward et celle de Wilhelmina. La proposition étoit trop raisonnable pour que M. et mistress Primrose n'y donnassent pas leur assentiment. M. Northward promit à ses honnêtes voisins d'aller le lendemain matin à Green-House pour leur porter une réponse.

Elle fut tellement favorable aux desirs du jeune Otho, que la cérémonie du mariage fut fixée à la quinzaine.

Wilhelmina, qui avoit contracté la très-mauvaise habitude de confier toutes ses actions à Barbara, ne manqua pas de lui faire part des arrangemens pris avec les deux familles. Cette fille parut se réjouir d'un événement qui sembloit faire beaucoup de plaisir à sa jeune maîtresse.

Mistress Northward auroit vu sans

peine le mariage de sa fille, dont elle se trouveroit enfin débarrassée, si la grande affaire des titres généalogiques, &c. eût été terminée; mais à peine avoit-elle déchiffré un tiers des paperasses, et Wilhelmina qui lui étoit infiniment utile, ne seroit plus là pour l'aider; cependant, malgré qu'elle en fût singulièrement contrariée, elle n'en témoigna nulle envie de retarder l'hymen de sa fille.

Le grand jour arriva. On avoit fait des préparatifs considérables à Blazing-Castle, parfaitement réparé, et où devoit se célébrer le mariage. Les époux, brillans des charmes de la jeunesse autant que d'une riche parure, furent unis par le ministre de la paroisse dépendante de Green-House, qui étoit un parent et un ami du capitaine Primrose.

Je ne ferai aucun détail des amusemens de la journée. Tout le monde a, au moins une fois dans sa vie, assisté à un mariage. L'impatience

de l'époux, la timidité vraie, ou feinte de l'épousée, les regards curieux et les propos légers des assistans, voilà le tableau des premiers momens d'un hymen.

Il étoit neuf heures du soir, la mariée étoit dans la salle du bal, où elle causoit avec une jeune dame de Warwick; l'on avoit prié plus de cinquante personnes, tant de Warwick, de Banbury, que de Keynton, &c..... Barbara s'approcha de Wilhelmina, et la pria de sortir un instant. Lui voyant l'air riant, la nouvelle épouse crut qu'il s'agissoit de quelque plaisanterie, et elle suivit la femme-de chambre de sa mère. — Où me conduisez-vous, demanda Wilhelmina? — Venez, venez, madame, vous allez voir l'objet le plus singulier et le plus réjouissant, et tout en parlant elles se trouvèrent dans la cour. Dès que Wilhelmina y eut mis le pied, deux hommes se précipitèrent sur elle; et tandis que Bar-

bara, qui lui avoit jeté un mouchoir sur la tête, étouffoit les cris qu'elle s'efforçoit vainement de pousser, les hommes lui lièrent les bras et l'emportèrent hors du château. Il y avoit à dix pas une voiture attelée de quatre chevaux. Barbara y monta la première pour recevoir Wilhelmina, qui fut placée à ses côtés. La portière refermée, les chevaux s'éloignèrent au grand galop.

Tout cela s'étoit passé dans le silence. Un jour de noces maîtres et valets se livrent aux plaisirs. Tous les gens des deux familles étoient réunis dans l'intérieur de la maison; les cours se trouvant absolument désertes, offroient une grande facilité à l'enlèvement projeté, et qui eut lieu.

Cependant la providence déjoua une partie de ce qui avoit été arrangé. Le principal moteur du crime fut puni, et voici comment.

Le garde-chasse de Blazing-Castle

avoit quitté un instant ses camarades. Il étoit dans la cour au même moment où on enlevoit la mariée; il sentit que le bruit qui se faisoit en dedans empêcheroit qu'on entendît ses clameurs, et lui seul ne pouvoit arracher Wilhelmina des mains de trois ravisseurs. Dans son trouble il avoit pris Barbara pour un troisième scélérat; si je crie, pensoit-il, ils hâteront leurs pas, et ma jeune maîtresse est perdue. Il lui sembla plus prudent et plus sûr de courir chercher son fusil à deux coups qui étoit dans la hall, et de revenir tirer sur les brigands. En moins d'une minute il se retrouva à la porte, et, comme il y arrivoit, il vit deux hommes qui montoient à cheval. Il tira son premier coup sur l'un, puis le second sur l'autre. Ils tombèrent presqu'en même temps. Croyant avoir fait merveille, le garde-chasse fut vîte appeler du monde; il trouva la hall et l'escalier encombrés par la multitude

que le bruit des deux coups de fusil avoit attirée; il dit, en haletant de colère et de joie, car il croyoit bien avoir délivré Wilhelmina : Venez, ils sont morts, ou peu s'en faut, et nous trouverons la mariée. A ces mots Otho se précipite sur les pas du garde-chasse. Dix valets apportent des flambeaux. On voit deux hommes expirans, et dont il fut impossible de tirer une parole, mais Wilhelmina avoit disparu. On la cherche, on l'appelle vainement dans tout le château, elle n'est nulle part, il n'est que trop certain que, malgré la précaution du garde-chasse, la jeune personne a été emmenée. La disparition de Barbara est une conviction qu'elle a participé à l'enlèvement de sa maîtresse. La jeune personne qui causoit avec Wilhelmina quand la femme-de-chambre est venue parler bas à la mariée, prouveroit qu'il y avoit une connivence entr'elles, si le garde-chasse n'avoit été témoin des

efforts que Wilhelmina avoit faits pour s'échapper des mains de ses ravisseurs.

CHAPITRE XIX.

Sir Adolphe ressentit une peine sensible des propos injurieux à la réputation de Wilhelmina, qui se tenoient dans toutes les maisons de Londres où M. Northward et sa famille étoient connus. Il fut, en conséquence, le premier à approuver le projet qu'avoit formé son ci-devant tuteur de s'éloigner pour quelque temps. En faisant ses adieux à M. Northward, Lymington le pria d'être convaincu que si Wilhelmina ne s'y étoit pas opposée, il eût mis son bonheur à devenir son fils, et à lui témoigner sans cesse un attachement sans bornes.

Durant plusieurs semaines sir Adolphe conserva une sorte de tristesse; il se reprochoit, quoiqu'innocem-

ment, d'être la cause des désagrémens qu'éprouvoit la famille de son ami ; d'un autre côté quand il pensoit que, s'il ne se fût pas trouvé à Ath..... en même temps que Wilhelmina, cette fille inconséquente seroit devenue la proie d'un scélérat, et que cette aventure eût porté le désespoir dans le cœur de M. Northward, il se félicitoit que le hasard l'eût si bien servi.

La jeunesse jouit du précieux avantage de ne pas conserver long-temps les souvenirs importuns. Lymington jeune, agréable de son personnel, rempli de bonnes qualités, et, ce qui dans tous les siècles est préféré, jouissant d'une belle fortune, devoit trouver facilement des sujets de consolation.

La reconnoissance étant une des vertus qu'il pratiquoit le plus, il s'occupa de placer d'une manière avantageuse le digne M. Power, qui l'avoit accompagné, moins comme

surveillant que comme un ami, dans ses voyages. Il lui fit avoir une place dans l'amirauté qui lui valoit 200 guinées par an. Il y joignit une pension de la même somme, et par ce moyen assura à son gouverneur un état indépendant et agréable. Tous les anciens serviteurs de son père qui avoient voulu rester à son service, recevoient une augmentation d'un tiers à leurs gages précédens. Les autres, outre une gratification, furent assurés d'une pension, durant leur vie, suffisante pour les faire exister sans travailler.

Les procédés philanthropiques de sir Adolphe l'avoient rendu extrêmement cher aux personnes qui étoient à même de connoître la bonté et la générosité de son cœur.

Lors du départ de la famille Northward, on accueilloit par-tout Lymington avec des complimens ironiques de condoléance sur la perte qu'il venoit de faire. Quelques-uns

lui firent entendre qu'il avoit agi prudemment de refuser la main de miss Northward, après la facilité qu'il avoit trouvée à obtenir ses bonnes graces. Sir Adolphe se défendit sérieusement d'avoir eu part à ses bontés, et nia fortement le refus qu'on supposoit qu'il avoit fait de la personne de Wilhelmina. Il assura, qu'au contraire, c'étoit lui qui avoit été refusé. On ne le crut pas, et souvent il fut prêt à se fâcher, parce qu'il ne pouvoit persuader aux autres ce qui étoit réellement une vérité.

Heureusement cet événement eut le sort de tous ceux qui ne peuvent occuper que les oisifs et les médisans; il fut oublié, et l'on n'en parla plus.

Lymington se répandit dans la haute et brillante société; il étoit fait pour être goûté, on l'y vit avec plaisir.

Un soir qu'il étoit chez la comtesse de Sal..... il y trouva milady Whilhorn, jeune veuve écossaise, âgée au

plus de dix-huit ans. Elle étoit fort jolie, et, ce qui est très-rare, elle jouissoit de l'estime générale. Sir Adolphe, frappé autant de sa modestie que de ses agrémens personnels, desira lui plaire, et tâcha d'y parvenir. L'aimable veuve ne fut pas insensible aux soins de Lymington; ses vœux reçurent un accueil favorable, et comme l'un et l'autre étoient parfaitement maîtres de leurs personnes et de leurs fortunes (celle de milady Whilhorn ne le cédoit en rien à celle de son prétendant), leur union n'éprouva aucune difficulté.

La veille de son mariage, qui devoit se célébrer à l'église de Saint-James, on annonça, vers dix heures du matin à sir Adolphe qu'une dame desiroit lui parler. Il donna l'ordre qu'on l'introduisît. Que l'on juge de sa surprise en reconnoissant dans les traits de la *visiteuse* ceux d'une femme qu'il avoit totalement oubliée. Cependant il ne put méconnoître Chris-

tina, la protégée de M. Nutmeg. Il la reçut, non avec empressement, mais avec politesse. Elle débuta par lui reprocher la manière cruelle avec laquelle il l'avoit abandonnée. Il se défendit comme quelqu'un qui n'a aucun reproche à se faire. — Ingrat, reprit Christina, ne deviez-vous pas au moins des égards à l'infortunée que vous avez séduite? — Ah ! de grace, dit Lymington en souriant, ne rejetez pas la faute, s'il en existe une, entièrement sur moi, et convenez de bonne-foi que je n'ai fait que la moitié du chemin. Croyez, mademoiselle Bénédetto, que si vous ne m'eussiez vous-même indiqué la route, jamais je n'aurois voulu entreprendre le voyage. Cette amère plaisanterie interdit tellement Christina, qu'elle ne sut que répondre. Sir Adolphe, qui ne desiroit pas l'humilier, et dont la seule intention étoit de lui ôter tout espoir que sa démarche pût avoir aucun succès, vit avec peine

des larmes rouler dans ses yeux. S'il eût su que c'étoit des pleurs que la rage faisoit couler, sa pitié se seroit changée en indignation.—Vous avez tort, lui dit-il avec douceur, de vous affliger. — J'ai tort, dis-tu, homme sans parole? — Chère Christina, vous en ai-je donné que je n'ai pas tenue? — Est-il besoin d'avoir recours aux mots quand les actions parlent? Qu'ai-je dû penser, sinon que tu réparerois mon honneur par un mariage qui n'avoit rien d'avilissant pour toi? — Comme ce que vous dites ne peut être sérieux, je me bornerai à vous engager à retourner en Italie, si effectivement je suis l'unique cause qui vous ait fait quitter ce pays. — Ne te flatte pas d'être ainsi débarrassée de moi; si l'indifférence a succédé dans ton cœur à l'amour que tu m'avois juré, je veux que cet odieux sentiment fasse place à celui de la haine. Dans le climat qui m'a vu naître les ames ne sont pas comme

ici pétries de glace. Le Vésuve échauffe tout ce qui l'avoisine, crains une explosion qui peut t'être aussi nuisible qu'à moi. Adieu, Lymington; je n'attends plus de toi ni réparation ni repentir, et en ennemie généreuse je te préviens de ton danger.

Christina laissa sir Adolphe confondu de ce qu'une femme, en apparence douce et honnête, pût se livrer à des accès de colère aussi violens, et, sur-tout, sût assez peu se respecter pour se permettre d'aussi effroyables menaces. Ce n'est pas qu'il en redoutât les effets; que pouvoit contre un homme estimé, une étrangère qui n'avoit pour recommandation qu'un personnel médiocre, soutenu par une extrême hardiesse? Cependant cette aventure troubla la tranquillité de Lymington, jusqu'au moment où il se rendit chez milady Whilhorn. Alors tout souvenir fâcheux s'éloigna de son esprit. L'événement heureux

qui devoit avoir lieu le lendemain, occupa son attention toute entière.

Sir Adolphe, devenu l'époux d'une femme qu'il adoroit, se crut réellement au comble de la félicité. De son côté, milady Lymington ne cessoit de remercier la Providence de la faveur qu'elle en avoit reçue.

Pour compléter le bonheur de Lymington, sa femme, au bout de trois mois d'union, lui confia en rougissant (1), qu'elle croyoit porter dans son sein un fruit précieux de leur mutuelle tendresse. Cette nouvelle causa la plus grande joie à sir Adolphe. Ivre de ce nouveau bienfait du sort, il voulut que les infortunés eussent aussi à bénir cet heureux événement. En conséquence, il fit sortir des prisons vingt détenus pour mois de nourrice, dont il paya les dettes; ajoutant, pour chacun, des

(1) Les dames anglaises sont extrêmement modestes....

secours qui pussent leur donner le temps de trouver d'autres ressources.

Quatre mois s'écoulèrent; la grossesse de milady Lymington avançoit sans accident, elle jouissoit de la meilleure santé : le bonheur est un moyen presqu'infaillible d'éloigner toute espèce d'incommodités.

FIN DU TOME PREMIER.

584562